



HAL
open science

Un journal féminin au milieu du 19^e siècle : étude du Conseiller des Dames et des Demoiselles de 1847 à 1853

Chloé Antoine

► **To cite this version:**

Chloé Antoine. Un journal féminin au milieu du 19^e siècle : étude du Conseiller des Dames et des Demoiselles de 1847 à 1853. Histoire. 2010. dumas-00756464

HAL Id: dumas-00756464

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00756464>

Submitted on 23 Nov 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - histoire, histoire de l'art et archéologie

Spécialité - cultures de l'écrit et de l'image

Un journal féminin au milieu du 19^e siècle : Etude du *Conseiller des Dames et des Demoiselles* de 1847 à 1853.

ANTOINE Chloé

Sous la direction de M. Christian Sorrel
Professeur d'histoire contemporaine – Université Lumière Lyon 2.

Remerciements

Je remercie mon directeur de recherche, M. Christian Sorrel, pour son aide à la réalisation de ce mémoire.

Je souhaite également remercier les professionnels travaillant au Fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Lyon pour leur soutien et plus particulièrement M. Didier Nicole, pour son travail de reproduction photographique.

Enfin, je remercie mes proches pour leurs conseils et leur travail attentif de relecture.

Résumé :

Ce mémoire de recherche s'intéresse à un journal féminin bourgeois du milieu du 19^e siècle, le « Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux à l'aiguille ». Nous en effectuons une présentation globale de 1847 à 1853. Divers thèmes liés aux chroniques sont abordés : l'éducation maternelle, l'instruction des femmes, le divertissement, la mode, etc. Dans la dernière partie, nous nous penchons plus spécifiquement sur le discours politique du journal au sujet de la 2^e République. En replaçant le contenu du journal dans l'histoire des femmes et de la presse féminine, nous montrons les caractéristiques de la valorisation de la femme bourgeoise à travers cet organe de presse.

Descripteurs :

19^e siècle - Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguille – presse féminine – femmes- bourgeois - éducation – instruction – divertissement – mode – République – politique.

Abstract :

This report deals with a bourgeois feminine newspaper of the middle of the nineteenth century, the « Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguille ». We realize a global studie of this newspaper from 1847 to 1853. Diverse themes are approached, linked with the chronicles: maternal education, women's instruction, entertainment and mode. In the last part of the report, we study specifically the political speech about the second Republic. By centring the contents of the newspaper in the history of the women and the history of the woman's magazines, we try to show the characteristics of the valuation of the bourgeois woman.

Keywords :

nineteenth century - Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguille - feminine newspaper – women - bourgeois - education – instruction - entertainment – mode – Republic – politic.

Droits d'auteurs

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.
--

Sommaire

SIGLES ET ABRÉVIATIONS	7
INTRODUCTION.....	9
1. Présentation de l'objet d'étude	9
2. Choix et orientations.....	10
3. La presse féminine et ses débats	11
4. Problématiques et plan du mémoire.....	11
PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU <i>CONSEILLER DES DAMES</i>.....	13
I. <i>Le Conseiller des Dames dans le paysage de la presse féminine de l'époque.</i>	13
1. <i>La presse féminine dans la 1^{ère} moitié du XIXe siècle : entre héritage et rupture</i>	13
1.1 Les premiers organes féminins et leur contenu	13
1.2 Le ton libéré de la période révolutionnaire.....	14
1.3 Sous la Terreur et le Directoire	14
1.4 Le tournant du XIXe siècle	15
1.4.1 L'essor de la presse féminine.....	15
1.4.2 Le modèle du journal féminin au 19 ^e siècle.....	16
2. <i>Le Conseiller des dames : un contenu ambivalent</i>	18
2.1 Un journal d'éducation et d'instruction	18
2.2 Un journal de mode et de divertissement	20
II. Présentation du <i>Conseiller des dames</i>	21
1. <i>Le lectorat</i>	21
2. <i>Les objectifs</i>	23
2.1 Un instrument du savoir	23
2.2 « agrément, utilité »	24
2.3 Un journal chaste et promoteur du bon goût	25
3. <i>Les rédacteurs</i>	26
3.1 Les plumes féminines.....	27
3.2 Les plumes masculines	29
4. <i>Les principales chroniques : des titres et un contenu mouvant</i>	30
UNE REVUE FÉMININE BOURGEOISE	33
I. Un journal pour la dame.....	34
1. <i>Le « manuel » de la maîtresse de maison</i>	34
1.1 La femme intendante du foyer	35
1.2 Hygiène, pharmacie et soins	35
1.3 Cuisine, dîners et recettes	37
1.4 Horticulture et botanique	37
1.5 Broderie et travaux d'aiguilles.....	38
1.6 L'affaiblissement de la chronique.....	39
2. <i>Pour l'instruction de la dame</i>	40
2.1 L'exemple d'une étude de mœurs : <i>Les femmes de tous les pays</i>	41
2.2 « Histoire des bijoux des dames »	43
2.3 Bibliographie.....	44
3. <i>Quand la femme est à l'honneur</i>	45
3.1 Une célébration de la femme : les portraits d'artistes.....	46
3.2 Des biographies exemplaires	48
II. Une référence morale et éducative	49

1.	<i>Les devoirs de la dame, épouse et mère</i>	49
1.1	<i>Etre une bonne épouse</i>	49
1.2	<i>La mère revalorisée</i>	51
2.	<i>« Lettres sur l'éducation » et « Causerie de la mère de famille »</i>	52
3.	<i>« La Petite correspondance des Demoiselles »</i>	57
III.	Un journal de divertissement	60
1.	<i>Les actualités musicales et théâtrales</i>	60
2.	<i>La littérature : source de divertissement et soutien de la morale bourgeoise</i> .	62
2.1	<i>La femme vertueuse</i>	63
2.2	<i>L'amant dévoué</i>	65
3.	<i>L'évolution des chroniques de 1847 à 1852 : un journal de plus en plus mondain et frivole</i>	66
	LES ANNÉES 1847-1849 : QUEL DISCOURS POLITIQUE ?	71
I.	Les femmes et la politique selon le <i>Conseiller des Dames</i>	72
1.	<i>La politique et le « bon ton »</i>	72
2.	<i>L'«engagement» de la maîtresse de maison : la femme et la politique au sein du foyer</i>	73
3.	<i>Les clubs de femmes et la question du vote féminin</i>	76
II.	1848-1849 : Quelles images de la République ?	81
1.	<i>Le Conseiller et l'engouement républicain : Les femmes dans la République</i> .	82
1.1	<i>Femmes travailleuses</i>	83
1.2	<i>Portrait d'une épouse républicaine</i>	84
1.3	<i>Femmes engagées</i>	86
2.	<i>Le traitement de l'information politique</i>	88
2.1	<i>Un désengagement politique annoncé</i>	88
2.1	<i>La politique à portée des dames : un traitement anecdotique et mondain</i>	89
	CONCLUSION	93
	SOURCES	97
1.	<i>Source principale</i>	97
2.	<i>Sources secondaires</i>	97
	BIBLIOGRAPHIE	99
I.	Ouvrages de références	99
1.	<i>Imprimés</i>	99
2.	<i>Sites de référence</i>	99
II.	Ouvrages d'histoire sociale et politique du XIXe siècle	100
1.	<i>Imprimés</i>	100
2.	<i>Document en ligne</i>	100
III.	Ouvrages généraux sur la presse du XIXe siècle	100
IV.	Histoire des femmes et de la presse féminine	101
	TABLE DES ANNEXES	103

Sigles et abréviations

BmL : Bibliothèque municipale de Lyon

BnF : Bibliothèque nationale de France

SUDOC : Catalogue du système universitaire de documentation

Introduction

1. Présentation de l'objet d'étude

Le *Conseiller des Dames* est une revue féminine mensuelle créée en 1847 et dirigée par Z. Bourey. Son prix d'abonnement est de 10 francs à Paris et 12 francs en province. Le siège administratif et la rédaction du journal se tiennent au 169 rue Montmartre à Paris. Il paraît sous la forme d'un 4° (27 cm) composé de 16 pages accompagnées d'une gravure de mode.

Selon l'ouvrage dirigé par Pierre Gascard, *La presse d'éducation et d'enseignement, XVIIIe siècle-1940. Répertoire analytique*¹, le *Conseiller des Dames* paraît jusqu'en 1892, date qui correspond à l'état de collection le plus avancé, celui conservé à la BnF². Effectivement, le catalogue général de la BnF indique un état de collection qui s'étend de novembre 1847 (premier numéro) à juin 1892³. Il n'est cependant pas numérisé dans Gallica⁴.

*Le catalogue collectif des périodiques*⁵ indique également le titre complet du journal lors de la première parution et ses évolutions au fil des années :

« Le Conseiller des Dames [*puis* et des demoiselles]. Journal d'économie domestique et de travaux à l'aiguille [*puis* Journal d'instruction, de littérature, de modes, d'économie domestique et de travaux à l'aiguilles] ».

Le *Conseiller des Dames* est conservé au Fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Lyon. L'étude du périodique que nous proposons dans ce mémoire correspond à l'état de collection existant à la BmL : les numéros vont de novembre 1847 (1^{er} numéro) à octobre 1853 et sont reliés en six tomes⁶. Ce sont donc les six premières années de ce journal féminin bourgeois sur lesquelles nous nous pencherons.

¹ CASPARD-KARYDIS, Pénélope, CHAMBON, André, FRAISSE, Geneviève, et al., *La presse d'éducation et d'enseignement, XVIIIe siècle-1940. Répertoire analytique*, GASCARD, Pierre (dir.), Paris Institut National de recherche pédagogique, Éditions du CNRS, 1981-1991, Tome 1, p. 473.

² Sudoc: Catalogue du système universitaire de documentation : <www.sudoc.abes.fr/> <rechercher<Mots du titre<Conseiller des dames>>.

³ Catalogue général de la BnF : <<http://catalogue.bnf.fr/>>.

⁴ Gallica, bibliothèque numérique : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

⁵ Bibliothèque nationale de France, Département des périodiques, *Catalogue collectif des périodiques du début du XVIIIe siècle à 1939, conservés dans les bibliothèques de Paris et dans les bibliothèques universitaires des départements*, Tome 3, DAHL, Else (dir.), GASCHARD, Geneviève (dir.), Paris, Bibliothèque nationale, 1969, p. 246.

⁶ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848-1851, T. 1-4 et *Le Conseiller des Dames et des demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. Schiller aîné, 1852-1853, T. 5-6, (BmL 150352).

2. Choix et orientations

Intéressée par l'histoire des femmes et de la presse féminine – que nous avons en partie abordées dans un précédent mémoire – nous avons choisi pour objet d'étude ce périodique féminin bourgeois du milieu du 19^e siècle. Ce choix a été guidé par plusieurs facteurs. Dans un premier temps, nous pensions étudier *Le Moniteur de la mode*⁷ ainsi que le *Moniteur des dames et des demoiselles*⁸ mais ceux-ci ont déjà fait l'objet de plusieurs études et leur état de collection présentait des lacunes importantes.

*Le Journal des Femmes*⁹ – dont nous reparlerons plus loin – aurait pu être un objet d'étude remarquable mais la BmL ne conserve qu'une seule année de cette revue. Finalement, le *Conseiller des Dames* a suscité notre intérêt par ses objectifs pédagogiques à destination de la dame et par son caractère très bourgeois. Il nous a semblé intéressant d'étudier le périodique depuis sa création, ce qui permet d'en apprécier davantage les évolutions. De plus, ce journal féminin ne semble pas avoir fait l'objet d'études détaillées. Parmi les divers ouvrages de références que nous avons utilisés et consultés durant notre recherche, nombre d'entre eux ne le mentionnent pas. Il n'apparaît pas dans l'ouvrage pourtant très complet d'Evelyne Sullerot *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*¹⁰, ainsi que dans de nombreuses autres études sur la presse féminine. Seuls le *Catalogue collectif des périodiques*¹¹ et le répertoire de la presse d'éducation de Pierre Gascard¹² évoque son existence.

Analyser la revue sur une période de parution relativement courte (1847-1853) a permis de réaliser un dépouillement approfondi des chroniques et étudier de nombreuses caractéristiques du journal. Cependant, notre mémoire n'est pas axé sur une étude archivistique de cet organe de presse. Face au peu de références le concernant et la rareté des sources, nous avons mis de côté les questions relatives au tirage et à la diffusion.

Nous avons privilégié une analyse du contenu même du journal en sélectionnant certains sujets d'étude qui se distinguent tantôt par leur importance (la visée éducative, le divertissement) tantôt par leur spécificité (la politique). Certains thèmes – qui auraient

⁷ *Le moniteur de la mode. Journal du monde élégant : modes, littérature, beaux-arts, théâtre, etc.*, Paris, [s. n.], 1848-1854, (BmL 130324).

⁸ *Le Moniteur des dames et des demoiselles. Journal littéraire illustré, journal de mode*, Paris, [s. n.], 1856-1857, (BmL 150347).

⁹ *Le Journal des Femmes*, Paris, Chez Paul Renouard, 1843, (BmL Chomarat A11189).

¹⁰ SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966.

¹¹ *Op. cit.*

¹² *Op. cit.*

pourtant mérité une partie à part entière - n'ont pu être évoqués que ponctuellement dans les analyses, comme par exemple le patronage social et la charité.

3. La presse féminine et ses débats

Malgré une lacune dans les sources, l'étude du *Conseiller des dames* s'est avérée très enthousiasmante. Ce journal féminin très bourgeois par son caractère ambivalent – s'intéressant à la fois à la mode, au « monde » et aux questions d'éducation – et qui paraît au milieu du siècle durant un tournant politique et social, présente un contenu riche pour l'historien de la presse féminine.

En réalisant ce mémoire nous avons conscience du débat existant autour de l'histoire des femmes et du genre. Dans la préface de l'ouvrage de Françoise Thébaud, Alain Corbin évoque le problème de la lecture trop féministe ou revendicatrice de l'histoire des femmes par les historiennes, notamment dans les années 1980 : « *Le ton militant des textes initialement produits atteste la relation essentielle qui lie l'historienne à son objet. Le monopole des femmes sur l'écriture est alors résolument revendiqué. Avides de déceler les mécanismes de la domination, les procédures de l'assignation aux rôles sexuels, (...).* »¹³. Ce traitement de l'histoire par les historiennes des femmes a créé un vif débat dans les milieux universitaires. Parallèlement, les « Gender studies » qui se sont développés dans le monde anglo-saxon commencent à atteindre la France. Là encore, ce phénomène suscite « *les plus vifs effrois* »¹⁴ dans la communauté universitaire et divise les chercheurs. Des questionnements et des doutes autour de ces deux sujets alimentent toujours les débats à l'heure actuelle.

Ce mémoire sur le *Conseiller des Dames* n'a pas été réalisé sur la base d'un « gender studie » (ce qui aurait par exemple impliqué de comparer les écrits des rédacteurs et des rédactrices). Il s'inscrit essentiellement dans l'histoire des femmes et les analyses effectuées se sont voulues les plus mesurées possible. Nous avons tenté de ne pas interpréter les écrits par un regard trop contemporain ou féministe.

4. Problématiques et plan du mémoire

Journal écrit principalement par des dames bourgeoises pour des dames bourgeoises, il est symptomatique et révélateur de la condition et de la pensée de ces femmes en 1848. Ces dernières possèdent au 19^e siècle des devoirs, des responsabilités mais aussi des divertissements qui leur sont propres. Ancrées dans un modèle bourgeois fort qui les restreint

¹³ THEBAUD, Françoise, *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, 2^e éd. rev. et augm. par CORBIN, Alain (préf.), Lyon, ENS Editions, 2007 (Sociétés, Espaces, Temps), p. 9-10.

¹⁴ THEBAUD, Françoise, *op. cit.*, p. 12.

à la sphère privée et à des préoccupations domestiques, elles sont pourtant porteuses de responsabilités diverses au sein du foyer. Le *Conseiller des Dames* se constitue le relais journalistique de ces préceptes bourgeois.

Instruire la dame en économie domestique, l'édifier sur l'éducation et la morale tout en lui offrant des chroniques pour son divertissement, telles sont les principales visées de notre journal. *Le Conseiller* veut répondre aux besoins de la maîtresse de maison, de la mère de famille mais aussi de la femme elle-même. Aussi, la création d'un organe de presse écrit par des femmes pour des femmes induit une première réflexion générale : notre périodique se fait le représentant du mode de vie, des occupations et de la pensée féminine bourgeoise au milieu du siècle. Aussi, nous interrogerons-nous sur les moyens d'expression et les traces saillantes de cette vocation représentative du journal.

Parallèlement à cette réflexion, nous tenterons de définir la place d'un tel journal dans la vie d'une femme bourgeoise : relève-t-il d'une forme de valorisation pour la femme bourgeoise et quelles sont les manifestations de cette valorisation ? En définitive, le *Conseiller des Dames* en bon journal bourgeois, offre-t-il à la femme, lectrice et rédactrice, une place de choix ou bien la dessert-il en l'ancrant dans un modèle conformiste de la femme ?

Nous répondrons à ces questions dans les trois parties distinctes qui constituent le mémoire. Dans une première partie nous avons effectué une présentation générale du périodique, permettant de le situer dans le paysage de la presse féminine de l'époque. Nous nous sommes penchées sur ses caractéristiques principales, comme ses objectifs, les rédacteurs qui participent à sa rédaction et son lectorat. Dans la seconde grande partie de notre étude nous avons étudié les principales chroniques du journal, le définissant comme un organe bourgeois et qui sont révélatrices à la fois de la pensée bourgeoise de l'époque et des conditions de vie de la dame. Enfin, notre troisième partie s'intéresse plus spécifiquement au traitement de la politique dans les premières années de parution du journal.

Présentation générale du *Conseiller des Dames*

I. **LE CONSEILLER DES DAMES DANS LE PAYSAGE DE LA PRESSE FÉMININE DE L'ÉPOQUE**

1. **La presse féminine dans la 1^{ère} moitié du XIXe siècle : entre héritage et rupture**

1.1 Les premiers organes féminins et leur contenu

C'est au milieu du 18^e siècle qu'apparaissent les premiers journaux essentiellement destinés aux femmes. Evelyne Sullerot, dans son ouvrage *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*¹⁵, décrit les principaux organes qui paraissaient à cette époque et analyse leur contenu. Le *Journal des Dames* créé en 1759 est considéré comme le tout premier journal féminin. Il est rédigé à la fois par des hommes (le poète Claude-Joseph Dorat et Claude-Sixte Sautreau de Marsy) mais aussi par des femmes. Tout comme le *Magasin des modes nouvelles françaises et anglaises* (1786) et le *Journal de la mode et du goût* (1790), ces premiers périodiques féminins sont légers et s'identifient principalement à des « journaux de mode ». Effectivement ils diffusent la mode par un usage abondant de gravures, se revendiquent « littéraires » en publiant un grand nombre de poèmes et chroniques de voyage tout en se préoccupant peu de religion.

Durant la période prérévolutionnaire et révolutionnaire, la mode devient omnisciente dans les journaux féminins. Ils acquièrent déjà une dimension « publicitaire »¹⁶ forte car ils publient les gravures représentant les toilettes des marchandes de mode, mais aussi de meubles, bijoux, étoffes, etc. Ces journaux étaient distribués en province – bien qu'ils connaissent des difficultés d'acheminement – et aussi à l'étranger (Evelyne Sullerot explique par exemple que *Le Magasin des Modes* se trouvait en vente à Londres quatre jours environ après sa parution en France¹⁷). Ces premiers organes sont donc caractérisés par leur frivolité, abondants d'anecdotes mondaines ainsi que d'articles et de gravures de mode.

¹⁵ SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966.

¹⁶ SULLEROT, Evelyne, *op. cit.*, p. 32.

¹⁷ SULLEROT, Evelyne, *op. cit.*, p. 36.

1.2 Le ton libéré de la période révolutionnaire

Cependant, nous pouvons remarquer que les journaux féminins de la seconde moitié du XVIII^e siècle témoignent aussi d'une certaine liberté de mœurs. Le *Journal des Dames* utilise un ton badin, notamment à l'égard du mariage, tournant en ridicule l'image de l'amour conjugal et la figure de l'époux. De plus, la famille – qui sera à l'honneur au siècle suivant – n'est que rarement abordée par ces journaux, tandis que l'adultère est fréquemment évoqué dans des articles légers.

Au-delà de ce ton libéré employé par un certain nombre de journaux féminins au 18^e siècle, Evelyne Sullerot parle aussi de l'apparition d'écrits journalistiques plus virulents et revendicateurs. La période révolutionnaire, de 1789 à 1791 voit en effet émerger quelques « brochures féministes »¹⁸ qui véhiculent les exigences politiques et sociales des femmes. Le journal de Mme de Coigny, *Les femmes comme il convient de les voir* (1787), ou encore *Les Étrennes des Dames* (1789) amènent avec force la question du divorce, réclament des droits politiques pour la femme ou la possibilité de la faire participer à la vie législative. Les groupes ou « clubs » de femmes se créent et se renforcent tout au long de ces années révolutionnaires, notamment grâce à la presse. Selon Evelyne Sullerot, c'est à travers les organes précédemment cités que les femmes expriment le plus leur volonté d'indépendance¹⁹.

1.3 Sous la Terreur et le Directoire

Le paysage de la presse féminine durant les périodes charnières de la Terreur et du Directoire est beaucoup plus morne. La Terreur fait taire les ambitions des journaux féminins qui s'étaient développés pendant la Révolution. Certaines journalistes virulentes qu'Evelyne Sullerot définit comme « féministes » sont même exécutées pour leurs prétentions politiques. L'année 1792 constitue un recul important pour cette presse et les années qui suivent en subissent les conséquences. En effet, la période du Directoire voit se développer bon nombre de journaux féminins mais ceux-ci ont désormais abandonné toute vocation politique. Le ton de la badinerie n'est également plus à l'honneur. Peu à peu, le modèle du journal féminin comme on le trouvera au XIX^e siècle se met en place.

Dénué d'esprit politique, le journal féminin du Directoire présente cependant de nouvelles caractéristiques importantes pour le siècle à venir : les journaux travaillent

¹⁸ SULLEROT, Evelyne, *op. cit.* p. 42.

¹⁹ SULLEROT, Evelyne, *op. cit.*, p. 44.

plus que jamais à diffuser la mode, les modèles de meubles, les multiples objets du quotidien et instruisent sur le « bon ton » et la façon d'être. Selon Evelyne Sullerot, cette tendance journalistique est le reflet d'une société « livrée à l'hédonisme » et quelque peu désabusée. De plus cette presse féminine du Directoire accorde une place de plus en plus importante à la question de l'éducation des enfants.

L'auteur cite et donne une brève analyse bibliographique des nombreux journaux créés à cette époque, tels que le *Journal des Dames et des Modes* (1797-1839), ce journal d'une remarquable longévité est dirigé par Pierre-Antoine Lebox de la Mésangère. C'est l'organe féminin le plus important de la première moitié du XIXe siècle. Il se distingue par le commerce important qu'il fait de la gravure de mode (elles étaient vendues en collection complète de 400). Plusieurs autres organes naissent à cette époque et correspondent au même modèle du journal féminin contenant littératures et modes : *Le Tableau général des Goûts, des Modes et des Costumes de Paris* (1798), *L'Arlequin* (1799), *Le Papillon, journal des arts et des plaisirs dédié aux muses et aux grâces* (1796), ou encore *Le Phénix* (1797).

1.4 Le tournant du XIXe siècle

1.4.1 L'essor de la presse féminine

Dans la première moitié du XIXe siècle, durant la Restauration et le règne de Louis Philippe, la presse féminine connaît un véritable essor. Elle souffre peu de la juridiction préventive qui organise la vie de la presse durant la Restauration, mais les journaux se doivent d'être dirigés par des hommes et non par des femmes et les gravures sont contrôlées. C'est pourtant une période florissante pour la presse féminine. Tandis que le *Journal des Dames et des modes* est demeuré sans concurrence jusqu'en 1815, de multiples journaux féminins apparaissent alors, vendus à Paris et en province. Evelyne Sullerot dresse la liste exhaustive de ces organes parus de 1815 à 1830²⁰ en citant notamment *L'Observateur des Modes* (1818), *Le Fashionable* (1828), *La Mode* (1829), *La Tribune romantique* (1829), etc.

La nouvelle étendue de cette presse, quantitative et géographique, est due à un usage de plus en plus grand de la publicité. Le *Journal des Dames et des Modes*, entre autres, élargit les sujets de sa publicité. Les maisons de nouveautés, les fabriques de tissus, merceries mais aussi orfèvreries, commerces de voitures, de jouets et de livres se bousculent pour faire apparaître leurs annonces. Celles-ci sont directement intégrées au

²⁰ SULLEROT, Evelyne, *op. cit.* p. 126-130.

texte de la chronique « Modes » et constituent un revenu remarquable pour le journal qui est le premier périodique féminin à faire si grand usage de l'annonce publicitaire.

Dans son article « La naissance d'une presse de mode à la veille de la Révolution et l'essor du genre au XIXe siècle », Annemarie Kleinert parle de cet accroissement considérable du nombre de journaux féminins pendant la monarchie de Juillet et note qu'en 1843 « *on pouvait déjà choisir entre une quarantaine de journaux de mode différents. Les plus répandus d'entre eux atteignaient un tirage de 6000 exemplaires, ce qui est six fois supérieur à celui du premier journal de mode. C'est un assez grand chiffre pour les hebdomadaires de l'époque car même les quotidiens ne dépassaient guère ce nombre d'exemplaires.* »²¹. Selon elle, cet essor est évidemment dû à la publication massive d'annonces qui réduisent le prix du journal, ainsi que la possibilité nouvelle d'acquérir le journal en l'achetant par cahiers dans les kiosques et non plus seulement par le biais d'abonnements de plusieurs mois. Ce procédé a notamment permis d'élargir la clientèle des journaux féminins, en ralliant les indécis.

Au-delà de ces changements administratifs et économiques, elle met également l'accent sur une autre raison - moins évidente et plus intellectuelle : l'évolution des sujets traités et des rubriques de ces journaux. La montée de la petite et moyenne bourgeoisie remet le foyer et la famille à l'honneur et impose effectivement un renouvellement de leur contenu.

1.4.2 Le modèle du journal féminin au 19^e siècle

Comme nous l'avons dit auparavant, les journaux féminins du XIXe siècle tranchent avec leurs prédécesseurs du 18^e siècle, légers et même badins. Ils prennent le ton de la morale religieuse et sociale, plaident l'amour de la famille et du foyer.

Une certaine pudibonderie domine le choix des rubriques et leur contenu. La dévotion, le bon ton et les domaines pratiques de l'entretien du foyer sont mis en exergue par la bourgeoisie, principale lectrice de ces journaux. Deux grands domaines pratiques, étroitement liés à la vie quotidienne d'une femme bourgeoise, se distinguent : les travaux d'aiguille et l'économie domestique. Aussi, la broderie, la cuisine et les questions d'ameublement, d'intendance – les sujets touchant à la gestion et

²¹ KLEINERT, Annemarie, « La naissance d'une presse de mode à la veille de la Révolution et l'essor du genre au XIXe siècle », dans Centre d'Etudes du XVIIIe siècle de l'université Lyon 2, *Le journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions*, Table ronde du CNRS du 12 et 13 Juin 1981, Pierre Rétat (dir.), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 193.

l'organisation du foyer et de la famille – côtoient les articles mondains et les gravures représentant d'élégantes toilettes.

L'autre caractéristique prédominante de ces nouveaux journaux féminins est le sentiment religieux. La plupart des journaux féminins véhiculent désormais ce qu'Evelyne Sullerot appelle la « *religion renouvelée*²² ». Tandis qu'au 18^e siècle, la religion est peu présente dans les écrits de la presse féminine, elle apparaît en filigrane dans les diverses chroniques d'un journal féminin bourgeois du 19^e siècle. Le sentiment religieux et sa morale peuvent être évoqués dans un article d'économie domestique sur l'organisation d'un repas du nouvel an, dans une chronique mondaine sur un bal de bienfaisance tout comme dans la nouvelle publiée chaque mois dans le périodique.

D'autre part, la charité et la bienfaisance sont évoquées comme le devoir, la vocation des « dames », des femmes bourgeoises. La femme est un être doux, fragile, charitable, elle devient « *une sainte construite de toutes pièces qui va inspirer le romantisme*²³ ». Ce constat d'Evelyne Sullerot est enrichi par une analyse statistique intéressante du vocabulaire employé dans les journaux féminins. L'auteur remarque notamment une évolution dans la syntaxe et le vocabulaire des journaux féminins dans la première moitié du 19^e siècle. Ceux-ci semblent privilégier les adjectifs tels que « moral », « humain », « sacré », « tendre », « religieux », etc.²⁴.

Durant la première moitié du 19^e siècle, très peu de journaux féminins montrent une volonté d'indépendance sociale et politique, sauf quelques cas isolés comme *La Voix des Femmes* d'Eugénie Niboyet (créée en juin 1848). La plupart des journaux féminins sont construits sur ce modèle bourgeois, privilégiant le ton du conformisme social et le sentiment religieux. Evelyne Sullerot note cependant l'existence d'organes intéressants, comme *Le Journal des Femmes*, créé par Fanny Richomme en 1832. Ce journal bourgeois veut s'adapter à son public et dépasser la frivolité habituelle des journaux de mode. Il révèle un intérêt marqué pour le savoir scientifique (astronomie, chimie, médecine), mais aussi une volonté de parler d'économie domestique, une activité qui tient une grande place dans la vie quotidienne des dames. Pas véritablement revendicateur, le journal veut toutefois s'appropriier des domaines intellectuels destinés, dans la société, aux hommes. Les rédactrices sont essentiellement des femmes de lettres,

²² SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966 p. 131.

²³ SULLEROT, Evelyne, op. cit., p. 133.

²⁴ SULLEROT, Evelyne, op. cit., p. 136.

telles que Anaïs Ségalas, Clémence Robert, Alida de Savignac ou encore de plus connues, Delphine Gay et George Sand.

Aussi, le journal féminin du 19^e siècle a hérité de son prédécesseur du 18^e siècle l'usage de la gravure de mode – en la développant – mais aussi des chroniques mondaines. La légèreté et la liberté de ton employé dans certains journaux du 18^e siècle se sont perdues au profit d'une retenue bourgeoise, du « bon ton » indissociable de la nouvelle classe montante. Mais l'arrivée de la bourgeoisie remet aussi en question la frivolité originelle du journal féminin et enrichit les chroniques. Désormais, la femme bourgeoise possède un journal qui lui est propre et qui s'intéresse non seulement à sa toilette, son divertissement mais aussi à son foyer et à sa famille.

2. Le Conseiller des dames : un contenu ambivalent

2.1 Un journal d'éducation et d'instruction

Le *Conseiller des dames* est un journal mensuel qui est représentatif de cette ambivalence existant dans le paysage de la presse féminine de la première moitié du 19^e siècle. Nous pouvons lui attribuer à la fois les caractéristiques d'un journal de mode et de divertissement, mais aussi d'un journal féminin, sérieux, destiné à instruire et conseiller la dame.

Dans un premier temps, il convient de remarquer qu'une nouvelle presse se développe dans la première moitié du 19^e siècle : la presse d'éducation et d'enseignement. Cette presse est essentiellement féminine car ces deux tâches sont attribuées dans la société à la femme, la dame, la mère de famille. Dans son introduction à l'ouvrage *La presse d'éducation et d'enseignement, XVIIIe siècle-1940. Répertoire analytique*, Pierre Gascard définit cette presse en ces termes :

« D'autres revues s'adressent aux parents, et tout particulièrement à celui d'entre eux dont la nature et la société semble s'accorder pour faire l'éducateur par excellence : la mère, ou celle qui le deviendra : la jeune fille. (...) la femme se trouve être le destinataire d'innombrables revues qui prétendent la former aux vertus de l'économie domestique, de la médecine familiale ou de l'hygiène, tout en lui désignant

les valeurs qu'elle aura la charge de transmettre à ses enfants : la mère est, par nature, éducatrice et institutrice. »²⁵.

L'économie domestique, l'hygiène, la médecine familiale et l'éducation des enfants sont effectivement des thèmes abordés par le périodique. La dame doit les apprendre elle-même pour ensuite les transmettre à ses enfants, et plus particulièrement à sa fille. Avant même de nous intéresser à son contenu, nous remarquons que le titre complet du *Conseiller des dames* est très significatif car il revendique l'importance de l'économie domestique et de l'éducation. Il est répertorié ainsi dans l'ouvrage de Pierre Gascard²⁶ :

Conseiller (Le) des dames et des demoiselles

Fait suite à : Conseiller (Le) des dames

Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguille, puis Journal d'instruction, de littérature, de mode, d'économie domestique et de travaux à l'aiguille, puis Littérature, illustrations, modes, beaux-arts, musique, économie domestique, patrons, travaux à l'aiguille, etc.
1847-1892 (?)

Le titre du périodique met en exergue, en premier lieu, son caractère instructif et éducatif – à la fois pour la dame et pour l'enfant. Le prospectus du journal décrit lui aussi les vertus de la revue en mettant l'accent sur ses qualités de conseillère en économie domestique, apportant des connaissances aux mères et aux jeunes filles sur la gestion et l'organisation du foyer.

« *Le Conseiller des dames a immédiatement obtenu un grand succès parce qu'il est d'une utilité incontestable. Aux maîtresses de maison, il enseigne, par les articles d'économie domestique, le grand art de régler l'intérieur, de fixer le confortable, de veiller à tous les besoins de la vie de famille, quelle qu'en soit la multiplicité. Aux jeunes filles, il donne les notions si précieuses de l'éducation économique ; il leur apprend à surveiller l'office, la cave, les domestiques, les jardins ; à faire les travaux d'aiguille élégants, qui sont la principale occupation des longues soirées d'hiver, et, enfin à suppléer leur mères dans toutes les occasions qui pourraient réclamer leur concours. A la famille toute entière, il apporte les nouvelles précieuses, les contes amusants, les articles variés* ». (Prospectus, 1848)²⁷

Le titre tout comme le prospectus qui annoncent tous deux le contenu du périodique semblent donc décrire un journal avec une portée éducative forte. Nous reviendrons sur les objectifs et le contenu détaillé des diverses chroniques dans les

²⁵ CASPARD-KARYDIS, Pénélope, CHAMBON, André, FRAISSE, Geneviève, et al., *La presse d'éducation et d'enseignement, XVIIIe siècle-1940. Répertoire analytique*, GASCARD, Pierre (dir.), Paris Institut National de recherche pédagogique, Éditions du CNRS, 1981-1991, T. 1, p. 10-11.

²⁶ CASPARD-KARYDIS, Pénélope, *op. cit.*, T. 1, p. 473.

²⁷ *Ibid.*

prochaines parties. Cependant, il convient de montrer d'emblée l'ambivalence du *Conseiller des dames*, qui au-delà de sa vocation éducative et instructive présente aussi les caractéristiques d'un journal de mode et de divertissement.

2.2 Un journal de mode et de divertissement

La longueur et la diversité des qualificatifs de son titre dénotent de l'ambivalence du journal, à la fois divertissant, léger et instructif. Les termes « Journal d'instruction », « littérature », « mode », « économie domestique » et « travaux à l'aiguille » se côtoient et illustrent bien les deux grandes facettes du journal. Dans le répertoire de Pierre Gascard, le contenu du *Conseiller des dames* est synthétisé en plusieurs points²⁸, que nous retranscrivons ici :

- Articles de formation domestique : pharmacie, cuisine, ameublement.
- Articles sur l'éducation en général.
- Biographie de femmes et d'hommes célèbres.
- Feuilletons, poésies, histoires, actualités, chronique de la vie des salons et des théâtres.
- Gravures de mode et patrons de broderie accompagnés de notices explicatives.
- Etudes musicales, iconographie.
- Bibliographie, énigmes et charades.

Cette liste synthétique et partielle, que nous étofferons et analyserons tout au long du mémoire permet de mieux comprendre le contenu hétérogène de la revue. Effectivement, au-delà des chroniques d'économie domestique et des articles sur l'éducation, le *Conseiller* s'apparente à un journal féminin de divertissement, comme il en existe alors beaucoup, présentant des chroniques mondaines et culturelles, des feuillets et enfin des articles et gravures de mode. Une large place est donc donnée à ces chroniques légères au coté des articles instructifs. Comme nous le verrons tout au long de cette étude, le *Conseiller* est caractérisé par l'ambivalence de ces écrits, et les tons qui en découlent.

Pierre Gascard évoque cette ambiguïté existante à l'échelle de la presse féminine du 19^e siècle :

« (...) la presse d'éducation familiale, sans vraiment disparaître tend à se dédoubler : une partie des revues qui la composent se rapproche de cette presse « féminine » qui, pour sa part, s'était depuis longtemps consacrée, de façon presque exclusive, à la mode, à la décoration, ou à la littérature de pur divertissement, tandis

²⁸ CASPARD-KARYDIS, Pénélope, *op. cit.*, T. 1, p. 474.

qu'une autre partie se spécialise dans l'apprentissage de l'hygiène et de l'économie domestique ou ménagère, en tenant un discours qui, de plus en plus, se pare – ou se masque – des arguments de la technique et de la science. »²⁹.

Pierre Gaspard parle donc d'une rupture de cette presse féminine, qui a tendance à se diviser et devient tantôt presse de mode, tantôt presse d'éducation. Le *Conseiller des dames* – dès sa création en 1747 – semble rassembler ses deux grands traits qui caractérisent la presse féminine de l'époque. D'un côté, il est semblable à de nombreux journaux « de mode », s'intéressant à la mode, à la décoration, proposant des chroniques sur les derniers événements mondains ; mais il s'apparente également à cette catégorie de journaux d'éducation et d'enseignement.

Aussi, le qualifier soit de journal de mode soit de journal d'éducation nous semble insuffisant. Le *Conseiller* est un organe féminin qui rassemble ses deux grands traits qui peu à peu diviseront la presse des femmes. Enfin comme nous le verrons dans une prochaine partie, cette ambivalence entre l'instructif et le divertissement possède des frontières mouvantes : l'instructif et le divertissement se côtoient mais l'un cède peu à peu la place à l'autre.

II. PRÉSENTATION DU CONSEILLER DES DAMES

Il convient dans cette partie d'approfondir la présentation du périodique effectuée succinctement dans l'introduction du mémoire, en s'intéressant plus particulièrement à ses objectifs, son lectorat et en identifiant ses principaux rédacteurs afin de mieux appréhender par la suite l'analyse détaillée de son contenu.

1. Le lectorat

Au XIX^e siècle, les journaux féminins étaient destinés à être lus par la bourgeoisie. Le prix d'abonnement annuel à un périodique s'élevait à 10 ou 12 francs (le prix d'abonnement du *Conseiller* est de 10 francs à Paris et 12 francs en province), les personnes qui s'offrent alors ces lectures bénéficient d'une aisance financière. Au milieu du 19^e siècle, le salaire journalier moyen d'une ouvrière couturière s'établit entre 1,2 et 1,5 francs³⁰. Il lui est impossible de souscrire à un tel abonnement, contrairement

²⁹ CASPARD-KARYDIS, Pénélope, *op. cit.*, T. 1, p. 10-11.

³⁰ SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966, p. 169.

à la femme bourgeoise dont l'époux prend en charge cette dépense, tout en veillant par la même occasion à la qualité et la bienséance de ses lectures.

Au-delà de ces simples constats, le journal féminin au 19^e siècle est propre à la bourgeoisie, première clientèle des toilettes de mode, d'ameublement, des modèles de broderies et avide de conseils domestiques. Il s'adresse tantôt à la dame bourgeoise, pratiquante des événements mondains, à la maîtresse de maison gardienne du foyer et à la bonne mère de famille. Ce sont ces trois facettes de la femme bourgeoise qui sont sollicitées dans les journaux féminins. Le *Conseiller des dames*, comme nous le verrons dans la seconde grande partie, répond à ces diverses exigences du modèle bourgeois.

Le modèle de la femme bourgeoise catholique se base au 19^e siècle sur le sentiment religieux et sur « *une conscience aigüe d'exercer une souveraineté morale sur la vie domestique* »³¹. Aussi, la femme bourgeoise exerce-t-elle en premier lieu une fonction de maîtresse de maison qui fait d'elle une intendante de l'espace familial, tant sentimentalement que d'une manière pratique. C'est principalement cette « maîtresse de maison », lectrice assidue des journaux féminins que convoite notre périodique. Le prospectus de 1848 illustre bien cet objectif :

*« Aux maîtresses de maison, il enseigne, par les articles d'économie domestique, le grand art de régler l'intérieur, de fixer le confortable, de veiller à tous les besoins de la vie de famille, quelle qu'en soit la multiplicité. »*³².

Enfin, c'est à cette même femme bourgeoise que le journal dédie ces gravures de modes, ses chroniques mondaines et ses feuilletons. Aussi la petite et moyenne bourgeoisie est-elle le lectorat essentiel de cette presse et plus particulièrement de notre journal. Cependant, un autre public est visé : celui des jeunes filles de famille, maîtresses de maison débutantes et futures mariées. Bien qu'il soit difficile d'estimer la part de jeunes lectrices abonnées au journal ou bien qui l'héritaient de leurs mères, nous pouvons supposer que la jeune fille en constitue le second lectorat. Le prospectus de 1848, lui attribue une place remarquable :

« Aux jeunes filles, il donne les notions si précieuses de l'éducation économique ; il leur apprend à surveiller l'office, la cave, les domestiques, les jardins ; à faire les travaux d'aiguille élégants, qui sont la principale occupation des longues soirées

³¹ DE GIORGIO, Michela, « La bonne catholique », dans DUBY, Georges (dir.), PERROT, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Tome 4, *Le XIX^e siècle*, FRAISSE, Geneviève (dir.), PERROT, Michelle (dir.), Paris, Plon, 1991, p. 174.

³² CASPARD-KARYDIS, Pénélope, *op. cit.*, T. 1, p. 473.

*d'hiver, et, enfin à suppléer leur mères dans toutes les occasions qui pourraient réclamer leur concours. »*³³

Toutefois, comme nous le verrons plus loin, *Le Conseiller* n'est guère insistant avec cette catégorie de lectrices à ces débuts, s'adressant le plus souvent à la dame. Il faut attendre quelques années avant que le journal offre une chronique aux demoiselles et tente véritablement de s'allier ce lectorat, incitant la mère de famille à abonner sa jeune fille. Aussi, le *Conseiller des dames*, comme bon nombre de ces journaux féminins de la première moitié du siècle est-il un organe bourgeois, flattant les prétentions, les intérêts et les occupations de la bourgeoise catholique.

2. Les objectifs

De part même son caractère ambivalent, le *Conseiller des Dames* paraît posséder plusieurs visées : organe du foyer, manuel des dames, recueil du savoir ou de la distraction, etc. Ce sont autant de qualités et de visées vantées par ses rédacteurs tout au long de son existence.

2.1 Un instrument du savoir

Dans l'introduction du journal, datant de novembre 1847, le *Conseiller des Dames* est d'abord présenté de manière implicite comme un organe intellectuel pour les dames, dispensant un savoir à la hauteur de celui de ses lectrices. Par quelques phrases pompeuses, vantant les qualités intellectuelles des femmes contemporaines, il se place comme un médiateur de ce savoir auprès des dames :

*« Aujourd'hui les femmes occupent le premier rang du monde intellectuel. (...) elles ont pris part à toutes les découvertes artistiques, à toutes les conquêtes de la science. (...). Le champ de la pensée est plus vaste, l'éducation a propagé dans tous les esprits l'amour des lettres, et les femmes, plus que toutes les autres classes de la société, ont contribué par la vivacité de leur goût à ce mouvement ascensionnel des idées. »*³⁴

Porteur des nouvelles « de la littérature et des arts », tout comme « des *piquantes confidences des salons* » et des « *révélations intimes du monde parisien* »³⁵, le *Conseiller* veut dispenser à la fois un savoir culturel, scientifique et mondain à la dame.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1847-1848, T. 1, p. 1-2.

³⁵ *Op. cit.*, p. 3.

Avant donc de se décrire comme un journal d'économie domestique ou de mode, le *Conseiller* se revendique un organe sérieux, répondant aux envies intellectuelles des dames. Cette posture ne faiblira pas au long des années étudiées, mais le contenu intellectuel délivré à la dame prendra – nous le verrons – diverses formes : chroniques historiques, biographies, rares annonces bibliographiques, ou plus simplement, connaissances en économie domestique.

2.2 « agrément, utilité »

Le *Conseiller des Dames* est surtout un journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles, comme le promet son titre complet en 1847. Le prospectus de 1848 en fait son argument premier : « *Le Conseiller des dames a immédiatement obtenu un grand succès parce qu'il est d'une utilité incontestable.* ». D'emblée, l'accent est mis sur le caractère utilitaire du journal plus que sur son aspect divertissant.

La visée éducative et instructive est omniprésente à travers ce discours : le journal est avant tout un conseiller de la dame et de la jeune fille, compagnon inséparable de leur vie domestique. Il « enseigne » aux femmes, « *le grand art de régler l'intérieur, de fixer le confortable, de veiller à tous les besoins de la vie de famille, quelle qu'en soit la multiplicité.* »³⁶. (Prospectus de 48)

Dans l'introduction de 1847, nous pouvons lire « *agrément, utilité : voilà notre devise.* »³⁷. Le *Conseiller* se veut le journal de la maîtresse de maison et semble vouloir s'éloigner de la frivolité habituelle du journal féminin. A travers cet « éditorial », il se présente d'ailleurs plus comme un manuel d'économie domestique que comme un journal.

Dans les premières années de sa parution, cette ligne directrice sera tenue à travers la chronique régulière, « Economie domestique des dames », qui tient une place importante dans le périodique, ainsi que par la planche de broderie et ses explications. D'autres articles plus ponctuels, relevant du domaine pratique de la vie domestique, se grefferont à la suite de cette chronique : l'« Horticulture des dames », le « Jardinier des dames », ou encore des recettes et plans de table.

³⁶ CASPARD-KARYDIS, Pénélope, *op. cit.*, T. 1, p. 473.

³⁷ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1847-1848, T. 1, p. 4.

2.3 Un journal chaste et promoteur du bon goût

L'introduction de 1847 célèbre la femme bourgeoise et ses qualités. Intelligence, finesse, bon goût, politesse sont autant de valeurs transmises par les femmes à la société.

*« Ce sont les dames de nos salons qui enseignent les règles de la véritable élégance ; elles seules, dans ces temps de laisser aller social, ont défendu de leur influence civilisatrice les principes de bon goût, les traditions des belles manières et la politesse exquise légués par nos aïeux. »*³⁸

Au-delà des objectifs de la revue, l'introduction de 1848 revendique aussi ses qualités premières, celles qui font de lui un journal sérieux et respectable, adapté à ce public de femmes bourgeoises : *« Créer pour les dames un organe spécial, c'est donc, nous en avons la certitude, contribuer à l'élévation des idées, à l'adoucissement des mœurs (...) »*³⁹. Le *Conseiller* se pose, à travers ces formules flattant la femme, en défenseur des valeurs féminines bourgeoises. Un tel discours veut rallier à la fois la dame respectable, la mère de famille et enfin l'époux gestionnaire des lectures de sa femme.

Dans le même temps, il promet de proposer aux dames et à leur progéniture une littérature de distraction respectable et chaste.

*« Après avoir encouragé les lettres, une tâche leur reste : elles doivent, en créant une littérature morale, sage, exempte des dangereux entraînements de la pensée, ramener le génie des arts aux limites de la vérité et de la raison. C'est ce que veulent mettre en pratique les fondatrices du Conseiller des dames. Ce journal pourra passer des mains de la mère dans celles de la jeune fille, sans qu'on ait à craindre les résultats de certains feuilletons à la mode, sans qu'un souffle impur vienne ternir cette candide âme, pure comme un miroir. »*⁴⁰

Un tel discours, qui a pour but de rassurer la mère de famille et de rallier son époux, est loin d'être étonnant. Tout au long du 19^e siècle, la lecture féminine est l'objet de contrôles attentifs. Le roman connaît alors un longue période de désamour, méprisé et craint pour son caractère nocif sur les esprits jeunes ou fragiles. La femme est considérée comme la principale victime des débordements narratifs.

A une époque où l'essentiel des lectures féminines se composent d'écrits moraux et religieux, prenant la forme manuels de savoir-vivre, de manuels catholiques, le journal est un

³⁸ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1847-1848, T. 1, p. 1.

³⁹ *Op. cit.*, p. 1.

⁴⁰ *Op. cit.*, p. 2.

organe qui peut paraître plus dangereux. Les lectures féminines sont donc « *conseillées* » voire « *prescrites* » comme l'affirme Michela de Giorgio dans son article « Lire peu, lire bien » concernant les lectures de la femme catholique au 19^e et 20^e siècle⁴¹.

Aussi est-il normal, indispensable pour notre journal de revendiquer la chasteté de ses écrits. Dans une chronique adressée aux lectrices, datant d'Octobre 1852, cette promesse est très bien exprimée : « Conseiller des Dames et des Demoiselles, *ce titre est plus que jamais justifié par la chasteté des récits, le choix des nouvelles, la convenance des expressions (...)* »⁴²

Le *Conseiller des Dames* se veut donc un compagnon honnête de la femme bourgeoise. Il est un médiateur pour la maîtresse de maison – « *délicieuse captive du foyer* »⁴³ lui amenant du dehors « *les récréations du travail et les richesses de l'intelligence* »⁴⁴. Journal de bon goût, il apporte les connaissances nécessaires à la vie quotidienne de la dame, tout en proposant un divertissement sain pour la mère comme pour la jeune fille.

3. Les rédacteurs

Durant les six années étudiées, de 1848 à 1853, le *Conseiller des Dames* compte une quarantaine de rédacteurs, hommes et femmes. La plupart d'entre eux sont des littérateurs et des femmes de lettres relativement connus au 19^e siècle. Ceux-ci écrivent dans de nombreux journaux, périodiques féminins mais aussi quotidiens. D'autres, notamment des femmes, n'ont pas laissé de traces dans les biographies universelles et les dictionnaires bibliographiques. Celles-ci sont très certainement des dames de la haute bourgeoisie qui font de l'écriture leur passe-temps et dont la participation active à la revue est de l'ordre de l'occupation mondaine.

Sur la quarantaine de rédacteurs relevée, un peu plus de la moitié interviennent dans le journal de manière ponctuelle tout au long des six années étudiées, faisant paraître des articles variés (nouvelles, biographies, poèmes ou variétés), souvent à l'occasion d'une publication personnelle. D'autres cependant écrivent régulièrement

⁴¹ DE GIORGIO, Michela, « La bonne catholique », dans DUBY, Georges (dir.), PERROT, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Tome 4, *Le XIXe siècle*, FRAISSE, Geneviève (dir.), PERROT, Michelle (dir.), Paris, Plon, 1991, p. 181.

⁴² *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Impr de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 356.

⁴³ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 1-2.

⁴⁴ *Ibid.*

pour le journal, à raison d'un article dans chaque numéro mensuel, possédant leur propre chronique. Nous nous intéresserons dans cette partie aux rédacteurs fidèles du *Conseiller des Dames*, hommes et femmes intervenant fréquemment dans notre périodique.

La proportion d'hommes et de femmes rédacteurs est relativement équilibrée, même si toutefois les plumes féminines restent les plus régulières. Ce sont elles notamment qui prennent en charge les chroniques les plus importantes comme celle de l'« économie domestique des dames », la « revue des modes de la saison » ou encore la « chronique des salons ». Le *Conseiller des Dames* est donc largement « mené » et élaboré par des femmes.

Dans l'introduction de 1848, faisant suite à l'énonciation des principaux objectifs de la revue, une phrase retient notre attention : « C'est ce que veulent mettre en pratique les *fondatrices* du *Conseiller des Dames* »⁴⁵. Bien que le journal soit dirigé par un homme, le directeur-gérant Z. Bourey⁴⁶, le *Conseiller des Dames* se revendique à l'initiative et sous la tutelle de femmes, auteurs des principales chroniques. Le directeur signe cependant les annonces « A nos abonnées » concernant le périodique (abonnements, souscriptions, changements divers, vœux aux abonnées, etc.), se présentant ainsi comme le principal gestionnaire du journal.

3.1 Les plumes féminines

Nous pouvons d'emblée distinguer deux types de « plumes » féminines qui participaient à la rédaction du *Conseiller* : les femmes de lettres dont les écrits poétiques, romanesques ou dramaturgiques sont alors connus du public et les rédactrices non « littéraires » qui signent les chroniques d'ordre pratique ou mondain. La participation des premières est pourtant moins importante que celle des secondes car la plus grande part des écrits littéraires reviennent aux hommes.

Parmi les femmes de lettres importantes⁴⁷ participant au *Conseiller des Dames* nous pouvons relever Virginie Ancelot (Marguerite Louise Virginie, née Chardon), une femme de lettres connue au 19^e siècle, épouse de l'Académicien Jacques Ancelot. Elle possède un salon relativement influent dans le monde littéraire et est l'auteur de

⁴⁵ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 2.

⁴⁶ Le prénom du directeur du *Conseiller des Dames* n'est jamais mentionné.

⁴⁷ Nous avons identifié les rédacteurs en utilisant le catalogue d'Otto Lorenz : LORENZ, Otto, *Catalogue général de la librairie française : 1840-1925. Table des auteurs et table des matières*, Tomes 1 à 4, 1840-1865, Paris, Librairie Nilsson, 1908.

nombreuses comédies à succès. Anaïs Ségalas (née Ménard), elle aussi poétesse renommée, fait paraître dans le *Conseiller* plusieurs de ses poèmes. Elle est impliquée dans d'autres journaux féminins plus engagés politiquement comme le *Journal des Femmes* (créé en 1832) et *La Voix des Femmes* (1848) d'Eugénie Niboyet. Louise Bader écrit fréquemment durant l'année 1852. Elle signe principalement des chroniques historiques. Elle fera paraître en 1861 un recueil de poésie, *Idéal et réalités*. Enfin, plus ponctuellement, nous remarquons des articles de Gabrielle Soumet d'Altenheim, auteur de nombreux récits religieux (*Les anges d'Israël, ou les Gloires de la Bible*, 1857 ; *Les deux frères ou Dieu pardonne*, 1858).

La grande part des chroniques « non littéraires », celles d'économie domestique, de mode, d'actualités mondaines ou culturelles, sont écrites par des dames bourgeoises ne figurant pas dans les répertoires tels que le catalogue de Lorenz ou les catalogues d'autorités de la BnF. Toutefois, celles-ci sont nombreuses et certaines d'entre elles se voient attribuer des chroniques régulières.

Durant les six années étudiées, trois rédactrices se détachent des autres : la marquise de Vieuxbois, Louise Boyeldieu d'Auvigny et la vicomtesse de Sabran. Toutes trois écrivent régulièrement et ont à charge des chroniques importantes du journal.

La première, la marquise du Vieuxbois, écrit durant les années 1848 et 1849. Bien qu'elle ne rédige pas la chronique principale du journal, qui est alors celle d'économie domestique, elle signe de nombreux articles intéressants. Elle est l'auteur d'« études de mœurs contemporaines » sur le vote féminin, la pratique religieuse et écrit aussi des nouvelles dont le sujet principal est le mariage. Dans les premières années de parution, comme nous le verrons plus loin dans notre développement, elle s'impose comme une doyenne aux conseils avisés, modèle des dames et renforce le ton « bourgeois catholique » du périodique.

Louise Boyeldieu d'Auvigny écrit de 1850 à 1853. Contrairement aux deux autres, elle est l'auteur de plusieurs essais de morale religieuse et de patronage social (*Les droits du travailleur. Essai sur les devoirs des maîtres envers leurs subordonnés, Essai sur les moyens d'améliorer la santé et d'accroître le bien-être des classes laborieuses* (1846), *Mont-Jouy, ou Erreurs et repentir* (1845) et *Petit-Jean, ou le Bonheur dans le devoir. Ouvrage couronné par la Société d'Emulation de l'Ain*, (1851))⁴⁸. Dans le *Conseiller des Dames*, elle signe la chronique « Revue des modes de

⁴⁸ LORENZ, Otto, *Catalogue général de la librairie française : 1840-1925. Table des auteurs et table des matières, 1840-1865*, Paris, Librairie Nilsson, 1908, Tome 1, p. 357.

la Saison », de nombreuses chroniques d'économie domestique et elle a à sa charge tous les articles concernant l'éducation : « Lettres sur l'éducation » qui paraissent dans la chronique d'économie domestique, la « Causerie de la mère de famille » et la « Petite Correspondance des Demoiselles ».

Enfin, la vicomtesse de Sabran, dont nous ne trouvons aucune trace bibliographique intervient dans le périodique dès 1850. Elle est la rédactrice de la « chronique des salons », ou de la « chronique du mois » qui remplacera peu à peu l'« Economie domestique des dames ». Elle contribue à rendre le *Conseiller des Dames* plus léger et mondain. Ces trois rédactrices ont exercé leur influence sur le journal et, comme nous le verrons plus tard, représentent chacune un stade son évolution.

D'autres noms apparaissent fréquemment, comme celui de Victoire Bourey, épouse du directeur-gérant qui signe durant la première année les chroniques d'économie domestique. Héloïse de Barens est l'auteur de nombreuses chroniques historiques. Elodie de Savignac, Héloïse Lasalle, Elisa de Marboeuf, Blanche de Sérigny - entre bien d'autres - rédigent des études de mœurs, des chroniques sur l'actualité mondaine, culturelle et parfois politique. Enfin, le nom d'Anaïs Toudouze est apposé au bas des gravures de modes jointes chaque mois au *Conseiller*. C'est elle qui dessine les modèles vestimentaires à partir de ceux de la maison de nouveauté Sajou. Anaïs Toudouze – Colin, de son nom de jeune fille – peint principalement en dehors des dessins qu'elle réalise pour le journal, des compositions religieuses, des sujets orientaux et des miniatures⁴⁹. En mars 1851, un article intitulé « Les Dames au Salon » (Henry Trianon) vante sa participation remarquée au Salon de peinture de Paris.

3.2 Les plumes masculines

Les rédacteurs sont eux aussi nombreux. La participation des hommes au *Conseiller des Dames* est essentiellement d'ordre littéraire. Poèmes, nouvelles, feuilletons, chroniques historiques et biographies sont nombreuses à être signées par des hommes. Ceux qui interviennent le plus fréquemment sont des littérateurs qui publient régulièrement des ouvrages. Léo Lespès (pseudonyme de Napoléon Lespès), rédacteur en chef du *Petit Journal* (1863) est un homme de lettres qui fait paraître des recueils de contes, de nouvelles et des ouvrages historiques. De 1847 à 1850, il est l'auteur de nouvelles qui paraissent dans chaque numéro mensuel, sous forme de feuilletons (*Les*

⁴⁹ BENEZIT, Emmanuel, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres sculpteurs, dessinateurs, graveurs*, nouv. éd., par Jacques BUSSE, Paris, Gründ, 1999, T. 3, p. 773.

douze joyaux de la sultane Naïmé, Les lutins de la boîte à ouvrage). Durant cette période, le *Conseiller des Dames* dédie une grande place à ces écrits narratifs.

Eugène Nyon, romancier et auteur dramatique qui publie surtout à partir de 1860, auteur de *La Rose de Provins* (1848), signe pour le journal des chroniques historiques. Son nom apparaît ponctuellement tout au long des six années étudiées. Joseph Méry, poète et auteur dramatique, François Fertault, vice président de l'Union des poètes, Emile de Champeaux, auteur de vaudevilles et le dramaturge Jean Hyacinthe Galoppe d'Onquaire, sont eux aussi des rédacteurs fidèles du *Conseiller*.

Il est intéressant de constater qu'une grande part des rédacteurs hommes et femmes cités auparavant, participe à la rédaction et parfois à la gestion d'autres journaux éducatifs et de divertissement pour la jeunesse. Cette presse est effectivement un médiateur de plus en plus important pour les hommes et femmes de lettres, qui peuvent aisément y publier leurs textes. Jean Hyacinthe Galoppe d'Onquaire participe à la rédaction du journal *L'éducation maternelle* (1865-1870, 1872-1873) dans les années 1860-1870, au *Journal des jeunes filles* (1846-1850), et au journal instructif *L'Ane Savant* (oct. 1856 – déc. 1857). Eugène Nyon dirige le *Messenger des dames et des demoiselles* (oct. 1854 – fév. 1856) dont la vicomtesse de Sabran est la rédactrice en chef. Le *Journal des jeunes filles* (1846-1850) compte parmi ses rédacteurs François Fertault, Jean Hyacinthe Galoppe d'Onquaire et Elisa de Mirbel. Enfin, la marquise de Vieuxbois est la rédactrice en chef de la *Revue des demoiselles* (janv. – oct. 1846).

4. Les principales chroniques : des titres et un contenu mouvant

Dans cette dernière partie de la présentation générale du *Conseiller des Dames*, nous exposons succinctement les principales chroniques du journal. Nous pouvons constituer deux grands types de chroniques. Dans un premier temps, nous énumérerons les chroniques régulières, paraissant dans chaque numéro mensuel, écrites par le même rédacteur. Nous citerons aussi les chroniques plus ponctuelles mais qui ont répondu à une visée importante du journal, comme par exemple les articles à visée éducative. Cependant la structure du périodique est mouvante tout au long des six années étudiées : les titres des chroniques changent, certaines sont privilégiées à d'autres au fil du temps, des déplacements significatifs s'opèrent, etc. Ces évolutions feront l'objet d'une analyse dans une prochaine partie de notre étude.

Les chroniques principales :

- « Economie domestique » : Plus tard « Economie domestique des dames. Conseils et ouvrages divers ». En 1848, cette chronique ouvre chaque numéro et on lui accorde une place remarquable. Peu à peu, elle s'affaiblit et se trouve reléguée à la fin du journal.
- « Chronique des salons » : Ou « Chronique de Paris », « Chronique du mois » écrite par la très mondaine Mme de Sabran. Cette chronique est créée en 1850 et prend peu à peu la place de l'économie domestique.
- Chroniques narratives : Elles prennent la forme de feuilletons (notamment durant les années 1848-1849, ou de récits ponctuels s'intitulant « Légendes et croyances », ou « Souvenirs historiques ».
- « Causerie de la mère de famille » : Rédigée par Louise Boyeldieu d'Auvigny, cette chronique apparaît en 1851 à une période où le *Conseiller des Dames* renforce son caractère éducatif et instructif.
- « Petite correspondance des demoiselles » : Tout comme la précédente, elle apparaît en 1851 et est rédigée par Louise Boyeldieu d'Auvigny.
- « Modes » : Ou « Revue des modes de la saison ». Cette chronique rassemble les commentaires sur la mode parus dans les journaux *Le Follet* et les *Modes Parisiennes*.
- « Explication de la planche de broderie » : Cette chronique consacrée aux travaux d'aiguille permet à la dame de réaliser les modèles de la maison Sajou, suivant une description précise de la broderie.
- Planche de broderie : A la fin de chaque numéro mensuel, une planche de dessins de broderies et de toilettes est jointe. Elle représente les modèles de la maison Sajou.

Au-delà des principales chroniques qui paraissent de manière régulières, *Le Conseiller* compte de nombreuses autres chroniques, plus ponctuelles :

- « Actualités » : Cette chronique n'apparaît que durant les années 1848-1849. Elle reste cependant peu fréquente et s'intéresse à certains points d'actualité politique (*Une dame à l'Assemblée nationale, Une visite intime chez le président, etc.*)

- « Etude de mœurs » : Chronique instructive : étude sociale ou historique autour des femmes. (par exemple : « Les femmes de tous les pays », une chronique de Benjamin Tilleul).
- « Variétés » : Cette chronique peut contenir des articles sur l'actualité culturelle, politique, des chroniques narratives, des réflexions sur la société contemporaine (par exemple : Le carême).
- « Recherches industrielles » : Ou « Petite histoire des bijoux des dames ».
- « Portraits et caractères » / « Profils d'artistes » : De nombreuses chroniques sont dédiées à la biographie de personnes célèbres, la plupart du temps des femmes, épouses d'hommes politiques, femmes de lettres mais surtout artistes, cantatrices et comédiennes.
- « Bibliographie » : Cette rubrique n'apparaît que de rares fois mais son contenu est cependant significatif.
- « Courrier des théâtres » : Cette chronique se développe dès 1851 et est signée par Z. Bourey, le directeur-gérant du journal.
- Charades ou logogrìphes

Une revue féminine bourgeoise

La presse féminine – journaux de mode, journaux féminins contenant de la littérature, des causeries, des planches de broderies, des chroniques sur l'éducation, etc. - se densifie après 1830. Cet essor correspond à la demande d'un public qui lui aussi s'étend et se fortifie durant le règne de Louis-Philippe : la bourgeoisie. Les mœurs de cette classe montante exercent leur influence au sein de la société. La famille, le foyer, les valeurs chrétiennes sont remises à l'honneur. Le statut de la femme évolue lui aussi. La femme bourgeoise répond à un modèle forgé par le catholicisme et qui s'est renforcé tout au long de la première moitié du XIXe siècle.

Evelyne Sullerot explique dans son ouvrage sur la presse féminine : « *La femme, exclue de la société agissante, pensante, marchande et entreprenante, est chargée de remplir une nébuleuse mission (...)* »⁵⁰. Cette nébuleuse mission, loin de toutes actions, correspond à une réalité abstraite que Michela de Giorgio appelle « *l'épanouissement de l'humanité* »⁵¹. Cette mission se traduit par l'épanouissement du foyer, de la famille et des hommes. Bien qu'elle ne puisse agir « parmi les hommes », la femme se voit attribuer des fonctions civilisatrices importantes : elle règne sur l'espace domestique, sur l'équilibre familial et par conséquent sur l'équilibre social.

Ces mœurs bourgeoises et le statut féminin qui en découle se reflètent dans les divers organes de la presse féminine. Ceux-ci évoluent et s'éloignent alors du modèle dix-huitiémiste du journal de mode un peu frivole. Les journaux féminins accordent une place de choix aux chroniques d'économie domestique qui conseillent et instruisent la dame sur la manière d'entretenir son foyer. La préoccupation de l'éducation des enfants est de plus en plus présente et la morale religieuse autour du rôle de la mère et de l'épouse se discerne en filigrane dans l'essentiel des articles.

Le traitement de la mode lui aussi a évolué. La femme bourgeoise est au 19^e siècle la principale cliente des toilettes à la mode. Faisant partie intégrante de son rôle de maîtresse de maison, les travaux d'aiguilles et le travail de la broderie se voient offrir une place importante dans les journaux féminins. La dame, gardienne du foyer, de la famille et des valeurs chrétiennes qui les régissent se voit donc offrir une presse qui lui est propre, reflétant ses occupations et ses devoirs. La seconde partie de notre étude s'intéresse spécifiquement au contenu du *Conseiller des Dames* et aux enjeux de ses

⁵⁰ SULLEROT, Evelyne, *op. cit.*, p. 133.

⁵¹ DE GIORGIO, Michela, *op. cit.*, p. 170.

diverses chroniques. Nous mettrons donc en exergue les chroniques les plus significatives en tentant de montrer comment la pensée bourgeoise conformiste s'affirme par le biais de cette presse.

I. UN JOURNAL POUR LA DAME

1. Le « manuel » de la maîtresse de maison

Comme l'indique son titre, le *Conseiller des Dames* – lors de sa création en 1847 – est avant tout un journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles. Il se destine principalement à la maîtresse de maison et lui enseigne « *le grand art de régler l'intérieur, de fixer le confortable, de veiller à tous les besoins de la vie de famille, quelle qu'en soit la multiplicité.* »⁵², comme l'indique le prospectus de 1848.

Dans l'introduction de l'année 1850, la rédactrice présente la vie de la femme contemporaine en ces termes : « *La femme, dans notre société à bon droit rigoriste, n'est-elle pas prisonnière volontaire dont Boule, Erard et Vacher ornent l'étincelant cachot ? Délicieuse captive du foyer domestique, l'esprit de famille rend charmante pour elle la réclusion, et elle vit heureuse et calme au sein de l'intimité* »⁵³. La dame bourgeoise, « prisonnière volontaire » de la sphère privée, en est aussi la souveraine. Elle a le devoir de gérer, d'organiser et de veiller sur l'espace familial. Aussi la bonne maîtresse de maison doit connaître et maîtriser divers domaines de la vie domestique. Intendance, travaux d'aiguilles, organisation de dîner, pharmacie et soins sont autant de matières pour lesquelles la dame doit se cultiver.

Le journal a pour objectif de répondre à ce besoin quotidien de la dame bourgeoise. Une chronique d'économie domestique est présente dans chaque numéro mensuel. Dès 1847, elle est la première chronique du journal et tient une place importante, à raison de cinq ou six pages sur les seize qui constituent le périodique. Rédigée durant les premiers mois par Mme Victoire Bourey, elle sera ensuite signée « La ménagère », à l'image de ses destinataires. La chronique, précédée d'un sommaire descriptif, est soigneusement développée, prenant la forme d'une causerie.

Voulant « former » la dame dans de nombreux domaines, le journal tient promesse dans les premières années de parution en créant une chronique riche abordant

⁵² CASPARD-KARYDIS, Pénélope, *op. cit.*, T. 1, p. 473.

⁵³ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 1.

des sujets très divers de la vie domestique. A travers cette chronique dominante, le *Conseiller* prend la forme d'un manuel de vie quotidienne pour la maîtresse de maison.

1.1 La femme intendante du foyer

L'une des qualités de la maîtresse de maison est de s'établir en bonne intendante du foyer ayant à sa charge les finances domestiques. Dans la chronique d'économie domestique de février 1848, la rédactrice explique le but premier de l'économie domestique, qui n'est pas de « *rogner les écus pour faire des francs (...), d'introduire dans les familles, sous le couvert glacé et élégant de ce journal l'avarice et la lésinerie* »⁵⁴, mais bien de faire de la femme la « *ministre des finances* » du foyer. En octobre 1849, une chronique d'économie domestique intitulée « *Dictionnaire de l'acheteuse. Indication pour bien choisir les substances alimentaires* », conseille la dame sur le type d'aliments à acheter et en quelle quantité.

Le rôle d'intendance de la dame ne se borne pas seulement à la gestion alimentaire mais à l'ensemble des ressources domestiques. Aussi, la chronique de janvier 1849 se consacre toute entière à la question de l'embauche des domestiques et de la gestion de leur gages. Enfin, la chronique de décembre 1847 encourage la dame à réaliser un inventaire de fin d'année, (compter les biens du foyer comme la lingerie, l'argenterie etc.) : « *Décembre est donc un mois de grand travail, sous le point de vue de la comptabilité des dames.* »⁵⁵. La fonction d'intendante est une qualité valorisante pour la dame bourgeoise. Cependant, elle reste peu abordée par le périodique qui privilégie d'autres domaines de connaissances.

1.2 Hygiène, pharmacie et soins

La chronique d'économie domestique se consacre très fréquemment à la question de l'hygiène corporelle et les soins médicaux⁵⁶. Ce constat est assez significatif : au 19^e siècle, le taux de mortalité des femmes et des jeunes filles est considérablement élevé. La tuberculose, la phtisie, les maladies génitales entres bien d'autres, sévissent au sein de la population féminine. De plus, les femmes de part leur condition de vie souffrent fréquemment de problèmes musculaires et osseux. Dans la première moitié du 19^e siècle, malgré l'obstacle de la pudeur et l'absence d'eau courante, on prend peu à peu

⁵⁴ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 97-98.

⁵⁵ *Op. cit*, p. 34.

⁵⁶ Consulter à ce sujet l'annexe 2.

conscience de l'importance de l'hygiène du corps et des soins⁵⁷. L'apprentissage des soins hygiéniques et médicaux, au profit de toute la famille devient un devoir pour la maîtresse de maison qui se fait le relais domestique de la médecine. De plus, la connaissance des soins ne se borne pas au simple usage familial, mais s'inscrit aussi dans des pratiques philanthropiques qui veulent que la dame apporte ses soins aux pauvres.

Dès janvier 1848, la chronique d'économie domestique s'intéresse à l'hygiène personnelle de la dame mais aussi de ses enfants. Des explications sur la manière de soigner les ongles, les cheveux et la peau sont données. L'article met l'accent sur l'importance de la propreté de la chambre à coucher et des recettes pour préparer des soins de toilettes sont présentées à la fin de l'article.

Mais ce sont surtout les connaissances en matière pharmaceutique qui sont mises en avant par l'économie domestique. La dame prépare la pharmacie domestique et doit veiller à sa bonne composition. Dans la chronique d'Octobre 1848 qui annonce les futurs thèmes de l'année 1849, nous pouvons lire : « *La pharmacie domestique et la médecine usuelle seront sanctionnées en outre par un médecin et un pharmacien célèbres appartenant à l'Académie de médecine de Paris.* »⁵⁸.

Durant l'année 1849, plusieurs chroniques abordent le sujet de la pharmacie. Les mois de février, mars et juin dont la chronique d'économie domestique s'intitule « Pharmacie domestique à l'usage de la maîtresse de maison » présentent une liste descriptive des divers produits à avoir (séné, rhubarbe, ammoniaque liquide, etc.), comment et en quelle quantité les administrer. Les rôles, les précautions à prendre et les effets secondaires sont détaillés. La chronique est rédigée par M. Accard, un pharmacien, qui la présente ainsi :

« (...) pour les personnes humaines et bienfaitantes, qui, retirées à la campagne, se font un plaisir de venir au secours des habitants pauvres et atteints de maladies, comme pour la maîtresse de maison désireuse de posséder toutes les ressources pharmaceutiques nécessaires aux premiers secours ».⁵⁹

⁵⁷ A ce sujet, consulter l'article de Yvonne Knibiehler, « corps et cœurs » dans DUBY, Georges (dir.), PERROT, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Tome 4, *Le XIXe siècle*, FRAISSE, Geneviève, PERROT, Michelle (dir.), Paris, Plon, 1991, p. 351-375.

⁵⁸ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848-1849, T. 2, p. 354.

⁵⁹ *Op. cit.*, p. 98.

En juin 1849, une chronique s'intéresse aux qualités demandées à la garde malade « *ministre du médecin* »⁶⁰, enseigne les gestes requis pour faire des frictions, administrer des bains et poser des cataplasmes. Aussi, le rôle médical de la dame est-il mis en exergue par le *Conseiller des Dames*. A travers l'abondance de ce type d'articles et la rigueur de leur composition (souvent sous forme de listes détaillées), le rôle de la femme est valorisé : elle devient – au sein de l'espace domestique – un médecin à part entière.

1.3 Cuisine, dîners et recettes

La cuisine et l'art de la table sont évidemment des leitmotifs de la chronique d'économie domestique. Nous ne reviendrons pas sur l'importance sociale de l'organisation de dîners pour la bourgeoisie. Le journal offre à la dame une quantité considérable d'informations sur l'art culinaire et l'art de recevoir. Plusieurs recettes sont présentées à la fin de chaque chronique d'économie domestique, auxquelles s'ajoutent parfois des explications sur la manière de conserver les divers aliments. Tout au long des six années, la cuisine reste à l'honneur : tandis que la chronique d'économie domestique s'affaiblit à partir de l'année 1850, seules les recettes demeurent invariablement présentes dans chaque numéro.

En janvier 1848, le *Conseiller* propose un menu entier pour un dîner bourgeois. C'est M. Borel, directeur du restaurant « Le rocher de Cancale » qui en est l'auteur. Une fois encore, la chronique est rédigée par un professionnel qui apporte tout son crédit aux explications données. La présentation de menus complets pour des dîners bourgeois est fréquente, comme par exemple en juin 1848 où un menu est annoncé pour « *un dîner bourgeois, c'est-à-dire simple et sans apparat* »⁶¹. De plus, le *Conseiller* n'hésite pas à joindre fréquemment au périodique des dépliants représentant des plans de tables pour des dîners de fêtes⁶². La disposition des plats, l'agencement de la table y sont soigneusement représentés.

1.4 Horticulture et botanique

L'horticulture et la botanique forment un autre domaine important de l'économie domestique. La gestion du jardin fait aussi partie des attributions de la maîtresse de

⁶⁰ *Op. cit.*, p. 226.

⁶¹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 228.

⁶² Se référer à l'annexe 3.

maison. La connaissance des plantes et des fleurs est nécessaire pour leur usage culinaire mais aussi médicinal. D'avril 1849 à mars 1850, le *Conseiller* fait paraître les chroniques « Le Jardinier des Dames » et le « Le calendrier des fleurs ». Elles enseignent aux lectrices l'art de cultiver un jardin : indiquant la période de plantation et les diverses utilisations des plantes et des fleurs. Mais au-delà de la pratique de l'horticulture, le journal veut aussi inculquer un savoir scientifique et littéraire à la dame. En avril et mai 1849, François Fertault publie dans le *Conseiller* un « Petit vocabulaire des termes les plus usités en botanique ». Cet article se présente sous la forme d'un classement alphabétique des termes savants utilisés en botanique et leur signification. En Juin 1849, une chronique « Origine du langage des fleurs » s'intéresse à l'aspect poétique et littéraire de la botanique :

« *Toute science peut présenter deux faces : la face sérieuse et la face agréable. Nous avons, mesdames, présenté la première pour la botanique, dans nos deux derniers numéros ; en voici aujourd'hui la seconde... Après le travail, le plaisir ; après l'étude, le délassement.* »⁶³.

1.5 Broderie et travaux d'aiguilles

Au 19^e siècle, les travaux d'aiguilles sont au cœur des occupations domestiques de la dame. La confection de vêtements, de lingerie domestique n'est plus seulement la fonction de la couturière. Les dames bourgeoises « *se mêlent de faire leur robes, et bientôt celles de leurs petites filles* »⁶⁴. La couture et la broderie sont d'ailleurs des domaines de connaissances fondamentaux que la mère apprend à la jeune fille dès son plus jeune âge. Cette pratique de la couture « domestique » – qui ne cesse de se développer au 19^e siècle - a été par ailleurs un facteur d'enrichissement considérable pour les journaux féminins. La publication des patrons de broderies et des modèles de toilettes provenant de maisons de nouveautés permet aux journaux d'attirer une clientèle bourgeoise. De plus, c'est une source de revenu intéressante pour le journal qui est en affaire avec les commerces de vêtements.

Le *Conseiller des dames* consacre deux ou trois pages de chaque numéro aux travaux d'aiguilles. Une gravure de mode, représentant les modèles de la maison Sajou est jointe à chaque parution mensuelle. Des « explications de la planche de broderies » très détaillées sont données à la lectrice qui peut, en suivant les instructions, reproduire

⁶³ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, p. 248-249.

⁶⁴ SULLEROT, Evelyne, *op. cit.*, p. 140.

à l'identique le modèle. Le journal invite la dame à acheter les draps et la mercerie dans la maison de nouveauté Sajou, créatrice des modèles. Dans une annonce de novembre 1849, le *Conseiller* revendique l'originalité des modèles proposés aux dames : « Le *Conseiller des Dames est le seul journal spécial pour les travaux d'aiguilles qui puise dans la maison Sajou tous ses dessins de broderie (...). C'est pour nos abonnées la plus grande garantie d'avoir toujours de jolies nouveautés, et de bon goût, expliquées d'une manière simple, et facile à comprendre* »⁶⁵.

En septembre 1851, dans une chronique « A nos lectrices » qui ouvre le journal, la vicomtesse de Sabran annonce une prime offerte aux abonnées pour l'année suivante : l'Album des dames. La description de l'album couvre la chronique entière : « (...) *votre album est aussi complet que possible, vous trouverez des alphabets de toutes sortes (...). (...) sera pour ainsi dire un dictionnaire de broderies, un répertoire (...), un dessinateur toujours prêt à vous satisfaire.* »⁶⁶. Le journal se veut donc un manuel complet et riche de travaux d'aiguilles. Au fil des années, tandis que le périodique évolue et devient de plus en plus « mondain » au détriment de l'économie domestique, la place donnée aux explications de la planche de broderie demeure la même.

1.6 L'affaiblissement de la chronique

En 1847, lors de la création du journal, l'économie domestique est la caractéristique première du *Conseiller des Dames*. Le prospectus de 1848 – comme nous l'avons vu – met en exergue cette qualité plus que toutes autres. La promesse d'offrir à la dame un savoir domestique et des conseils variés est tenue durant les deux premières années de parution. La chronique d'économie domestique placée en tête du journal est très développée et aborde les domaines variés de la vie quotidienne de la femme. Cette chronique fait du journal un organe sérieux et valorisant pour la dame. Celle-ci est responsable, gestionnaire, intendante du foyer familial. Les travaux et les devoirs de la dame au sein du foyer deviennent par le biais de cette chronique des occupations agréables et surtout nécessaires au bon fonctionnement de la sphère privée. Ces chroniques d'économie domestique montrent aussi que le modèle de la femme « souveraine » en son intérieur est revendiqué et renforcé par les femmes elles-mêmes, en témoignent les rédactrices du journal. Loin de subir les exigences de cette représentation, elles en sont au contraire les actrices.

⁶⁵ *Op. cit.*, T. 3, p. 31.

⁶⁶ *Op. cit.*, T. 4, p. 322-323.

Cependant, malgré son importance originelle, la chronique d'économie domestique va peu à peu s'affaiblir. Tandis qu'elle compte cinq ou six pages en moyenne jusqu'en 1849, elle s'écourte progressivement durant l'année 1850 pour ne plus compter qu'une ou deux pages. Les sujets traités se raréfient. Une « césure » importante s'opère en juin 1850 et témoigne – comme nous le verrons dans une prochaine partie - de l'évolution générale du périodique : la chronique d'économie domestique est reléguée à la fin du journal et est remplacée par la « Chronique des salons ».

2. Pour l'instruction de la dame

Le *Conseiller des Dames* a aussi une vocation d'instruction pour la dame. L'introduction de 1848 prône l'intelligence et la spiritualité des femmes contemporaines, qui «*occupent le premier rang du monde intellectuel* », prenant part aux «*découvertes artistiques, à toutes les conquêtes de la science.*»⁶⁷. Le *Conseiller*, s'adaptant à ce public de femmes instruites veut leur «*apporter du dehors les richesses de l'intelligence*»⁶⁸. Les « richesses » intellectuelles dont le *Conseiller* se targue ne sont jamais véritablement définies. En dehors de l'instruction domestique et éducative qui possède des chroniques propres, le « savoir » que le journal souhaite apporter aux dames demeure une notion vague.

Dans la première moitié du siècle, comme l'a remarqué Evelyne Sullerot, de rares journaux féminins tentent de dépasser la frivolité des journaux de mode et s'approprient les grands domaines d'un savoir habituellement dévolu aux hommes. La vulgarisation scientifique est alors à l'honneur dans la plupart des revues masculines. Le *Journal des Femmes* de Fanny Richomme⁶⁹ qui, tout comme le *Conseiller* apporte des connaissances d'économie domestique, s'intéresse aussi aux grands domaines du savoir scientifique (astronomie, chimie, médecine).

L'instruction donnée par le *Conseiller* aux dames n'est pas aussi revendicatrice que celle du *Journal des Femmes*. Elle n'est pas basée sur la notion de vulgarisation scientifique⁷⁰. Les chroniques - principalement des études de mœurs et des chroniques historiques - qui relèvent de cette instruction sont peu variées. Proportionnellement au

⁶⁷ *Op. cit.*, T.1, p. 1.

⁶⁸ *Op. cit.*, T.3, p. 1.

⁶⁹ *Le Journal des Femmes*, Paris, Chez Paul Renouard, 1843, (BML Chomarat A11189).

⁷⁰ Nous pouvons cependant noter une exception : en mars 48 un article intitulé «*Curiosités scientifiques*» est publié et s'intéresse au magnétisme.

contenu éducatif et au savoir domestique, le contenu intellectuel, pour la « culture générale » de la dame, est relativement pauvre. La femme et la question du mariage demeurent le centre de ces études, dont le fonds moral bourgeois est toujours décelable derrière l'argument premier de la curiosité.

2.1 L'exemple d'une étude de mœurs : *Les femmes de tous les pays*

Les études de mœurs de Benjamin Tilleul, intitulées « Les femmes de tous les pays » illustrent bien cette primauté du sujet féminin dans les chroniques instructives. Elles s'intéressent à l'histoire et à la condition féminine dans divers pays. Les articles mettent en exergue les divergences et les similitudes des mœurs étrangères en les comparant au modèle français. Ces articles sont construits autour de sujets redondants : la beauté de la femme, les pratiques matrimoniales, les devoirs de l'épouse et enfin le savoir féminin.

En mai 1852, le portrait de la femme italienne relève d'un romantisme appuyé. Elle est dépeinte comme une femme passionnée et sauvage dont le caractère est hérité des déesses antiques et des muses poétiques. L'article vante sa beauté : « (...) *une grâce simple, confiante, presque naïve, qui donne au charme de leur première vue une puissance irrésistible.* »⁷¹. Il en est de même pour les portraits de la femme chinoise (en août 1852) et de la femme haïtienne (en novembre 1852).

Ces articles s'intéressent surtout aux pratiques matrimoniales et à la vie de la femme avant et après le mariage. Nous pouvons déceler un certain apitoiement sur les conditions de vie difficile des jeunes filles avant le mariage. Benjamin Tilleul dit à propos de la femme italienne : « *Si elle était fille cadette (...) on la conduisait tout doucement à prendre le voile ; autrement elle ne rentrait dans sa noble famille que pour y végéter, reléguée, oubliée à l'étage supérieur de quelque immense palais (...).* »⁷². Les souffrances de la jeune chinoise sont elles aussi dépeintes dans la chronique de novembre 1852 : « *Vers l'âge de dix ans, la liberté de l'enfance finit, l'esclavage de la jeune fille commence : elle est renfermée dans les appartements intérieurs, et soigneusement cachée au regard des hommes (...)* »⁷³. Ces réflexions sur les difficultés de la condition féminine dans les pays étrangers sont fréquentes dans le périodique. Nous trouvons des pensées semblables au sujet des femmes turques dans d'autres

⁷¹ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 200.

⁷² *Op. cit.*, p. 204.

⁷³ *Op. cit.*, p. 300.

articles⁷⁴. Elles semblent revaloriser implicitement les conditions de vie de la femme française.

Les pratiques matrimoniales font l'objet de descriptions précises. Les étapes du mariage chinois - la négociation des familles, le calcul de la date du mariage en fonction des astres et enfin la cérémonie - sont longuement dépeintes. Les qualités et les devoirs moraux de l'épouse ne sont pas oubliés. En novembre 1852, nous pouvons lire au sujet de la femme haïtienne : « (...) nous sommes en veine d'éloges pour les noires Haïtiennes, célébrons tout de suite leurs qualités morales (...). Compagnes faciles et douces, les Haïtiennes sont d'ailleurs généralement fidèles (...) »⁷⁵. Le dévouement des femmes à leurs maris, est mis en avant.

Enfin, les qualités intellectuelles des femmes et leur talents artistiques sont vantés : « (...) l'Italie offre seule, je crois, cette singularité de femmes régulièrement graduées, et professant en chaire jusqu'au droit et à la médecine »⁷⁶. Le rédacteur donne l'exemple d'une femme italienne vivant au 15^e siècle, Isotta (15^e siècle) qui a soutenu une thèse montrant qu'Adam avait mordu le premier la pomme. Les qualités intellectuelles et l'éducation de la femme chinoise sont appréciées dans la chronique d'août 1852. Broderie, peinture sur soie, musique, calligraphie et études littéraires sont autant de domaines dans lesquels la femme chinoise excelle.

Au milieu de ces observations des mœurs féminines, nous trouvons des réflexions éparses sur les villes d'Italie, l'art chinois, l'histoire de la conquête d'Haïti, etc. Cependant, elles sont rares et l'article reste centré sur le sujet de la fille à marier et de l'épouse. Sous le couvert de la connaissance, ces articles confortent la femme bourgeoise dans son modèle. Le romantisme féminin est sollicité dans la plupart de ces portraits : la beauté de la femme et ses souffrances renvoie la lectrice à une image romantique qui est à cette époque entretenue dans les écrits littéraires. Les articles relèvent surtout les qualités morales des épouses qui font écho à ceux de la dame bourgeoise française et sont prônés par le *Conseiller* : dévouement, sacrifice et fidélité.

⁷⁴ « Les femmes turques, souvenirs de la douairière » *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 149-157.

⁷⁵ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. Schiller aîné, 1852-1853, T. 6, p. 15.

⁷⁶ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 207.

2.2 « Histoire des bijoux des dames »

Un autre type d'article à visée instructive se retrouve régulièrement dans le périodique : les chroniques intitulées « Recherches industrielles. Histoire des bijoux des dames » s'intéressent à l'histoire des bijoux et des accessoires des dames. Une fois encore le savoir apporté aux lectrices concerne une composante de l'histoire féminine. Ces articles courts – d'une page environ - sont relativement fréquents tout au long des six années étudiées.

L'histoire des bijoux des dames est abordée par des rédacteurs différents. Certains centrent leur article sur les techniques de fabrication, privilégiant les connaissances en matière d'artisanat, tandis que d'autres axent leur réflexion sur l'histoire même des bijoux, l'enrichissant souvent d'une narration. En mai 1849, la chronique se consacre à l'art de la ciselure et au métier de ciseleur. Les étapes de la fabrication d'une timbale de vermeil sont dépeintes et la fonction du ciseleur est mise à l'honneur. Ce dernier est présenté comme un artiste ne connaissant jamais la gloire malgré la difficulté de sa tâche.

En Août 1851, Emile Tauxier écrit une « *Histoire du bracelet* » : « (...) *c'est dans l'esclavage que le bracelet trouve son origine* »⁷⁷, explique-t-il en premier lieu. Un récit historique explique ensuite la naissance de la mode du bracelet. Un chevalier du nom de Guillaume doit partir en Terre Sainte à l'époque des croisades. Pour prouver son amour à sa dame, sa soumission à sa beauté, il se fait mettre un bracelet de fer au poignet. Il meurt en Terre Sainte quelques années plus tard. Son écuyer ramène à la dame, Alix, le bracelet en fer de son époux. Celle-ci le garde en signe de deuil, et finit par le porter à son poignet. Peu à peu, cette pratique se développe chez les dames de sa cour qui trouvent cela esthétique. Selon notre chroniqueur, c'est ainsi que le bracelet devint un bijou, symbole d'« *amour constant* »⁷⁸. Comme nous le verrons, le caractère scientifique de nombreux articles à prétention historique, demeure incertain.

Aussi les articles instructifs du *Conseiller* restent très superficiels. Rares sont les journaux féminins qui s'intéressent réellement aux sciences et produisent des articles pertinents sur le monde savant et ses découvertes. Le cas du *Journal des Femmes* n'est pas généralisé dans le paysage de la presse féminine de cette époque. La plupart des journaux féminins présentent des chroniques semblables à l'« Histoire des bijoux des dames » et celle des « Femmes de tous les pays ». Les articles privilégient un savoir

⁷⁷ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 309.

⁷⁸ *Ibid.*

orienté sur l'histoire des femmes et limitent leur réflexion à des préoccupations ordinaires (les bijoux) et de morale bourgeoise (le mariage) que la société incombe aux femmes.

2.3 Bibliographie

L'examen de la bibliographie permet aussi de rendre compte de la nature de l'instruction que le *Conseiller* veut apporter à la lectrice. Les annonces bibliographiques se distinguent cependant par leur rareté. Sur les six années étudiées, nous comptons six références bibliographiques. Pourtant ces dernières, bien que faiblement représentées sont assez significatives. Deux types d'ouvrages sont cités et conseillés : des ouvrages moraux ainsi que des recueils de botanique, de poésie et musique surtout à destination de la jeune fille.

En janvier 1850, le *Conseiller* recommande à ces lectrices, pour le nouvel an, un recueil de musique de piano et de poésie, *Vingt-cinq confidences musicales* de M. A. Aulagnier. Nous pouvons lire : « *L'auteur a eu l'heureuse idée de comprendre dans les 25 titres de cette collection toute une vie de jeune fille, et de joindre en tête de chaque morceau un ou plusieurs fragments de poésie inédite et spécialement adaptée à chaque sujet. Ces poésies, composées exprès par Mesdames Desbordes-Valmore, Adèle Esquiros, MM. Emile Deschamps, Théophile Gautier, Léon Golzan, etc, sont toujours gracieuses, morales ou religieuses (...)* »⁷⁹.

Plus tard, dans la « Petite correspondance des demoiselles » de mars 1852, *Le Traducteur musical* est conseillé à Mademoiselle Cécile G... : « *Dans ce petit dictionnaire d'une utilité incontestable, tu trouveras l'explication des lettres et des signes employés en musique (...)* »⁸⁰. Enfin, en mai 1849 nous pouvons lire un extrait de l'*Herbier des demoiselles* que le *Conseiller* plébiscite ainsi : « *ce n'est pas en effet un simple Traité de botanique qu'à fait M. Audouit : c'est une révolution dans cette science, révolution qui va considérablement accroître le cercle si restreint de l'éducation des femmes.* »⁸¹. L'herbier contient des informations sur la localisation, l'histoire et l'usage des plantes.

⁷⁹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 96.

⁸⁰ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 155.

⁸¹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, p. 218.

Deux ouvrages de morale sont conseillés : *Le Ménagier des bourgeois de Paris* dont le contenu est inspiré d'un ouvrage du 14^e siècle⁸², un recueil d'économie domestique et un traité de morale à destination des maîtresses de maison ; ainsi qu'un ouvrage de Louise Boyeldieu d'Auvigny - qui écrit entre autres les chroniques sur l'éducation dans le *Conseiller* – intitulé *Deux ménages d'ouvriers*. L'ouvrage est présenté en ces termes :

« Madame Louise Boyeldieu d'Auvigny, notre collaboratrice, dont les livres d'éducation et de morale ont été couronnés par l'Académie française, en 1845 ; par la Société d'Emulation de l'Ain, en 1851 ; et honorés de l'approbation de N. S. P. le Pape, en 1847 ; vient de terminer un roman intime, où sont consignés d'une manière tout à la fois intéressante et pratique les devoirs des femmes dans la famille, et les moyens d'être heureux par l'exercice des vertus du foyer, dans les conditions même les plus laborieuses et les plus humbles. Cet ouvrage, d'un grand intérêt dans les circonstances actuelles, a pour titre : *Deux ménages d'ouvriers*. Il se publie par souscription ; et nous le recommandons à nos lectrices »⁸³.

Cette bibliographie, qui relève donc plus de l'instruction que du divertissement, représente bien les domaines du savoir privilégiés par le *Conseiller des Dames*. L'économie domestique, la morale et l'apprentissage des arts sont les principaux sujets d'étude qui en constituent les bornes. Tandis que l'introduction de 1848 annonçait de manière grandiloquente que les femmes occupent « le premier rang du monde intellectuel » et qu' « elles ont pris part à toutes les découvertes artistiques, à toutes les conquêtes de la science », nous constatons que le journal offre à la dame un savoir adapté au conformisme bourgeois. Cependant, il convient de relativiser le caractère « pauvre » de l'instruction : le *Conseiller* ne se limite pas à de simples articles de mode comme le font de nombreux journaux féminins. Il prend en considération la volonté de la femme de se forger un savoir qui lui est propre et grâce auquel elle se distingue des hommes.

3. Quand la femme est à l'honneur

Écrit en grande partie par des femmes et exclusivement pour des femmes, le *Conseiller des Dames* flatte son lectorat en promouvant une image positive du

⁸² *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 17.

⁸³ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 310.

« beau Sexe ». La maîtresse de maison doit pouvoir s’imaginer et s’identifier dans des modèles féminins forts. Des portraits et biographies féminines sont très régulièrement publiés par le *Conseiller*. Paradoxalement, tandis que le journal s’établit comme l’organe de la maîtresse de maison, cette « *délicieuse captive du foyer* »⁸⁴, confortant la dame dans son modèle bourgeois conformiste, il délivre des portraits de femmes « indépendantes » et courageuses qui parviennent à s’immiscer dans la sphère publique. Celles-ci ont en commun une volonté forte, un acharnement presque masculin qui est fréquemment relevé dans les chroniques. Des portraits de femmes exaltées, des exemples d’existences édifiantes : dans ces chroniques ce n’est plus la maîtresse de maison qui est sollicitée mais bien la « femme ».

3.1 Une célébration de la femme : les portraits d’artistes

Les femmes artistes sont un sujet à part entière de cette valorisation de la femme. Leurs portraits sont en surreprésentation au sein des nombreuses biographies féminines. Ils s’inspirent de la vie des comédiennes et cantatrices contemporaines en les romançant quelque peu. Celles-ci sont pour la dame des modèles de grâce, de talent mais aussi de courage : ces portraits dépeignent la femme au sein de la sphère publique masculine.

Deux sujets féminins sont privilégiés par le journal, qui leur consacre plusieurs chroniques : la cantatrice milanaise, Guidita Pasta (1797-1865) qui connaît un succès considérable jusqu’en 1830 et Maria Malibran (1808-1836) une soprano d’origine espagnole, femme géniale et admirée par le monde artistique et littéraire.

En Avril 1850, B. Jouvin – rédacteur des biographies d’artistes et des articles sur le monde musical – signe une chronique intitulée « La chanteuse des rues ». Elle raconte une magnifique confrontation vocale entre Maria Malibran et La Pasta, en 1833. Maria Malibran interprète sous le regard de sa rivale l’opéra si connu de *La Norma* à la Scala de Milan. Terrorisée par le jugement de sa rivale sur son talent, sa voix s’affaiblit, se brise et elle donne une mauvaise représentation. Bouleversée, elle quitte l’opéra en hâte lorsque des gens du peuple arrêtent sa calèche et lui demande de chanter pour tous les pauvres gens qui n’ont pu avoir de place. Alors, elle sort de la calèche la tête haute malgré les huées qu’elle a reçues à l’opéra et dans un élan de fierté et de courage, elle commence à chanter. Sa voix se déploie, monte en puissance et ensorcelle le public de la

⁸⁴ *Le Conseiller des Dames. Journal d’économie domestique et de travaux d’aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 2.

rue. Elle finit par remonter dans sa calèche, acclamée par le peuple et sous le regard envieux de La Pasta.

Une autre chronique, en mars 1850, raconte la rencontre de Maria Malibran et de La Pasta dans sa villa de Côme. Lors d'une promenade dans la campagne avec sa nièce, La Pasta rencontre un jeune homme et l'invite gracieusement à venir séjourner dans sa demeure jusqu'au soir. Il dégage quelque chose d'étrange qu'elle ne parvient pas à expliquer. Durant l'après-midi, il se met à jouer du piano accompagné au chant par la cantatrice. De puissantes émotions se dégagent de cette collaboration artistique. Finalement, ils se rendent à Milan où La Pasta donne une représentation le soir même.

Avant de se dire adieu, le jeune homme s'agenouille devant La Pasta dans une exaltation de sentiments et lui offre un petit livre. La Pasta lui demande alors son nom et il lui répond – avant de s'enfuir - qu'elle trouvera la réponse dans le livre. Elle découvre alors à l'intérieur les mots : Maria Malibran. Le jeune homme n'était autre que la cantatrice Maria Malibran déguisée en homme.

En mai 1853, c'est l'interprète lyrique Caroline Félix-Miolan qui est l'héroïne de la chronique de B. Jouvin. Il raconte la difficile insertion de la jeune fille dans le monde des arts, son courage et sa volonté sans borne pour parvenir au succès. Elle est décrite comme une jeune femme acharnée qui s'introduit de force dans la demeure du grand chanteur Duprez et l'incite à devenir son maître. Après de longues et dures années d'entraînement, face à la cruauté des autres chanteurs et du public, elle parvient à la reconnaissance de ses pairs et à celle du public. Son caractère têtu et fort est assimilé à celui d'un jeune homme.

Les biographies de ce type sont nombreuses. Giudita Pasta et Maria Malibran font l'objet d'autres récits. Les sœurs Carlotta et Guilia Grisi (la première soprano et la seconde danseuse) sont elles-aussi mises à l'honneur. Les portraits de ces artistes – sous forme de biographies romancées – dépeignent des femmes exaltées. L'empreinte du romantisme est très présente : le caractère puissant, presque divin de la femme y est célébré.

Il est intéressant de constater que la notion de « travestissement » masculin est présente. Ces femmes sont porteuses de traits physiques ou moraux masculins. Courageuses, talentueuses et indépendantes, ces héroïnes contemporaines s'établissent comme des modèles romantiques pour la maîtresse de maison.

3.2 Des biographies exemplaires

D'autres exemples de modèles féminins parcourent le périodique. Des biographies de femmes exemplaires, courageuses et dévouées à une cause noble sont puisées dans l'Histoire. Nous pouvons citer l'exemple de la vie de Constance de Cezelli, racontée par Eugène Nyon dans la chronique « Souvenirs historiques » de septembre 1849. Constance de Cezelli était l'épouse de M. Barry Saint-Aunez, gouverneur de la ville de Leucate, sous le règne d'Henri IV.

En 1590, lors d'un état de siège des Ligueurs, son époux a été fait prisonnier par l'ennemi. Les ligueurs la somment de choisir : ou bien elle donne la ville, ou son époux est pendu. Avant de se faire capturer, son époux lui demande de respecter sa dernière volonté : protéger la ville même si sa vie est en danger. Aussi, dans un effort considérable, elle oublie sa propre douleur et prend en charge les troupes militaires de son mari. Elle continue à combattre et parvient à vaincre l'ennemi. Son époux est pendu. Henri IV, pour la récompenser de sa bravoure et de son sacrifice immense, la nomme gouvernante de Leucate.

En mars 1850, une chronique intitulée « La femme à la chèvre » raconte l'histoire de la veuve Morissot. Catherine Douillet, blanchisseuse, épouse en 1793 le soldat Morissot. En 1798, Morissot devient dragon pour Bonaparte et embarque avec sa femme en Egypte où Napoléon part en campagne. La jeune femme se montre alors exemplaire : pleine de courage, n'ayant pas peur des balles, elle soigne les blessés sur le champ de bataille. Elle y est blessée, mais continue de suivre son mari à travers l'Egypte. De retour à Paris, Morissot devient garde consulaire, aussi ira-t-elle avec lui à Austerlitz, en Espagne, en Prusse et en Pologne.

Durant toutes les campagnes, elle traîne avec elle une chèvre qui donne du lait pour la nourriture des soldats. Un jour, sur le front elle rencontre l'empereur mais ne le reconnaît pas. Lui, en revanche remarque sa fidélité et sa bravoure. Quelques années plus tard, durant un défilé, l'empereur la reconnaît et la salue. C'est lui qui lui donne le nom de « la femme à la chèvre ». A la fin de la chronique, le narrateur précise que cette héroïne féminine est toujours vivante et qu'elle vit Passage Napoléon à Paris.

De ces deux exemples féminins – entre bien d'autres dépeints dans le journal – nous pouvons retenir le caractère de dévouement des femmes à une cause masculine et l'obéissance à leur époux. Au-delà d'être des modèles de courage, la vie héroïque de ces femmes renvoie implicitement la lectrice aux exigences sociales de son statut d'épouse. Aussi la valorisation de la femme dans les biographies féminines du *Conseiller*, se

traduit par des représentations paradoxales. Tantôt elle répond de modèles romantiques dans lesquels la femme se distingue par sa force et son indépendance, tantôt par des exemples édifiants dans lesquels le courage de la femme est à la hauteur de son dévouement d'épouse. Le romantisme et la morale bourgeoise se côtoient souvent dans les écrits concernant la femme, comme nous le verrons une nouvelle fois plus tard, dans l'analyse des écrits littéraires.

II. UNE RÉFÉRENCE MORALE ET ÉDUCATIVE

1. Les devoirs de la dame, épouse et mère

1.1 Etre une bonne épouse

Dans une chronique de mai 1848, intitulée « Le mois de Marie » nous pouvons lire : « *Épouse et mère. Ces deux divisions sont deux immortels exemples, ils résument la vie entière de la femme chrétienne et les devoirs que Dieu lui a imposés pendant son séjour sur cette terre.* »⁸⁵. Paradoxalement, le rôle et les devoirs de l'épouse ne sont pas très souvent abordés, en comparaison avec le rôle de la mère, qui reste au centre des préoccupations du journal. La question du mariage est surtout amenée à travers la littérature moralisante que publie le *Conseiller*, mais très peu dans les articles éducatifs à destination de la dame et de la jeune fille. Quelques chroniques et remarques ponctuelles, mais non moins sérieuses, abordent le sujet du rapport de la femme à son époux. Ce sont souvent des chroniques adressées à des jeunes femmes nouvellement mariées que se destinent les conseils moraux autour du mariage.

En mai 1848, une chronique intitulée « Avis à une jeune mariée » rédigée par Héloïse de Barents répond à madame Z. D... qui a fait parvenir au journal des questions concernant sa nouvelle vie de maîtresse de maison et d'épouse. Le *Conseiller* lui explique d'abord que son rôle premier d'épouse est de s'établir en bonne maîtresse de maison : « *Votre vie d'épouse chrétienne se divise en deux parties distinctes. – La femme d'intérieur, - la femme du monde* »⁸⁶. La femme d'intérieur s'occupe du budget, des domestiques, de l'entretien et de l'achat du mobilier, etc. La rédactrice cite les différents domaines de l'économie domestique et les qualifie de « *sciences exactes* » dans lesquelles l'épouse doit exceller pour le bien-être de son mari. La femme du monde doit supporter son mari dans la société. D'emblée la question de la politique est

⁸⁵ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 217.

⁸⁶ *Ibid.*

amenée : « *Votre position, madame, comme épouse, comme femme du monde, vous amènera à écouter et même aborder des discussions politiques ; vous le ferez hardiment (...) mais n'oubliez pas que la politique des dames est essentiellement conciliante (...)* »⁸⁷. Nous reviendrons sur cet aspect du mariage dans notre troisième grande partie. Enfin, la rédactrice met l'accent sur le caractère sacré du mariage qui « *vous impose des devoirs qui sont dans leur accomplissement des triomphes* »⁸⁸.

En novembre 1849, la marquise de Vieuxbois – cette rédactrice si virulente dans sa manière de défendre les valeurs chrétiennes – répond à Madame Egérie de Gaberville dans la chronique « Lettre à une jeune mariée sur les passions romanesques ». Elle la met en garde contre les folies que lui a inculqué le roman moderne et la rappelle à son état d'épouse :

« *Sachez-le donc, l'amour à première vue n'existe pas : on ne gagne pas l'amour comme on attrape un rhume ; le cœur obéit sans cesse à la pensée qui le gouverne, et il ne suffit pas d'une œillade pour détruire l'harmonie de la vie et l'empire de la raison. (...). La femme vertueuse, élevée de bonne heure à l'école de la morale et de la religion, est invulnérable sous les traits de la malignité publique. On ne saurait la compromettre tant qu'elle ne se sera pas compromise, (...). Je n'ai jamais cru à la puissance des Lovelace et des Richelieu, (...), et j'ai toujours pensé que les hommes qui passaient pour des séducteurs n'avait qu'un unique mérite : la bonhomie de se laisser séduire. Le danger ne vient donc pas des hommes, mais de nous ; de nous qu'une vaine coquetterie aveugle parfois (...). En ce qui concerne les héroïnes des volumes in-8°, couverture beurre-frais, (...), elles sont faites pour les besoins de la cause, pour exciter des succès de scandale. (...) ne lisez plus ces œuvres bâtardes, qui affadissent le goût, tuent le jugement, et rendent les femmes prétentieuses et coquettes. Soyez coquette pour votre mari ; coquette de vertus, de prévenances et de qualités ; coquette comme le lis des champs, votre émule en blancheur, des grâces dont Dieu vous a revêtue.* »⁸⁹.

Bien que la question du rôle de l'épouse ne soit pas la priorité des chroniques éducatives à destination de la dame, car le journal privilégie largement le sujet de la maternité, les rares articles la concernant font transparaître une morale bourgeoise intransigeante. La femme doit accomplir les divers devoirs du mariage : être une bonne

⁸⁷ *Op. cit.*, p. 200.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, p. 10-11.

maîtresse de maison, supporter son époux dans la société, ne pas être fantasque mais faire preuve d'une grande fidélité. Le respect de ces préceptes religieux fait d'elle une bonne chrétienne. Notre périodique, grâce à ce type d'articles qui se présentent comme des réponses aux lettres des dames abonnées, se pose plus que jamais comme un conseiller de la dame qu'elle peut solliciter pour ses questionnements et ses doutes.

1.2 La mère revalorisée

Comme nous l'avons expliqué précédemment, le *Conseiller des Dames* est un journal ambivalent : « manuel » d'économie domestique, journal de mode et de divertissement, plusieurs définitions peuvent s'appliquer à lui. Cependant, sa visée éducative à destination de la mère de famille et de la jeune fille demeure l'une de ses caractéristiques essentielles. Au 19^e siècle, le rôle de la mère est revalorisé et placé au centre de la société. Ce rôle est perçu dans toute son importance, « *nécessaire au plein épanouissement de l'humanité* ». ⁹⁰.

Mais cette nouvelle perception de la maternité et de ses fonctions est le résultat d'une évolution du statut de la femme, qui s'opère tout au long du 19^e siècle. Dès le 18^e siècle, la recherche scientifique montre que l'âme domine le corps. Aussi, l'âme de la femme, caractérisée par la sensibilité et la fragilité, particularités positives au 19^e siècle, est porteuse de bienfaits qui lui sont propres. Les qualités naturelles de la femme sont complémentaires de celles de l'homme.

C'est le modèle féminin du 19^e siècle, qui comme le remarque Michela de Giorgio, se propage dans toute l'Europe. Dès la Restauration, l'âme féminine devient « *une réserve de ressources civilisatrices (...)* ». ⁹¹ Cette influence civilisatrice se traduit en premier lieu au sein du foyer et dans le rapport de la femme aux enfants. Michela de Giorgio explique ainsi la raison de l'attribution de ce rôle civilisateur :

« (...) *il est commun au XIXe siècle, époque où se côtoient des credos politiques et religieux très divergents, de faire appel à des modèles forts pour soutenir les vertus morales. Ainsi l'archétype de la « mère institutrice », né à l'époque révolutionnaire au cours des débats sur l'éducation féminine. La « nouvelle mère », qui inculque, développe et fortifie les vertus sociales et individuelles, d'abord dans le cœur de ses fils, puis dans celui des hommes (...)* ». ⁹²

⁹⁰ DE GIORGIO, Michela, op. cit., p. 170.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*

La femme se voit donc attribuer la responsabilité de l'éducation des enfants. Cette évolution est d'une importance considérable dans l'histoire des femmes, une étape dans leur progressive émancipation. Dans le chapitre « L'évolution démographique et sociale » de l'ouvrage *La France au XIXe siècle*, Dominique Barjot et Jean-Pierre Chaline insistent sur le caractère positif de cette responsabilité qui reste « domestique » :

« (...) le cantonnement dans la sphère domestique et la maternité s'avère en bien des cas un atout dont les femmes savent jouer pour acquérir un certain pouvoir (...) les dames réussissent le plus souvent, dans le rôle qui leur est réservé, à imposer leur vue sur l'éducation des enfants (ce sera un facteur puissant de retour des élites à la religion), à avoir la haute main sur la gestion de leur maison et même, à l'extérieur, à trouver dans telle œuvre de bienfaisance ou d'enseignement valorisant la fonction maternelle l'occasion d'exercer leur autorité. »⁹³. La femme, grâce à ses fonctions civilisatrices et éducatives devient un sujet agissant de la société. Aussi cette nature féminine est-elle reflétée dans notre périodique, qui lui donne de plus en plus d'épaisseur au fil des ans.

2. « Lettres sur l'éducation » et « Causerie de la mère de famille »

Tout au long des six années étudiées, nous remarquons que le journal se préoccupe de plus en plus d'éducation. Durant les années 1848 et 1849, les questions éducatives sont mêlées aux autres sujets domestiques. Répondant à une demande générale de la bourgeoisie qui fait de l'éducation maternelle une priorité, le *Conseiller* va créer à partir de 1851 des chroniques qui s'intéressent exclusivement à ce sujet : les « Lettres sur l'éducation », « La Causerie de la mère de famille » et enfin « La Petite correspondance des demoiselles »⁹⁴. Au sujet de cet engouement des lectrices pour l'éducation, qui amène la création de la « Causerie de la mère de famille », Louise Boyeldieu d'Auvigny écrit :

« Lorsqu'il y a deux ans, nous publiâmes dans le *Conseiller* quelques lettres sur l'éducation, nous reçûmes d'un grand nombre de nos abonnées une approbation bien flatteuse, et surtout bien précieuse pour nous ; elle vint nous prouver que nous avions su trouver le langage qui plaît aux mères, en leur parlant de ce qu'elles ont de plus cher au

⁹³ BARJOT, Dominique, CHALINE, Jean-Pierre, ENCREVE, André, *La France au XIXe siècle. 1814-1914*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, (Quadrige), p. 357.

⁹⁴ Nous soulignons par ailleurs que la plupart des gravures de mode jointes au *Conseiller des Dames* représentent la mère et ses enfants. L'annexe 4 en est un exemple.

monde, leurs enfants. Nous nous promîmes bien alors de continuer de temps à autre ces lettres, qui nous avaient valu tant de gracieux encouragements. Malheureusement le grand nombre de sujets à traiter dans le journal, et l'abondance qu'apportent à la rédaction la mode, les travaux et les événements de chaque mois, nous avaient toujours empêchée de réaliser ce projet auquel nous tenions beaucoup cependant. (...) nos petites causeries maternelles recommencent (...). (...) votre Conseiller ne doit pas se borner à vous parler fleurs, gazes et chiffons (...). (...) vous ne serez pas fâchée de trouver, après le récit des plaisirs du monde et de tout ce qui fait le luxe et l'éclat de la vie, quelques pages, quelques lignes recueillies où mon cœur parlera au vôtre pour l'entretenir des joies maternelles (...) »⁹⁵.

Les « Lettres sur l'éducation » - très intéressantes - avaient effectivement été un premier pas du journal dans sa visée éducative. Mais les chroniques narratives et mondaines tenant beaucoup de place à partir des années 1850, celles-ci n'avaient pas toujours été suivies. A partir de 1852 cependant, comme le promet Louise Boyeldieu d'Auvigny, le journal s'y consacre pleinement.

Il nous semble intéressant de se pencher sur cette rédactrice qui est très présente dès 1850. C'est elle qui représente le mieux le caractère ambivalent du journal. Très belle plume, elle rédige à la fois les chroniques sur la mode et celles sur l'éducation. C'est cependant dans ces dernières qu'elle excelle et valorise le journal. Auteur reconnue de traités d'éducation, sa pensée – qui nous paraît aujourd'hui désuète – est pertinente au 19^e siècle et elle offre aux lectrices des chroniques de qualité. En mars 1851, une annonce explique au sujet de Louise Boyeldieu d'Auvigny :

« Madame Boyeldieu Dauvigny, dont les lectrices du Conseiller des Dames ont eu tant de fois l'occasion d'apprécier les connaissances variées, vient d'obtenir la médaille d'or, comme auteur du meilleur ouvrage de morale religieuse à l'usage des jeunes gens de la ville et de la campagne, mis au concours par la Société d'émulation et d'agriculture du département de l'Ain⁹⁶. Madame Boyeldieu Dauvigny, couronnée par l'Académie française pour des travaux de morale et d'éducation, reste attachée à la collaboration de notre journal ; elle s'occupera, comme par le passé, de la partie consacrée aux modes et à l'économie domestique. C'est une bonne nouvelle que nous sommes heureux de pouvoir donner aux mères de famille, qui ont toujours besoin de

⁹⁵ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 370-371.

⁹⁶ BOYELDIEU D'AUVIGNY, Louise, *Petit-Jean, ou le Bonheur dans le devoir*, Bourg, impr. Milliet-Bottier, 1851. (BML A6745).

*sages et précieux conseils, pour remplir la tâche si difficile de mère et de maîtresse de maison. »*⁹⁷

Aider les dames à devenir de bonnes mères, tel est l'objectif éducatif du *Conseiller* et de Louise Boyeldieu d'Auvigny. Les qualités maternelles sont primordiales au 19^e siècle. Les dames semblent ressentir une hantise, une aversion pour l'erreur maternelle, la faute éducative. En décembre 1849, le *Conseiller* fait paraître dans la chronique « Hygiène des dames » l'histoire vraie d'une mère cruelle, atteinte de petite vérole, qui n'avait volontairement pas vacciné sa petite fille contre cette horrible maladie. Ayant elle-même le visage ravagé par la petite vérole, elle était jalouse de la beauté de sa fille. La petite fille a attrapé la disgracieuse maladie et en est morte. La méchanceté de cette mère à l'égard de sa progéniture est mise en exergue par le rédacteur scandalisé.

Au 19^e siècle, la mère de famille doit au contraire se montrer douce et aimante avec ses enfants. Ces qualités sont les fondements d'une bonne éducation. Dans son article « Les mères », Michela de Giorgio explique l'origine des préceptes d'éducation maternelle : « *La culture catholique du XIXe siècle fonde la valorisation du rôle maternel sur les comportements sentimentaux de piété féminine* »⁹⁸. On peut supposer que la prédominance de la douceur dans l'éducation vient de là. La femme est, à l'image de la Vierge, calme, douce et miséricordieuse. De nombreux historiens affirment que le phénomène de l'enfant-roi découle de cette éducation féminine du 19^e siècle : « *Dans la seconde moitié du XIXe siècle, Ernest Legouvé attribuait les nouveaux sentiments d'intense convivialité entre parents et enfants à la « prévoyance redoublée » liée à la « faiblesse et au relâchement de l'autorité », ce phénomène inouï des 'enfants rois' refusant d'obéir aux règles imposées (...)* »⁹⁹.

Le lien entre l'enfant et la mère est considérablement renforcé. C'est elle qui a à sa charge l'éducation religieuse de l'enfant. La mère de famille est « *guidée par un esprit de sacrifice illimité* » et elle « *joue un rôle primordial dans la formation religieuse et la correction morale de ses enfants* »¹⁰⁰.

Ces caractéristiques de l'éducation maternelle sont véhiculées par les « Lettres sur l'éducation » et la « Causerie de la mère de famille ». Deux sujets se distinguent par leur fréquence : l'éducation religieuse et la correction morale de l'enfant. Cette dernière

⁹⁷ *Op. cit.*, p. 150.

⁹⁸ DE GIORGIO, Michela, *op. cit.*, p. 195.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ DE GIORGIO, Michela, *op. cit.*, p. 196.

fait l'objet de conseils très précis et les chroniques mettent souvent en avant la nocivité de l'attitude punitive. Dans la « Lettre sur l'éducation » de juillet 1851, adressée à madame H***, au château de G., Louise Boyeldieu d'Auvigny écrit :

« *Au lieu de lui parler du mal, montrez-lui le bien qui lui est opposé. (...) Montrons le bien, nous ferons oublier le mal* », « *Ne reprenez donc votre enfant qu'avec une exquise douceur ; point de fiel, point d'aigreur (...). Par une douce parole on obtient plus du cœur (...) d'un enfant, qu'on ne pourrait le faire par vingt punitions (...)* »¹⁰¹.

La rédactrice illustre systématiquement ces conseils éducatifs par des exemples concrets, vécus par elle-même. Cette pratique, au-delà d'accréditer son discours, est aussi un bon exemple de pédagogie. En janvier 1852, la rédactrice explique les conséquences malheureuses de la punition par l'histoire d'une petite fille, cadette d'une grande fratrie, qui était toujours punie par sa mère parce que trop plaintive, tandis qu'elle gratifiait ses autres enfants. Les punitions administrées de manière excessive ont fait d'elle une jeune fille faible, introvertie et qui ressentait un sentiment de culpabilité constant.

Dans une autre chronique en Juillet 1853, elle explique l'importance de s'assurer de la culpabilité d'un enfant avant de le punir et illustre ce précepte par l'exemple d'une petite fille punie à tort. La douceur, la positivité constante des mots employés pour parler à l'enfant, et la nocivité de la punition sont des sujets qui reviennent régulièrement dans la « Causerie de la mère de famille ». La mère doit être un être positif, qui pardonne à son enfant et lui montre sans cesse son amour.

L'éducation religieuse est le thème fondamental des chroniques éducatives du journal. Ce rôle, nouvellement dévolu à la mère, est constamment valorisé par le *Conseiller*. Aussi, la plus grande part des « Causerie de la mère de famille » se consacre à la pédagogie religieuse. Comment intéresser un enfant à la religion, quelles prières lui apprendre en priorité, quelle attitude vis-à-vis de Dieu doit-il avoir, sont les questions régulières de la chronique. Dans la chronique « Lettres sur l'éducation de mars 1851 », Louise Boyeldieu d'Auvigny enseigne à la mère l'importance d'inculquer à l'enfant une conscience religieuse :

« *C'est donc vers la religion que vous devez tourner les premières pensées de votre enfant. La prière ! Telle est la première leçon de morale que vous devez lui donner*

¹⁰¹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 286.

(...). (...) votre tâche vous sera rendue bien plus facile si vu avez su, en mère chrétienne, lui apprendre à craindre, et à aimer Dieu. (...). S'il a été méchant, ayez l'air très triste, et dites : Le Bon Dieu et maman sont bien fâchés, etc... (...). La crainte de déplaire à Dieu et de vous faire de la peine l'occupera à tous les instants et à son insu, et lorsqu'il lui sera arrivé quelque petit bonheur, tout naturellement il en remerciera Dieu ; et quand il désirera quelque chose, il le lui demandera, pour que maman le lui donne. »¹⁰².

Plus tard, dans la chronique de décembre 1852, c'est la pédagogie à avoir autour de la prière qui lui est enseignée¹⁰³ :

« (...) qu'elles soient énoncées en termes clairs, en mots dont l'enfant entende parfaitement le sens (...). L'Ave Maria ne doit être énoncé par l'enfant que lorsque celui-ci a reçu une instruction suffisante sur la vierge et l'intérêt de sa vénération. Le Credo, lui aussi doit arriver tardivement dans l'éducation religieuse de l'enfant. Le point principal de l'éducation religieuse et morale est de faire que l'élève aime ses devoirs et qu'il les remplisse avec joie et pour sa propre satisfaction. »¹⁰⁴.

Enfin, dans une chronique d'Avril 1851, la rédactrice réprimande les attitudes de profanation divine qui peuvent survenir au quotidien sans qu'on les décèle facilement. Elle raconte une de ses visites mondaines dans une famille tout à fait respectable. Les enfants de la maîtresse de maison jouaient dans une petite chapelle pour enfant, où ils simulaient des communions et des mariages. Ce rapport imaginaire à la religion et ses pratiques est une faute grave comme l'explique Louise Boyeldieu d'Auvigny :

« C'était, je le répète, une profanation véritable. Ne souffrez jamais que vos enfants jouent avec aucun objet en rapport avec la religion. (...). Dieu, en entourant la religion de mystères, nous a prescrit la confiance et le respect. Eveillons donc ces deux sentiments dans l'âme de nos enfants ; que tout ce qui a rapport à la religion leur soit un sujet de profonde vénération. (...). Par la même raison, ne souffrez jamais que l'on parle légèrement devant eux de ce qui a rapport avec la religion. »¹⁰⁵.

Aussi l'éducation religieuse délivrée par le *Conseiller* aborde-t-elle des sujets vastes, allant du sentiment religieux à sa pratique, tout en ne négligeant pas les détails du quotidien relatifs au rapport de l'enfant à Dieu. En dehors des sujets d'éducation

¹⁰² *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 156.

¹⁰³ Se référer à l'annexe 4.

¹⁰⁴ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 56.

¹⁰⁵ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 187-188.

morale, d'autres thèmes, plus légers, sont abordés par ces chroniques éducatives : la gestion des bonbons, les cadeaux des étrennes, l'hygiène des enfants, etc.

3. « La Petite correspondance des Demoiselles »

Une autre chronique importante participe à la visée éducative du périodique : « La Petite correspondance des Demoiselles ». Tandis qu'auparavant les chroniques éducatives visaient principalement les mères de famille, à partir du mois de février 1852, les demoiselles se voient offrir leur propre chronique. Cette création coïncide avec l'allongement du titre du journal, qui devient *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles*.

Dans la « Chronique de Paris » de février 1852, la vicomtesse de Sabran annonce et explique ce changement : « Vous avez dû remarquer un petit changement sur notre couverture mesdames ? Désormais votre Conseiller s'appellera le Conseiller des Dames et des Demoiselles. (...). A quoi bon cette addition dans le titre de notre Conseiller ? Ne savons-nous pas bien qu'il n'a jamais rien écrit que ne puisse lire une jeune personne (...) ? Vous avez raison, chères abonnées, qui nous recevez comme on reçoit un ami, (...) à nous confier aux jeunes filles qui grandissent auprès de vous. ». En parlant des mères, elle ajoute :

« Et elles s'entêtent dans cette idée que notre Conseiller n'est fait que pour les dames mariées et ne veulent point se persuader que nous avons compris sous cette dénomination de dames, notre sexe en général, aussi bien la veuve que la fiancée, la femme mariée que la jeune fille, toute femme enfin de quelque âge et de quelque position qu'elle soit, qui s'occupe de mode et de l'ordre d'une maison, qui aime à se livrer à ces travaux à l'aiguille auxquels nous devons les distractions du foyer. »¹⁰⁶.

Ce nouveau titre et la volonté du journal de créer des articles consacrés à la jeune fille peut s'expliquer par l'importante concurrence qui existe entre les journaux d'éducation. Effectivement, ceux-ci se multiplient dans la première moitié du siècle et une grande partie d'entre eux sont exclusivement destinés à la jeune fille. Nous en avons relevé quelques exemples qui correspondent à notre période comme *L'ami des jeunes filles*, *Journal des loisirs utiles* (1848-1855), *Le Journal des jeunes filles* (1846-1850), *Le Magasin des demoiselles* (1844-1896), *La Revue des demoiselles* (1846), etc.

¹⁰⁶ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 98.

Ces journaux sont tous des mensuels et leur prix varie entre 6 et 13 francs. Nous supposons que le *Conseiller* souhaite par le biais de cette démarche se rallier un public qui commence alors à représenter pour la presse féminine une clientèle non négligeable.

En février 1852, Louise Boyeldieu d'Auvigny explique à la mère l'intérêt d'une telle chronique pour leurs jeunes filles :

« *C'est-à-dire que nous voulons parler à cet âge où la jeune fille devenue grandette, commence à apprendre, sous la direction maternelle, à être une bonne ménagère, à tenir une maison, car déjà, dans ses beaux rêves de bonheur et d'innocence, elle voit flotter devant elle une couronne d'oranger et une blanche toilette.* »¹⁰⁷.

D'emblée l'argument principal est mis en avant : faire de la jeune fille une bonne future maîtresse de maison. Plus loin, dans la première « Petite correspondance des Demoiselles », elle explique cette fois aux intéressées :

« *Et d'abord, mesdemoiselles, de quoi causerons-nous dans nos Causeries ? Un peu de tout, et surtout ce qui intéresse directement nos petits travaux quotidiens et votre tenue dans le monde. Je vous indiquerai de charmants petits ouvrages (...). De temps en temps, chemin faisant, je vous ferai quelques observations sur les petits travers que j'aurai pu remarquer dans le monde (...).* »¹⁰⁸.

« La Petite correspondance des Demoiselles » se présente comme une chronique d'économie domestique à destination du jeune lectorat. Les sujets abordés sont très variables. Ils peuvent concerner à la fois des domaines pratiques du foyer tout comme des principes d'éducation morale. Les articles sont souvent adressés à « Cécile », la jeune nièce de la rédactrice. Celle-ci crée alors une proximité entre elle et les demoiselles. En février 1852, elle se consacre à la manière de servir le thé : « *Et, à ce propos, pourquoi, ma chère Cécile, ne te tiens-tu pas auprès de ta mère lorsqu'elle sert le thé ; tu lui épargnerais ainsi la moitié de la peine.* »¹⁰⁹. En septembre 1852, elle s'intéresse à la tenue à avoir durant les dîners bourgeois :

« *Songez que vous êtes chez vous, c'est-à-dire qu'il faudra que vous apportiez un peu partout l'œil du maître, que votre surveillance s'étende à tout. Jugez combien il serait désagréable et ridicule même, si, au moment de rendre un petit service à une de*

¹⁰⁷ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 120.

¹⁰⁸ *Op. cit.* p. 124.

¹⁰⁹ *Ibid.*

*vos amies (...) vous vous en trouviez empêchée par un ruban, une dentelle trop flottante, etc. (...) ».*¹¹⁰

Du point de vue de l'économie domestique, la chronique prend le relais de la mère en formant la jeune fille à tenir le foyer. Les articles les plus fréquents et les plus importants sont ceux qui concernent l'attitude morale et sociale de la future « dame ». Aussi, la chronique d'août 1852 édifie la jeune fille sur la manière de paraître en société¹¹¹ :

*« (...) il est une chose qui est et sera toujours éternellement de mode, c'est l'affabilité, c'est la bienveillance, cette grâce charmante qui donne du prix aux moindres actions et fait rechercher avec empressement la société et la conversation de ceux qui sont doués de cette précieuse qualité, la première de toutes les vertus sociales. »*¹¹²

Comme elle le fait pour la « Causerie de la mère de famille », Louise Boyeldieu d'Auvigny illustre sa pensée par des exemples. Elle raconte au sujet de l'affabilité, l'histoire d'une jeune fille laide dont la sœur, très jolie, s'attirait la bienveillance du monde. Elle a compris très vite qu'à défaut d'être belle elle peut s'attirer la sympathie des gens en étant affable : *« Modeste et simple dans ses goûts, elle joignit bientôt aux précieuses qualités de son cœur, l'esprit d'ordre, d'économie, l'amour du travail (...) ; elle prit la direction du ménage et devint la petite maîtresse de maison la plus entendue et la plus ...adorée qui se pût voir. »*¹¹³. Enfin, la « Petite correspondance des Demoiselles » apporte aussi des conseils d'hygiène et de santé, comme c'est le cas dans la chronique de mars 1853 où la rédactrice met en garde les jeunes filles contre la compression excessive du corset :

*« Tous les organes généreux, tous ceux qui dispensent la vie sont compris dans l'espace que vous renfermez dans votre corset : le cœur, la joie, les poumons, les principaux artères, etc. (...). Ne cherchez donc pas à faire votre cour en vous serrant outre mesure. Devenez bien plutôt de bonnes et sages mères de famille dont les enfants forts et bien portants augmenteront la richesse de notre belle patrie. »*¹¹⁴.

Bien que les chroniques exclusivement consacrées aux questions d'éducation fassent leur apparition tardivement (1851), l'éducation est une préoccupation importante

¹¹⁰ *Op. cit.* p. 347.

¹¹¹ Se référer à l'annexe 6.

¹¹² *Op. cit.* p. 313.

¹¹³ *Op. cit.* p. 314.

¹¹⁴ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles, Paris, impr. Schiller aîné, 1853, T. 6, p. 158.*

du périodique depuis sa création. Le *Conseiller des Dames* mérite bien de figurer dans le répertoire de Pierre Gascard, *La presse d'éducation et d'enseignement. XVIIIe siècle – 1940*.

L'administration et les rédacteurs du *Conseiller des Dames* vont même créer en 1849 un nouvel organe mensuel, Le *Conseiller des enfants* pour « répondre au désir d'un grand nombre d'abonnées ». C'est un mensuel de divertissement et d'enseignement pour les enfants. Il est ainsi répertorié dans l'ouvrage de Pierre Gascard¹¹⁵ :

Le Conseiller des enfants.

Journal complet des plaisirs de l'enfance publiant alternativement avec chaque numéro des dessins, des caricatures, des types de l'enfance, des morceaux de musique de facile exécution et des dessins et patrons pour les costumes de poupées et les jouets d'enfants.
1849-1856.

Les diverses chroniques éducatives sont édifiantes pour la mère, comme pour la jeune fille considérée comme une future mère. Bien qu'elles soient une preuve très parlante de l'enfermement de la femme dans l'espace intérieur, elles témoignent aussi de son émancipation progressive. Le traitement de ces sujets éducatifs par notre journal, comme par bien d'autres organes de presse féminine en constante augmentation, montre l'intérêt de la femme pour sa nouvelle fonction éducative et sa volonté de progresser dans cette tâche.

III. UN JOURNAL DE DIVERTISSEMENT

1. Les actualités musicales et théâtrales

Le *Conseiller des Dames*, comme tout journal féminin, offre des chroniques de divertissement destinées à amener à la maîtresse de maison, les « *récréations du travail* »¹¹⁶. Comme nous le verrons, le caractère divertissant du journal évolue tout au long des six années : peu présent durant les premières il va s'accroître peu à peu. Parmi les chroniques relatives au divertissement, l'actualité musicale et théâtrale tient une place importante. Le journal présente des articles complets et fréquents sur cette actualité dès 1848.

¹¹⁵ CASPARD-KARYDIS, Pénélope, CHAMBON, André, FRAISSE, Geneviève, et al., *La presse d'éducation et d'enseignement, XVIIIe siècle-1940. Répertoire analytique*, GASCARD, Pierre (dir.), Paris Institut National de recherche pédagogique, Éditions du CNRS, 1981-1991, Tome 1, p. 475.

¹¹⁶ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 2.

Aller au théâtre, à l'opéra et connaître les interprètes à la mode est une pratique mondaine que la femme bourgeoise entretient. Comme le souligne Evelyne Sullerot, l'engouement féminin pour ces arts s'est beaucoup développé durant la Restauration et a influencé la presse féminine qui leur consacre une certaine place¹¹⁷.

Dès les premières années de sa parution, le *Conseiller* publie des articles comme les « Variétés » ou les « confidences musicales » qui, sous la forme de causeries mondaines, renseignent sur les artistes, les directeurs des théâtres et la qualité des pièces et opéras. La chronique de janvier 1850 nous apprend par exemple que les rédactrices, ayant rencontré Mme Ulgade, la cantatrice de *La Fée aux roses* lors d'une collation, peuvent affirmer la pureté de sa voix lorsque celle-ci chante « a capela ». Elle nous apprend également que le public reste rare aux Italiens à cause de l'état de la salle, qui n'est pas propice au type « aristocratique » du public¹¹⁸.

En février 1849, Héloïse de Barens dans sa chronique « Indiscrétions sur le Prophète » promet « la plus grande affaire de 1849, plus grande que la question de la présidence »¹¹⁹ et apprend aux lectrices que M. Meyerbeer a investi l'opéra pour y auditionner les plus grands ténors du moment (Bettini, Bordas, etc.) pour son opéra *Le Prophète*.

L'actualité théâtrale et musicale se renforce et en novembre 1850, une chronique régulière sur l'actualité culturelle est créée : « Le Courrier des théâtres », rédigée par Z. Bourey. Cette chronique est développée sous la forme d'une correspondance adressée à la sœur du rédacteur qui vit en province (c'est une manière de flatter le public provincial) et qui souhaite s'informer sur l'actualité culturelle de la capitale¹²⁰ :

« La plus grande contrariété que te cause ton éloignement de Paris est, m'as-tu dit dans ta dernière lettre, la privation des théâtres. (...). Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, bonne et chère sœur, pour adoucir tes ennuis, et te rapprocher le plus possible de ce Paris (...). Tous les mois j'emploierai une page de notre Conseiller à te dire ce qui s'est passé de plus important dans les théâtres de Paris. »¹²¹.

¹¹⁷ SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966.

¹¹⁸ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 89.

¹¹⁹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, p. 103.

¹²⁰ Se référer à l'annexe 7.

¹²¹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 24.

Effectivement le « Courrier des théâtres » constituera par la suite un article complet sur l'actualité des divers théâtres parisiens (les Variétés, le Gymnase, Les Italiens, etc.) et sera pourvu de critiques intéressantes.

2. La littérature : source de divertissement et soutien de la morale bourgeoise

Le *Conseiller des Dames* est surtout un journal de divertissement par la littérature qu'il offre aux lectrices. Celle-ci se voit accorder une place importante qui ne faiblit pas au fil des ans. Dans chaque numéro du journal paraît une nouvelle relativement longue (de quatre à huit pages en moyenne) et nous trouvons souvent dans le même numéro une chronique historique (« légende », « souvenirs », etc.).

La littérature n'est donc pas négligée. Des littérateurs connus au 19^e siècle prennent en charge cette fonction littéraire du journal de manière régulière. Aussi les noms de Léo Lespès, Eugène Nyon, François Fertault ou encore Méry reviennent souvent au bas des chroniques narratives.

Le divertissement littéraire de la dame répond cependant à des principes stricts qui sont soigneusement présentés dans l'introduction de 1848 et qui seront rappelés fréquemment à la lectrice. Cette littérature doit être « morale, sage, exempte des dangereux entraînements de la pensée »¹²². La mère de famille doit pouvoir distraire son esprit sans craindre sa corruption et être rassurée quant aux lectures de sa fille.

Comme nous l'avons vu dans l'article de la marquise du Vieuxbois qui s'adresse à une jeune épouse (en novembre 1849), la femme doit se tenir le plus loin possible de certains feuilletons et romans modernes racontant des passions et des aventures. Ceux-là sont susceptibles de la détourner de la morale et induire dans son esprit des pensées nuisibles. La maternité, le mariage et la piété peuvent être mis en danger par ces mauvaises lectures.

Les rédacteurs du *Conseiller*, hommes et femmes, veillent donc à véhiculer une littérature chaste et pure qui ne va pas à l'encontre des valeurs bourgeoises. Nous pouvons affirmer que, loin de la déranger, elle les prône et les célèbre par le biais de nouvelles édifiantes. Parmi les sujets des nombreuses nouvelles publiées, le modèle le plus fréquent est celui de la femme vertueuse, mise en scène dans des postures de sainte, dévouée et miséricordieuse.

¹²² *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 2.

2.1 La femme vertueuse

Dans un premier temps, nous pouvons lire des nouvelles dans lesquelles la femme prend une dimension tragique de sainte, fuyant envers et contre tout le péché souvent incarné par un homme tentateur. En avril 1850, un conte intitulé « Le saut de la donzelle » (écrit par François Fertiault) raconte une histoire médiévale qui se déroule en Provence, près de Bazas. Marguerite Aliénor, une belle jeune fille du pays rencontre un chevalier nommé Henri. Il la séduit et la trompe en lui parlant de mariage. Le vil jeune homme lui donne rendez-vous le lendemain même à l'Ermitage, en haut de la montagne, pour qu'elle rencontre son père. Henri n'a aucunement l'intention de se marier. Il ment pour l'attirer dans un piège et profiter d'elle.

Le lendemain Marguerite se rend à la chapelle de l'Ermitage, en haut de la montagne et assiste à la messe avec beaucoup de piété. Ensuite, en attendant son bien-aimé, elle décide de cueillir un bouquet de fleurs. Tandis qu'elle tente d'attraper une marguerite, près du gouffre, elle tombe et se tue. Ses amies éplorées se demandent pourquoi la Vierge Marie a ramené auprès d'elle une si gentille jeune fille. A la fin de l'histoire, il nous est expliqué que Marie a préféré rappeler à elle la demoiselle plutôt que de la sacrifier à cet horrible destin. Depuis ce jour-là, le précipice s'appelle « Le saut de la donzelle ». Dans ce conte, la jeune femme est passive car elle est sauvée par la Vierge. Cependant beaucoup d'autres nouvelles racontent l'histoire de femmes qui résistent seules à la tentation du péché.

La femme qui ne parvient pas à être vertueuse, est irrémédiablement punie. C'est ce qu'illustre, entre autres, la légende armoricaine « Yvonne et Connor » (d'Edouard Tissot) en mai 1850. Au temps de la conquête des Gaules, une peuplade écossaise pactise avec les gaulois contre les romains et s'installe dans la forêt. Le chef de cette peuplade s'appelle Connor. Dans cette même forêt, un druide vit avec sa nièce, une jeune fille très belle du nom d'Yvonne. Yvonne la jeune druidesse s'éprend de Connor bien que le druide, son oncle, l'ait mise en garde. Une nuit, tandis que les amants s'enfuient dans la forêt, ils sont arrêtés par la statue du dieu gaulois Teutatès qui s'est animée. Teutatès emmène Yvonne dans l'ancre d'un grand chêne. Connor les suit pour sauver Yvonne mais Teutatès les tue tous les deux.

Un autre thème important qui transparait fréquemment dans les nouvelles est celui de la femme miséricordieuse qui pardonne à son époux ses fautes ou sa méchanceté. La sauvegarde du mariage constitue la fin heureuse de l'histoire. L'un des

contes les plus parlants à ce sujet est certainement « Cendrillon dans son ménage », paru au mois de décembre 1848.

Cette histoire raconte la vie de Cendrillon après la fin du fameux conte, une fois mariée au prince. Le narrateur nous explique qu'après les premiers feux de la passion, les habitudes se sont réinstallées dans le couple. Cendrillon, n'est pas très heureuse : à présent très riche et pourvue de domestiques, elle regrette parfois de ne plus faire le ménage. De plus, le prince s'absente souvent sans lui dire où il se rend et elle le soupçonne d'avoir une maîtresse. Cendrillon commence alors à nourrir des sentiments de jalousie et de colère.

Un jour, elle décide de monter dans un fiacre pour suivre son époux et en avoir le cœur net. Mais au dernier moment, elle est retenue par sa marraine la bonne fée qui la réprimande : une bonne épouse n'a pas à nourrir des sentiments de colère et d'amertume. Elle n'a pas le droit de suivre son époux. Elle doit au contraire se montrer respectueuse, tolérante, s'appliquer à lui plaire sans s'immiscer dans sa vie. Cendrillon comprend et remercie la fée de l'avoir remise dans le droit chemin. Dès ce jour, le prince et elle ont été réconciliés et son époux s'est montré plus avenant et aimant.

En juin 1852, François Fertiault signe un conte intitulé « Ursule de Homberg » qui se déroule en 1389, en Suisse. Ursule de Homberg est l'épouse du comte Hermann de Rhynac (maison d'Autriche, du château d'Avenstein). Le comte est jeune, beau mais possède un caractère bouillant et parfois cruel. Après un premier mois de mariage merveilleux, une guerre s'engage entre le comte Hermann et le frère d'Ursule, un bernois. La jeune épouse devient peu à peu la cible première du mauvais caractère de son époux.

Un jour, le château est assailli par l'armée suisse du frère d'Ursule. Désolée de voir son époux et son frère s'entretuer, celle-ci laisse échapper une larme. A cette vue, Hermann, courroucé, la fait jeter au cachot. Les Bernois sont vainqueurs du siège du château : ils prononcent la sentence de mort d'Hermann et la délivrance d'Ursule. Les Bernois permettent à Ursule d'emporter avec elle toute les richesses, bijoux, joyaux qui lui appartiennent. Alors, après un moment, on voit apparaître à l'entrée du château, Ursule qui ploie sous une lourde charge : elle porte son mari ! Les bernois s'écrient : « *Honneur à la femme aimante ! Gloire à l'épouse fidèle !* »¹²³. Le narrateur qualifie

¹²³ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 241.

Ursule d'« *héroïne dont le dévouement (...) fait ressortir dans tout son éclat le profond amour de l'épouse, même pour l'époux qui rend lourde et pénible son existence.* »¹²⁴.

2.2 L'amant dévoué

Aux côtés de ces exemples édifiants pour la femme bourgeoise, destinés à renforcer sa vertu et sa tolérance d'épouse en l'incitant à sauver son mariage malgré ses difficultés, nous pouvons également lire des nouvelles romantiques dans lesquelles l'homme est dévoué à la femme. Ceux-ci sont plus rares cependant. En janvier 1851, une nouvelle intitulée « Ne-m'oubliez pas » (d'Alphonse Brot) raconte l'histoire de deux amants - Marie et Carl – qui venant de se marier, décident de faire une promenade en barque sur le Danube. Tandis qu'ils sont à bord, Marie aperçoit à la surface de l'eau, un myosotis. Voulant récupérer la fleur pour elle, Carl plonge mais est emporté par le courant. Avant de disparaître, il lui lance la fleur et lui crie : « *Aimez-moi, ne m'oubliez pas !* »¹²⁵.

En février 1850, Léo Lespès est l'auteur d'une nouvelle intitulée « Le miroir », dans laquelle l'amant dévoué est à nouveau mis en exergue. Anaïs est une jeune femme aveugle. Elle rencontre un jeune homme, M. de Saules, qui la courtise mais elle refuse ses avances, honteuse de sa cécité. Elle apprécie pourtant sa compagnie car il loue si bien sa beauté qu'elle peut s'imaginer à travers ses paroles.

M. de Saules, pour la rassurer, lui avoue qu'il est très laid et qu'elle n'a par conséquent pas de complexes à avoir. Aussi accepte-t-elle de se marier avec lui. Son époux entreprend alors des études de médecine pour opérer Anaïs de la cataracte. Un beau jour, suite à l'opération, elle retrouve la vue, s'extasie devant sa propre beauté et voit pour la première fois son mari. Elle découvre que celui-ci est en réalité très beau. Plein de bonté, il lui faisait croire à sa laideur pour la consoler de son aveuglement.

La littérature de divertissement du *Conseiller* répond donc aux exigences du conformisme bourgeois qui se situe toujours dans une optique éducative : apprendre à la dame à agir en bonne épouse, à la jeune fille à rester vertueuse. Certains récits légers tiennent du vaudeville et mettent en scène l'homme et la femme dans des postures plus comiques et moins moralisantes. Cependant, ceux-ci restent rares et les nouvelles moralisantes et édifiantes demeurent les plus fréquentes.

¹²⁴ *Op. cit.*, p. 234.

¹²⁵ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 75.

3. L'évolution des chroniques de 1847 à 1852 : un journal de plus en plus mondain et frivole

Nous nous intéresserons dans cette dernière sous-partie à l'évolution générale du périodique durant les six années étudiées. Nous avons constaté, de 1848 à 1853, des changements importants dans la nature et les objectifs du journal. Effectivement, le *Conseiller* semble privilégier au fil des ans son caractère divertissant à son caractère éducatif. Cette tendance s'illustre par plusieurs petits bouleversements qui touchent diverses chroniques.

Dans les premières années de parution, en 1847 et 1848 les chroniques «mondaines» s'intéressant aux événements du grand monde (bals, scandales, actualités mondaines diverses), sont extrêmement rares. Nous remarquons uniquement deux chroniques de «Causeries» (en décembre 1847 et février 1848) mais celles-ci s'intéressent à l'actualité culturelle plus qu'à l'actualité mondaine et sont relativement courtes.

Le traitement de la mode n'est pas non plus excessif : une chronique courte «Revue des modes de la saison» publie les écrits des journaux *Le Follet* et *Les Modes Parisiennes*. C'est une chronique synthétique qui paraît avec de petits caractères. Les tissus et les coupes à la mode y sont présentés sans effet de style. Placée en fin de journal, elle n'est pas mise en valeur. Jusqu'à la fin de 1848, le journal privilégie largement l'économie domestique et les chroniques littéraires qui, à elles deux, couvrent une grande partie du journal.

Dans le courant de l'année 1849, l'économie domestique commence à s'affaiblir : la chronique présente une moins grande variété dans les sujets traités et elle est moins longue. C'est durant l'année 1850 que le journal connaît une véritable césure. En avril 1850, la chronique «Revue des modes», prend le titre de «Modes» et elle s'étoffe. Elle ne se présente plus sous la forme d'une page concise et synthétique mais au contraire d'une chronique développée. Ecrite désormais par Louise Boyeldieu d'Auvigny, elle prend vie sous sa plume : rédigée à la première personne, pourvue de jeux de mots, de tournures de phrases attrayantes, d'apostrophes aux lectrices, etc.¹²⁶

A cette même période, en avril 1850, une chronique exclusivement consacrée aux événements mondains paraît pour la première fois. «La chronique du mois» est rédigée par la vicomtesse de Sabran qui elle aussi, fait sa première apparition dans le journal. Le mois suivant, la «chronique du mois» se nomme déjà la «chronique des salons». Mme

¹²⁶ Se référer à l'annexe 8.

de Sabran y présente les dernières histoires scandaleuses, comiques ou touchantes survenues dans le grand monde. Le plus souvent, la chronique s'intéresse aux situations honteuses et ridicules donnant matière aux moqueries.

En mai 1850, elle raconte l'histoire de M. de C***, qui s'est marié avec une blanchisseuse, car elle blanchissait ses chemises incroyablement bien. La rédactrice se rappelle avec amusement la première apparition maladroite de la travailleuse dans le monde.

En mars 1852, elle dit à propos d'un homme ayant raté sa demande en mariage : « *Quand à M. D***, il cherche un parti de tous côtés ; jamais homme ne fut plus pressé de prendre femme, tant il a peur que sa corbeille de mariage ne vienne à se faner et les objets qu'elle contient à passer de mode* »¹²⁷. Ce type de moqueries et de remarques condescendantes représentent dès 1850 l'essentiel du contenu de cette chronique.

En juin 1850, la chronique d'économie domestique est reléguée pour la première fois à la fin du périodique, juste avant les explications de la planche de broderie. Elle qui faisait auparavant l'objet d'un développement important elle ne se présente plus que sous la forme de paragraphes concis (principalement des recettes), écrits en petits caractères et n'est même plus signée.

En décembre 1850, voici les intitulés des brefs paragraphes qui la composent : « Broderie en soutache : moyen facile et expéditif », « conserves de légumes crus », « Cotignac d'Orléans », « Moyen d'empêcher les fruits de geler ». C'est la « Chronique des salons » qui la remplace en tête de périodique¹²⁸.

Le *Conseiller des Dames* prend dès lors un aspect beaucoup plus frivole et léger. Seules les chroniques éducatives (« Petite correspondance des Demoiselles » et « Causerie de la mère de famille ») représentent désormais la facette sérieuse du journal. L'écart entre le journal de 1848 et celui de 1850 est très visible. Dans la chronique des salons de novembre 1851, annonçant la future année 1852, la vicomtesse de Sabran énonce les objectifs principaux pour l'année suivante :

« (...) *primo, que pour cette année qui commence, nous avons reçu à nouveau la mission agréable d'entretenir les abonnées (...) des nouvelles du monde et des salons (...); secundo, (...), nous ne refuserons aucune invitation, ne manquerons pas un bal, ne négligerons aucune réunion, et que nous nous multiplierons s'il le faut, écoutant, furetant, et récoltant partout afin de faire plus ample moisson de matière à chronique ;*

¹²⁷ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 133.

¹²⁸ L'annexe 9 donne un exemple de l'appauvrissement de la chronique.

tertio, que notre butin, nous vous l'apporterons religieusement dans ces colonnes, dussions-nous... (...) nous faire des ennemies de nos amies (...). En conséquence, et pour ne point prendre en traître les personnes qui pourraient tomber sous notre griffe, les engageons par ces présentes de nous cacher leurs petites mésaventures (...) »¹²⁹.

L'écart entre l'introduction de 1848 et celle de 1852 est considérable. Tandis que le journal se revendiquait sérieux et utile, il promet à présent un contenu surtout divertissant. Cette évolution du périodique est due, entre autres raisons, à l'influence des rédactrices. Comme nous l'avons dit dans la première partie, trois rédactrices exercent une influence importante sur le journal.

La première, la marquise de Vieuxbois écrit durant les années 1848 et 1849, signant des chroniques d'économie domestique, mais aussi des nouvelles édifiantes et quelques chroniques sur l'actualité. Elle véhicule une pensée très conformiste au sujet de la femme (nous le verrons notamment dans la troisième partie au sujet des clubs de femmes) et est intransigeante sur les questions de morale. Elle se présente d'ailleurs comme une sage doyenne que la femme a tout intérêt à écouter.

En novembre 1849, elle s'adresse à une jeune mariée en ces termes : « *Vous moquez-vous de mes soixante-dix ans (...). Heureusement pour vous, ma toute belle amie, j'ai toujours eu un esprit assez positif pour vouloir ne me laisser éblouir de rien.* »¹³⁰. Durant les années 1848 et 1849, tandis qu'elle prend part à la rédaction du journal, le *Conseiller* répond alors à ses promesses initiales de sérieux et d'utilité.

Nous ne nous attarderons pas sur l'influence de Louise Boyeldieu d'Auvigny. Comme nous l'avons expliqué, cette rédactrice talentueuse représente le caractère ambivalent du journal. En 1853, elle y participe toujours et valorise à la fois les modes et l'éducation. C'est la vicomtesse de Sabran qui dénote surtout d'un changement important pour le journal. Véritable femme du monde, elle intègre au journal des chroniques mondaines qui se distinguent par leur superficialité.

Dans de nombreux articles, la rédactrice revendique cet aspect frivole qui caractérise ses écrits : « *Nous, Aurélie de Sabran, chroniqueuse par état, curieuse par caractère, et quelque peu bavarde par nature (...)* »¹³¹. En novembre 1852 elle dit, toujours en parlant d'elle-même : « *(...) elle met à votre service, comme elle l'a fait depuis bientôt trois ans, pour des fidèles abonnées, son indiscretion et son bavardage*

¹²⁹ *Op. cit.*, p. 1-2.

¹³⁰ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 11.

¹³¹ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 1.

naturels. (...) elle a, comme par le passé, l'oreille fine et la langue déliée. »¹³². Enfin, en juin 1850, elle explique au sujet du contenu de sa chronique : « *Je me suis fait des plans de vagabondage charmants : j'irai à droite, j'irai à gauche, j'irai partout (...). Comme une chevalière errante j'irai de châteaux en villa, de villa en cottages, glanant par ici un mot, par-là une anecdote, là une historiette, ici un scandale* »¹³³.

Aussi, le journal évolue-t-il d'une manière remarquable en peu de temps. Le divertissement – qui ne se limite plus seulement aux chroniques narratives – prend le pas sur le contenu plus « sérieux » du journal. Pierre Gascard, confirme cette évolution en parlant de l'objectif pédagogique originel du *Conseiller* qui « *disparaît progressivement au cours des années et la revue ne s'intéresse plus qu'à la mode et aux mondanités.* »¹³⁴. L'influence des rédactrices est notable.

Cependant, nous pouvons supposer également que ce changement est du à la concurrence de nombreux journaux féminins qui développent des chroniques mondaines. Le *Moniteur de la Mode. Journal du monde élégant : modes, littérature, beaux-arts, théâtre*¹³⁵ paraît à la même époque et obtient un certain succès en privilégiant les actualités de toutes sortes et les scandales mondains.

Les rédacteurs du *Conseiller* véhiculent un certain conformisme social à travers les chroniques éducatives, d'économie domestique et la littérature. Les chroniqueuses portent fièrement les principes bourgeois en mettant en exergue les aspects les plus valorisants de la morale bourgeoise : la responsabilité domestique et éducative. Nous pouvons même déceler derrière les biographies féminines (par exemple celles des femmes artistes), des figures de femmes émancipées qui suscitent l'admiration des dames.

L'ambivalence du journal qui apparaît au fil des années – faisant de lui un organe complexe entre le journal de mode et le journal éducatif – n'est-elle pas le juste reflet de l'évolution de la société bourgeoise ? Une bourgeoisie marchande et acheteuse, qui se préoccupe de transmettre ses valeurs par une éducation mesurée, mais qui devient aussi de plus en plus mondaine, cherchant le divertissement dans les bals et les théâtres.

¹³² *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. Schiller aîné, 1853, T. 6, p. 2.

¹³³ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p 226.

¹³⁴ CASPARD-KARYDIS, Pénélope, CHAMBON, André, FRAISSE, Geneviève, et al., *La presse d'éducation et d'enseignement, XVIIIe siècle-1940. Répertoire analytique*, GASCARD, Pierre (dir.), Paris Institut National de recherche pédagogique, Éditions du CNRS, 1981-1991, Tome 1, 474.

¹³⁵ *Le moniteur de la mode. Journal du monde élégant : modes, littérature, beaux-arts, théâtre, etc.*, Paris, [s. n.], 1848-1854, (BmL 130324).

Au 19^e siècle, bien qu'elle soit retranchée à la sphère privée, la femme est un sujet qui est placé symboliquement à l'origine de la société. Les préceptes chrétiens font d'elle la gardienne du foyer, de la famille et la détentrice du bien-être de l'humanité. Le *Conseiller* s'intéresse à la fois à la nature morale et pratique de cette tâche. Journal des dames, écrit par les dames, il les conforte dans ce modèle en les renvoyant – même à travers son divertissement – à leur « *nébuleuse mission* » civilisatrice¹³⁶.

Paradoxalement, le journal est plus valorisant pour la femme dans les premières années tandis que le conformisme bourgeois est très visible dans les diverses chroniques, que dans les dernières années étudiées (de 1850 à 1853), où les mondanités et la frivolité dominant. Les fonctions féminines y sont moins mises en valeur et le rôle social de la femme se cantonne peu à peu à l'exercice mondain.

¹³⁶ SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966, p. 133.

Les années 1847-1849 : Quel discours politique ?

Le *Conseiller des Dames*, comme l'essentiel des organes de presse féminine au 19^e siècle, n'est pas un journal politisé. D'un point de vue administratif tout d'abord, il ne se définit pas comme tel : non cautionné, il n'est pas dans sa vocation de parler de politique. De plus, comme nous le verrons dans une prochaine partie, la morale bourgeoise n'offre pas à la femme la possibilité de participer sérieusement au discours politique. Enfin, le journal lui-même annonce régulièrement son désengagement politique. Journal des dames, il doit se consacrer à des questions relatives à la sphère privée dans laquelle la femme évolue et a un rôle.

Cependant, l'étude des années 1847 à 1849 permet de constater que le journal ne se désintéresse pas totalement de l'actualité. La société française est alors plongée dans les bouleversements de la révolution de 1848 et l'établissement de la seconde République. Ces bouleversements forts qui surviennent en très peu de temps amènent des questions d'ordre social que le journal évoque dans certains articles. Ce contenu « politisé » ne représente qu'une part infime des sujets traités. Durant les six années étudiées, une dizaine de chroniques seulement s'y consacre et celles-ci sont concentrées dans les années 1848 et 1849.

Nous ne pouvons donc pas affirmer que la composante politique du journal soit un aspect essentiel de son histoire. Cependant, il est intéressant de se pencher sur ces chroniques – toutes écrites par des femmes – qui malgré leur rareté, dévoilent une certaine virulence dans leur contenu et sont symptomatiques de la perception qu'ont les femmes de leur propre place dans la sphère publique.

Dans cette partie, l'objectif n'est pas tant d'estimer le degré de politisation du journal, que de rendre compte du traitement même de l'information politique. En analysant les chroniques relatives aux événements de 1848, nous tenterons notamment de définir le lien que crée le journal entre les femmes et la politique et de mesurer l'étendue du conformisme bourgeois féminin dans le discours politique. Nous nous intéresserons également au traitement « négatif » de la politique par le périodique : sa manière d'écarter, d'élaguer ce sujet qui est alors si présent au sein de la société.

I. LES FEMMES ET LA POLITIQUE SELON LE *CONSEILLER DES DAMES*

1. La politique et le « bon ton »

Dans cette première grande partie, nous définirons le rapport des dames à la notion de politique selon le *Conseiller*. Les rédactrices, par des remarques ponctuelles dans des articles divers (mondains, éducatifs, etc.) édifient leurs lectrices sur l'attitude que se doit d'avoir une femme vis-à-vis de la politique, à la fois dans le monde et au sein de son foyer.

Parmi les réflexions faites par les rédactrices à ce sujet, une leçon morale revient fréquemment : il n'est pas de bon ton pour les femmes de faire usage de la politique, tant par les discours que par les actes. Il n'est pas naturel de voir une dame se mêler de sujets aussi masculins. Effectivement, la pratique de la politique va à l'encontre des mœurs féminines bourgeoises. La société bourgeoise très chrétienne, qui assimile la femme à la Vierge Marie, porteuse de qualités telles que la douceur, la patience et la tolérance, l'éloigne dans le même temps d'un grand nombre d'activités sociales.

La politique, cause de désordre et de violence ne s'applique pas, par essence, à la femme. Dans le journal, plusieurs exemples de cette pensée nous sont donnés dans les écrits de la vicomtesse de Sabran et se traduisent par des remarques superficielles sur la nuisance de la politique sur la vie des salons. Dans la chronique des salons de mai 1850, elle explique au sujet des élections :

*« Vous voyez que les préoccupations politiques n'empêchent pas de rire, car nous avons encore eu une élection. C'est désespérant pour nous cela, mesdames : nos maris, pendant quelques jours, ne parlent que de la candidature de monsieur untel ou du citoyen tel autre, les affiches inondent les rues, on marche sur un tapis de bulletins...de toutes les couleurs, et c'est autant de pris pour nos plaisirs. Enfin, espérons-le, les élections sont finies comme le mauvais temps. »*¹³⁷.

Plus tard dans la même chronique de février 1851, elle déplore l'ennui qu'amène le discours politique dans les milieux mondains : *« Et puis, les préoccupations politiques avaient bien un peu contribué à chasser Terpsichore des salons parisiens. On craignait, - pour rappeler le mot d'un homme d'état du siècle dernier, - de danser sur un volcan, et l'on s'abstenait, attendant que les divisions survenues dans les régions supérieures de la politiques aient cessé. Oh ! La politique ! La politique ! Décidément,*

¹³⁷ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, p. 217.

mesdames, c'est notre mortelle ennemie ! Et, pour ma part, je ne conçois pas que les femmes s'en mêlent. »¹³⁸

Plus loin, la chroniqueuse raconte un dîner mondain durant lequel la conversation a dangereusement dévié sur le sujet de la politique. L'un des convives a cependant eu le mot juste : « *Je veux simplement vous ramener sur un terrain où votre goût se montre, et vous arracher à cette discussion politique qui, permettez-moi de vous le dire, convient peu à de jolies bouches* »¹³⁹. Enfin elle conclue la chronique ainsi : « *Je consens à ne jamais parler politique, et j'ai cette dernière en horreur. Elle nous a fait tant de mal, quand ce ne serait que de nous avoir privées de quelques soirées dans le mois !* »¹⁴⁰.

La féminité s'accorde donc mal avec la politique qui est « *très-peu galante de sa nature* »¹⁴¹. C'est ce que véhicule principalement le discours superficiel et mondain du *Conseiller* à travers les écrits de la vicomtesse de Sabran. Dans la sphère publique, les femmes qui parlent de politique ne sont pas de « bon ton », comme nous le verrons plus loin au sujet du Club des Femmes. Une pratique trop importante de la politique au sein de la société a pour conséquence – selon nos rédactrices – d'appauvrir la vie mondaine et de susciter l'ennui. Le ton de ces chroniques et les arguments véhiculés paraissent excessifs. La chroniqueuse accentue le caractère frivole qui la caractérise comme pour insister sur le désintéressement que doit montrer la femme vis-à-vis de la politique.

2. L'«engagement» de la maîtresse de maison : la femme et la politique au sein du foyer

En dehors de l'attitude que doit avoir la dame dans la sphère mondaine lorsqu'il est question de politique, le *Conseiller* enseigne surtout aux dames la manière d'agir au sein du foyer et de la famille. Comme l'explique Michela de Giorgio dans son article « La bonne catholique », « *La femme apparaît comme un nouveau sujet social, exempt de toute passion politique, doué de sentiments tellement chrétiens qu'il en devient*

¹³⁸ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 98.

¹³⁹ *Op. cit.*, p. 100.

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 66.

parfaitement exemplaire. »¹⁴². Effectivement, la femme ne prend pas part aux passions suscitées par la politique : son caractère doit rester égal et passif.

Ce que révèle notre périodique dans certains articles, c'est qu'en réalité, la femme a bel et bien un rôle en politique – le même que celui qu'elle développe au sein du foyer et de la famille - celui de civiliser les hommes. Nous pouvons d'ailleurs citer à ce sujet la réflexion de Michela de Giorgio : « *L'élaboration par les catholiques d'un modèle spécifiquement féminin utilisant ses ressources sentimentales comme un correctif moral vis-à-vis des hommes (...)* »¹⁴³.

La femme n'est pas vraiment actrice dans la sphère publique. Elle y paraît bien plus qu'elle n'y agit et son rôle principal dans le monde est de soutenir son époux. Son rapport à la politique se construit donc essentiellement en fonction de son époux. Le journal met en avant ce devoir de la dame.

Dans la chronique « Avis à une jeune mariée » en mai 1848, Héloïse de Barenz expose à la lectrice l'une de ses tâches en tant que jeune mariée : « *Votre position, madame, comme épouse, comme femme du monde, vous appellera à écouter, et même aborder des discussions politiques ; vous le ferez hardiment (...)* ; mais vous n'oublierez pas que la politique des dames est essentiellement conciliante (...) »¹⁴⁴.

Une politique « essentiellement conciliante » ou autrement dit passive, qui consiste à participer aux conversations tout en demeurant très mesurée et surtout en supportant les opinions de son mari. Un autre article, parut en mai 1849, énonce plus précisément encore les caractéristiques du rôle féminin dans le domaine politique. La chronique, intitulée « Les dames dans les élections » (d'Herminie de l'Ile-Adam) est consacrée à cette question :

« Une maîtresse de maison, au risque de paraître niaise ou dissimulée, sera nécessairement appelée à se prononcer dans les discussions de parti ; on fera appel à l'impartialité et la rectitude de son jugement, ne fût-ce que pour la prendre comme médiatrice dans les discussions sans issue. Nous croyons donc utile de tracer ici quelle est la conduite que doit tenir la maîtresse de maison au milieu des divisions qui ne peuvent manquer de se produire (...). Une femme doit d'abord, ceci est une règle absolue, partager l'opinion politique de son mari. Rien n'est plus ridicule, plus pédant, plus esprit fort, que d'introduire dans le foyer

¹⁴² DE GIORGIO, Michela, « La bonne catholique », dans DUBY, Georges (dir.), PERROT, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Tome 4, *Le XIXe siècle*, FRAISSE, Geneviève (dir.), PERROT, Michelle (dir.), Paris, Plon, 1991, p. 171.

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 200.

l'anarchie de l'esprit, le pire de tous les désordres. – Blâmer la manière d'agir de son époux, exerçant au profit de la famille les droits civils et civiques, c'est violer les dispositions légales qui l'en ont institué le protecteur ; c'est calomnier le gardien des intérêts communs. (...). La maîtresse de maison doit donc partager les idées de son mari, (...), et elle doit, sans les défendre, adhérer à tous les principes. Ce point une fois acquis, une maîtresse de maison doit, dans une discussion politique dans laquelle son mari est engagé, ne jamais donner un tort complet à ses adversaires. La politesse veut qu'à tout système condamnable elle applique, juré de bon goût, le bénéfices des circonstances atténuantes, et qu'elle fasse ressortir le talent même de ceux qui plaident une mauvaise cause. »¹⁴⁵.

« On le voit, nous n'admettons pas la corruption politique au moyen de l'influence des femmes. Nous ne conseillons l'apprivoisement d'un socialiste fougueux ou l'émancipation d'un partisan du droit divin. Nous voulons que les dames prêchent la concorde, l'union, l'amour de la famille, le culte des lettres et des arts, et le respect pour la religion. »¹⁴⁶.

Le rôle civilisateur de la femme – ce même rôle qu'elle exerce déjà dans l'éducation des enfants - transparait dans l'énonciation de ces principes. Détentrice de qualités morales telles que la patience et la mesure, elle exerce son influence sur le débat politique en l'adoucissant, allant à l'encontre de l'agressivité masculine. La femme est un lien entre les hommes mais n'a pas la vocation d'exprimer sa pensée politique. La rédactrice ne sous-entend pourtant pas qu'elle en est dépourvue. Soutien de son époux, son opinion n'est pas sollicitée et il est de mauvais ton qu'elle la donne. Elle est donc avant tout une médiatrice.

Dans l'article, il est rappelé à la dame son statut social, uniquement défini par son statut d'épouse. La femme, sous la coupe de son mari « protecteur », lui doit le dévouement et l'obéissance. Dans *La France au XIXe siècle*, Jean-Pierre Chaline et Dominique Barjot expliquent clairement cette position féminine : « *Au statut matrimonial défini par le Code civil s'attachent par ailleurs d'autres contraintes ou inégalités. L'épouse doit « obéissance » au mari qui lui apporte sa « protection ». Le mariage lui fait perdre sa capacité juridique, l'époux administrant non seulement les biens du ménage mais même le patrimoine de sa femme* »¹⁴⁷.

L'article donne donc à la fois des arguments d'ordre légal et d'ordre moral à la femme pour justifier de son exclusion du monde politique. La fonction politique de la dame est donc essentiellement mondaine et morale : elle est régie par la politesse, le bon

¹⁴⁵ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, p. 199.

¹⁴⁶ *Op. cit.*, p. 200.

¹⁴⁷ BARJOT, Dominique, CHALINE, Jean-Pierre, ENCREVE, André, *La France au XIXe siècle. 1814-1914*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, (Quadrige), p. 357.

ton et le dévouement à l'époux. Au 19^e siècle, l'intérêt d'une femme pour la politique constitue un danger car il bouleverse l'ordre social en place, c'est à dire la division entre le public et le privé, le féminin et le masculin. Dans son ouvrage, Evelyne Sullerot raconte une anecdote publiée par l'*Observateur des modes* en 1822. L'épouse d'un député s'était passionnée pour la politique. Un jour où elle demandait à son époux ce qui s'était passé à la Chambre, celui-ci lui répondit : « *Nous sommes sortis à 5h30* ». Le rédacteur explique pour conclure que la jeune épouse comprit et « *et se rapprocha alors de ses enfants* »¹⁴⁸.

Sans parler de la pratique, le simple intérêt de la femme pour la politique risque de l'écarter des valeurs bourgeoises privilégiant la famille et le foyer. Ces articles qui mettent en garde les dames contre tout « emportement » politique, surviennent à une période durant laquelle ce rapport de la femme à la politique est remis en cause par des petits groupes de féministes qui profitent de la révolution de 1848 pour faire valoir leurs droits.

3. Les clubs de femmes et la question du vote féminin

Les articles les plus intéressants et les plus révélateurs dans l'étude politique du journal sont ceux qui traitent du vote féminin. Effectivement, à l'issue de la proclamation de la République, une polémique féministe se crée autour l'institution du suffrage universel. L'« universalité » en question n'ouvre le droit de vote qu'à une population citoyenne, c'est-à-dire essentiellement masculine. Jean-Pierre Chaline et Dominique Barjot expliquent à ce sujet,

« *D'un point de vue juridique, la Française du XIXe siècle conjugue à son détriment des incapacités légales liées à son sexe et d'autres découlant du seul statut matrimonial, (...). Au titre des premières, l'absence (prolongée on le sait jusqu'en 1944) de tout droit politique : privation que rend plus difficilement justifiable l'établissement d'un suffrage 'universel', les femmes apparaissant comme les exclues de cette démocratisation.* »¹⁴⁹.

En réalité, la question de la représentation joue beaucoup dans l'exclusion des femmes au droit de vote. C'est ce qu'explique Anne Verjus dans son article « Le suffrage universel, le chef de famille et la question de l'exclusion des femmes en

¹⁴⁸ SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966, p. 132.

¹⁴⁹ BARJOT, Dominique, CHALINE, Jean-Pierre, ENCREVE, André, *La France au XIXe siècle. 1814-1914*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, (Quadrige), p. 356.

1848 »¹⁵⁰. La pensée politique repose alors sur une conception familialiste de l'individu. Celle-ci « définit le citoyen sur la base de la famille, dont il est le représentant naturel dans la cité (...) »¹⁵¹. Elle ajoute plus loin que cette représentation « permet de comprendre pourquoi la question de l'exclusion des femmes, qui paraît si évidente, si visible aujourd'hui, n'a suscité que très peu de débats »¹⁵². Cette représentation répond également de la division des sexes dans la société, l'un évoluant dans la « cité » et l'autre dans l'espace domestique.

Cette exclusion au droit fondamental amené par l'établissement de la République, réveille des mouvements féministes virulents (existant déjà dans les années 1830) et qui s'expriment alors – comme le font les hommes – par le biais de clubs et de journaux. La création des clubs, la pratique des débats féminins amènent ensuite la réalisation de petits journaux revendicateurs, rédigés par les clubistes. Ces organes de presse « quarante-huitarde » sont donc dirigés et rédigés entièrement par des femmes, souvent des saint-simoniennes qui s'élèvent contre cette limitation du droit de vote, entre autres revendications¹⁵³.

L'un de ces principaux clubs féministes qui naît en 1848 est le Club des Femmes, dirigé par Eugénie Niboyet. Cette dernière est aussi la fondatrice de l'Athénée des Dames (1834), un club féminin qui souhaitait la réforme pénitentiaire et allait à l'encontre de la peine de mort et des guerres coloniales. Eugénie Niboyet et ses compagnes (comme par exemple la saint-simonienne Jeanne Deroin, fondatrice de l'*Opinion des femmes* (1848-1849)), s'intéressent surtout à la défense des ouvriers et des femmes qui sont, à leur sens, les grands oubliés de la République. Le Club des Femmes donne lieu à un quotidien, *La Voix des Femmes*, qui fait paraître 46 numéros du 19 mars 1848 au 20 Juin 1848. *La Voix des Femmes* est alors le premier quotidien féminin ayant à sa tête une femme.

C'est en réaction aux revendications de ce journal féministe que le *Conseiller des Dames* s'exprime autour de la question du vote féminin et de la pratique de la politique par les femmes. Dans une chronique intitulée « Etudes de mœurs contemporaines », la

¹⁵⁰ VERJUS, Anne, « Le suffrage universel, le chef de famille et la question de l'exclusion des femmes en 1848 » CORBIN, Alain, LALOUETTE, Jacqueline, RIOT-SARCEY Michèle (dir.), PERROT, Michèle (préf.), *Femmes dans la cité. 1815-1871*. Actes du colloque des 20 et 27 novembre 1992 à l'Université de Paris I, Grânes, éditions Créaphis, 1997, p. 401-414.

¹⁵¹ *Op. cit.*, p. 403.

¹⁵² *Op. cit.* p. 403-404.

¹⁵³ Au sujet de la presse féministe au 19^e siècle, consulter l'ouvrage très complet de Laure Adler : *A l'aube du féminisme. Les premières journalistes. 1830-1850*, Paris, Payot, 1979, (Bibliothèque Historique).

marquise de Vieuxbois, cette rédactrice si conservatrice des valeurs bourgeoises, aborde le sujet du Club des Femmes et de son journal¹⁵⁴. L'article se distingue par la violence du ton employé et le mépris outragé qui ressort des propos de la chroniqueuse :

« *Tant que les clubs de 1848 ont été des réunions d'hommes, agitant des questions sociales, nous n'avons pas risqué, mesdames, nos mules de satin. (...) il a surgi de ce besoin de se réunir, de faire de la polémique (...) – un club de femmes. (...). 'La Voix des Femmes' veut nous donner des libertés inconnues, le droit politique, le droit administratif, le droit d'élection (...). (...) nous sommes menacées de devenir électrices, gardes nationales (...). Je pense que nous avons assez de libertés, assez d'émancipation, assez de droits, pour assurer notre bonheur social (...)* »¹⁵⁵.

La revendication du droit de vote par le Club des Femmes est aux yeux de notre rédactrice une véritable menace. L'acquisition de tels droits pour la femme relève d'un bouleversement des valeurs bourgeoises. Etre amené à jouer un rôle dans la sphère publique suscite l'effroi des dames : l'ordre établi selon lequel la femme est « protégée » par son époux et par son enfermement dans la sphère privée est renversé.

Ce que la marquise de Vieuxbois exprime dans son article reflète très certainement un sentiment général des bourgeoises en 1848, – les féministes ne représentant qu'une part très infime de la population féminine – l'incompréhension face au besoin d'émancipation de certaines femmes. Une pensée semblable est représentée dans l'article « Les Dames dans les élections » de mai 1849 :

« *Les élections ! Bon Dieu ! Que signifient ces deux mots agitateurs ? Je vois d'ici nos belles et aimables lectrices reculer à la pensée de l'urne noircie (...). Qu'avons-nous à faire, objecteront-elles, dans ce tournoi d'opinions et d'amours propres ? Qui nous représentera, nous qui représentons la grâce, l'élégance et le bon goût ?* »¹⁵⁶.

Ce qui transparait à travers ces deux articles est l'incompréhension de la femme bourgeoise face aux revendications féministes. Dans cette dernière remarque, la rédactrice met l'accent sur l'incapacité de la femme à agir en politique et son éloignement des sujets qui bouleversent la société. Au-delà de son discours très

¹⁵⁴ L'article sur le Club des Femmes est reproduit dans l'annexe 11.

¹⁵⁵ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 229-230.

¹⁵⁶ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, p. 198.

conformiste au sujet du vote féminin, l'article est surtout révélateur dans sa manière d'évoquer Eugénie Niboyet, la directrice du journal :

« (...) *femme de talent, qui a écrit pour l'éducation.* », « *J'aurais voulu à cette dangereuse place une héroïne, une Théroigne de Méricourt, une Hortense de Gouges, - de la jeunesse, de l'entrain (...), tout ce qui peut faire excuser chez une nature faible et délicate une erreur honorable* »¹⁵⁷.

Ce n'est pas tant la nature des revendications féministes que la personne de laquelle elles émanent qui semble indigner notre rédactrice. Une dame bourgeoise d'un certain âge ayant écrit des traités d'éducation, s'illustrant dans des débats politiques, est un exemple exécrationnel pour les femmes. Les propos de la marquise de Vieuxbois renvoient implicitement aux principes cités dans les chroniques éducatives : la politisation de la femme n'est pas de bon goût et une dame doit répondre à ses devoirs d'épouse et de mère avant tout. Plus loin, elle caractérise le journal en ces termes : « *C'est la Commune de Paris féminine, la Montagne du beau-sexe, l'expression du socialisme appliquée à la compagne de l'homme.* »¹⁵⁸. Nous imaginons sans peine ce que peut avoir d'insultant le mot de « socialisme » aux yeux des lectrices bourgeoises du *Conseiller des Dames*.

Le Club des Femmes et Eugénie Niboyet ne se verront plus consacrer d'articles dans le *Conseiller* mais son nom et celui de son club réapparaîtront occasionnellement dans certaines chroniques pour évoquer de manière moqueuse l'engagement des femmes en politique. C'est le cas dans la « Chronique des salons » de février 1851 :

« *Oh ! La politique ! La politique ! Décidément, mesdames, c'est notre mortelle ennemie ! Et, pour ma part, je ne conçois pas que les femmes s'en mêlent. Cela arrive quelquefois pourtant, et j'ai assisté à un dîner qui a failli rappeler avantageusement le club de femmes, qui ont tant fait rire aux dépens de notre sexe en général et de quelques dames en particulier* »¹⁵⁹.

Le *Conseiller* s'inscrit alors parmi un ensemble de journaux, féminins comme masculins, qui ont violemment tourné en dérision les prétentions des féministes et contribué, entre autres raisons, au découragement de certains de ces clubs. Les débats féministes qui étaient organisés subissaient les assauts moqueurs des hommes qui

¹⁵⁷ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 231.

¹⁵⁸ *Op. cit.*, p. 230.

¹⁵⁹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, p. 98.

venaient y assister. Evelyne Sullerot explique au sujet d'Eugénie Niboyet et de son combat difficile : « *Elle fut alors présidente du Club des Femmes, de houleuse mémoire, rude épreuve durant laquelle elle garda un calme et une persévérance méritoires au milieu du charivari le plus grossier.* »¹⁶⁰

Effectivement, la rédactrice explique plus loin : « (...) *dans cette convocation des dames les hommes étaient en majorité* »¹⁶¹. La séance se termine sous les huées et Eugénie Niboyet et ses adhérentes s'en vont dans ce que l'auteur appelle une « fuite ».

La chroniqueuse énonce ironiquement les sujets abordés lors du débat du Club des Femmes : « *On a discuté les heures de travail, les usages somptuaires, les devoirs et les droits de la citoyenne française, (...).* », et elle affirme ensuite : « *Se réunir pour discuter, non les droits politiques, mais les nécessités matérielles et morales de la femme du peuple, c'est bien, c'est utile, c'est salutaire (...)* »¹⁶².

Nous constatons ici l'écart existant entre ces deux pensées féminines, l'une relevant d'une volonté d'émancipation et l'autre d'une morale bourgeoise exacerbée. Cette dernière rejette toutes prétentions à changer les droits politiques des femmes mais se place dans un rôle philanthropique. Les femmes bourgeoises qui, pour l'essentiel, adhèrent alors à cette seconde vision ne s'attribuent une fonction publique qu'à travers la pratique du patronage social. Loin de partager les vues démocratiques d'Eugénie Niboyet, elles s'installent au contraire dans une attitude hypocrite, souhaitant maintenir les écarts sociaux tout en ayant bonne conscience.

Un article semblable, en juin 1852, s'intéresse à la défaite du mouvement d'Amélia Bloomer, une féministe américaine fondatrice du journal revendicateur *The Lily* en 1849. Elle et ses compagnes portaient symboliquement le pantalon. L'article, intitulé « Défaite et mort du Bloomérisme » emploie le même ton moqueur à l'égard de ces féministes :

« *Au surplus, en ce qui nous concerne, l'invasion du bloomérisme ne nous a jamais que médiocrement étonné. Dieu merci, nous sommes d'un pays où le ridicule n'a pas le don de faire fortune ; et si jamais, par impossible, il venait à s'y établir, nous*

¹⁶⁰ SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966, p. 187.

¹⁶¹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 231.

¹⁶² *Op. cit.*, p. 232.

somme très-surs que le bon goût, fut-il banni du reste de la France, trouverait encore un asile chez les aimables abonnées du Conseiller des Dames et des Demoiselles. »¹⁶³.

Aussi, cette chronique virulente sur le Club des Femmes – tout comme l'article sur le bloomérisme – illustre bien les principes de la pensée bourgeoise au sujet de la femme en politique. Le *Conseiller des Dames* se définit comme l'antithèse de *La Voix des Femmes*. La marquise de Vieuxbois, par l'emploi d'un ton virulent – que nous retrouvons par exemple dans la chronique sur les romans – veut édifier les lectrices sur le danger que constitue la pratique de la politique par les femmes.

Cependant, nous constatons également que le journal – au-delà de sa volonté de montrer un exemple édifiant de faute morale – offre à ses lectrices un article sur l'actualité politique et sociale. La chroniqueuse explique : « *Rédactrice du Conseiller des Dames, nous nous sommes dévouées à l'édification de ses lectrices, et, protégée tout d'abord par nos soixante-dix ans, nous nous sommes rendues à la salle des séances.* »¹⁶⁴. Comme nous le verrons plus loin, l'article témoigne d'un certain effort journalistique. Edifier les femmes au sujet des femmes – malgré la réalisation d'un article très conservateur – témoigne d'une capacité du *Conseiller* à traiter des sujets d'actualité et de dépasser la simple vocation de journal d'économie domestique.

II. 1848-1849 : QUELLES IMAGES DE LA RÉPUBLIQUE ?

Le *Conseiller des Dames* – en journal féminin conformiste - ne se revendique pas d'un parti comme le sont tous les quotidiens. Cependant l'institution de la 2^e République, l'arrivée de ce nouveau régime qui bouleverse alors la société française, se manifeste dans le périodique par des chroniques de diverses natures. Des actualités, des 'variétés', des biographies mais aussi des poèmes se font l'écho des événements politiques. Nous étudierons les images et les représentations de la République, le traitement de la politique en général dans les écrits à destination des dames.

¹⁶³ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, p. 243.

¹⁶⁴ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 229-230.

1. Le Conseiller et l'engouement républicain : Les femmes dans la République

A l'issue de la proclamation de la République (le 4 mai 1848) et suite aux manifestations violentes des journées de février, la société est plongée dans un engouement général – qui sera cependant de courte durée. Le nouveau régime est célébré dans la capitale dans une ambiance de liesse. Dans « La vie politique sous la IIe République », André Encrevé, explique à ce sujet :

« (...) *ce qui transparaît le plus nettement à la plupart des observateurs au printemps de l'année 1848, c'est l'insistance moins sur la liberté ou sur l'égalité que sur la fraternité ; celle des hommes, à l'intérieur du pays, et celle des peuples en Europe. Elle tient une place dans 'l'esprit de 1848' qui règne alors pour quelques temps sur la capitale, et sur une partie de la France.* »¹⁶⁵.

Dans son article « Le genre de Marianne »¹⁶⁶, Michelle Perrot évoque la question de la féminisation de la République. Elle cite notamment le point de vue de Maurice Agulhon qui pense que le choix de la femme pour incarner la République est fondé sur « *la prépondérance masculine vouant la femme aux rôles subalternes d'objets* »¹⁶⁷. Elle ajoute : « *Hypothèse intéressante : être choisie comme emblème est moins un signe d'estime que de subordination* »¹⁶⁸. Ce rôle attribué à la femme à la fois valorisant et subordonnant, a été très présent en 1848.

Le *Conseiller des Dames* se fait le relais de cette pratique sociale de la représentation de la République. Dans le but de flatter la lectrice – inconscient de la cause négative de cette représentation – le journal prend part à cet engouement et célèbre la République en valorisant les femmes, les figures féminines ayant marqué cette période bouleversée. A travers leur rôle, les représentations qu'elles suscitent, leurs participations diverses à l'établissement de la République, femmes du peuple ou bourgeoises sont mises à l'honneur.

¹⁶⁵ BARIOT, Dominique, CHALINE, Jean-Pierre, ENCREVE, André, *La France au XIXe siècle. 1814-1914*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, (Quadrige), p. 302.

¹⁶⁶ PERROT, Michelle, « Le genre de Marianne » dans AGULHON, Maurice (éd.), BECKER, Annette (éd.), COHEN, Evelyne (éd.), et al., *La république en représentations. Autour de l'œuvre de Maurice Agulhon*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 233-243.

¹⁶⁷ *Op. cit.*, p. 234.

¹⁶⁸ *Ibid.*

1.1 Femmes travailleuses

Une chronique « Actualités » parue en juin 1848, intitulée « Les dames à la fête de la Concorde » (signée ‘Une parisienne’) rend compte de cet engouement général que connaît la société parisienne au printemps 1848. Dans une volonté de rassemblement populaire et de réunion des professions, un grand défilé républicain est organisé le 21 Mai 1848 par le Club des compagnons. Les travailleurs – comme l’explique Cynthia M. Truant dans son article « Rites, Compagnonnages et politique en 1848 » - composent l’essentiel du cortège :

« *De fait, le 21 Mai, Paris assista non seulement à une manifestation de compagnons mais à un défilé de masse de près de 300000 travailleurs, hommes et femmes relevant de tous les métiers et les professions (...). Les articles de presse rendirent compte, en termes élogieux, de cette foule de citoyens, d’ouvriers, d’hommes, femmes et jeunes* »¹⁶⁹.

L’article que publie le *Conseiller* s’intéresse à la présence et au rôle des travailleuses dans ce défilé de la fraternité. Nous pouvons souligner la répétition du mot « fraternité » qui est employé deux fois dans la même page, ce qui confirme l’analyse d’André Encrevé sur l’esprit de 1848. Notre chroniqueuse introduit ainsi son article :

« *Paris vient d’avoir une grande occasion de se réunir et de fraterniser. (...). -La solennité du 21 mai a laissé dans tous les esprits un charmant souvenir, elle a cimenté l’union, elle a consolidé l’ordre, elle a fait un fructueux appel à tous les patriotismes.* », « *Le rôle des femmes dans les fêtes nationales n’est pas de date récente (...). La fête de la Concorde ne pouvait se passer du concours des femmes* »¹⁷⁰.

D’emblée, les femmes apparaissent comme les égéries de la fraternité. La chroniqueuse décrit le défilé avec enthousiasme et explique leur place centrale dans cet événement. Les travailleuses dominent les chars, vêtues en allégorie de la République : « (...) *on nous assurait alors qu’elles étaient, pour la plupart, des ouvrières des ateliers nationaux, auxquelles on avait donné, purement et simplement, leur robe de mousseline et leur couronne* »¹⁷¹.

En évoquant ensuite la corporation des couturières, elle dit : « *Nous remarquons les couturières portant une poupée de Nuremberg habillée en liberté phrygienne*

¹⁶⁹ TRUANT, M., Cynthia, « Rites, Compagnonnages et politique en 1848 », *Socio-Anthropologie*, n°4, 1998, <<http://socio-anthropologie.revues.org/index131.html>>, (consulté en décembre 2009).

¹⁷⁰ *Le Conseiller des Dames. Journal d’économie domestique et de travaux d’aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 246-247.

¹⁷¹ *Op. cit.*, p. 248.

(...) »¹⁷². Enfin, la rédactrice raconte avec émotion le défilé des veuves dont les maris se sont sacrifiés pour la République : « *Une des scènes qui nous ont émues le plus, c'est celle que représentait cette ligne de femmes vêtues de noir, (...). C'étaient les veuves et les orphelines des héros morts pour la liberté en février dernier.* »¹⁷³

Dans le défilé, leur rôle des femmes est essentiellement spectaculaire. Les travailleuses, qui ont été au plus proche des événements violents des derniers mois, sont porteuses des valeurs républicaines. Par leur courage, leur dévouement à la « cause », elles en deviennent les allégories. Femmes fières et victorieuses ou femmes endeuillées, elles sont des symboles républicains.

Nous pouvons cependant nous demander si l'évocation enthousiaste de ce défilé d'ouvrières par le *Conseiller des Dames* n'est pas une nouvelle manifestation de l'esprit philanthropique qui domine chez les femmes bourgeoises. La célébration de la femme ouvrière – par exemple celle des veuves d'ouvriers - dans notre périodique n'est-elle pas l'écho de cette pensée féminine bourgeoise qui promeut le patronage social ?

L'ensemble de l'article dénote de l'engouement républicain. Le *Conseiller* profite de l'importance des femmes dans le défilé pour aborder cet événement. En définitive, l'article est davantage consacré à la place de la femme dans ces festivités politiques et sociales qu'à la célébration de la République elle-même. De plus, le caractère pacifiste et joyeux de la manifestation, permet au journal d'évoquer cet événement qui découle de la politique, sans nuire aux principes bourgeois. Enfin, le même mois – le mois de juin est particulièrement intéressant pour l'analyse politique¹⁷⁴ – paraît dans le journal un poème intitulé *Le siècle de Lamartine* de Gabrielle Soumet d'Altenheim qui dépeint avec emphase la victoire du peuple, révolté et digne.

1.2 Portrait d'une épouse républicaine

Le 24 février 1848, Louis-Philippe abdique et un gouvernement provisoire se forme, favorable à la République. Parmi les hommes qui le constituent, le républicain modéré Alphonse de Lamartine est alors une figure très populaire. En Avril 1848, la République est évoquée par le périodique sous les traits de son épouse, Marianne de Lamartine. Une fois encore, le *Conseiller* décide de traiter de politique à travers un portrait élogieux de la femme. Avant d'aborder le thème principal de la chronique, le rédacteur – certainement une femme – introduit son article ainsi :

¹⁷² *Op. cit.*, p. 248.

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Il contient également les articles sur le Club des Femmes et les salons républicains.

« Une grande et prompte révolution vient d'avoir lieu en France ; elle s'est accomplie au sein du monde politique. (...) elle n'a pris pour devise que ces mots : Liberté, égalité, fraternité. La société ne perdra rien à ce changement subit (...) », « Les salons de France resteront donc ce qu'ils ont toujours été, un terrain neutre où l'esprit, le bon goût, l'amour des arts, (...) se donneront rendez-vous. (...). Nous n'abdiquerons pas pour un changement dans la constitution, nos droits à la suprématie de l'élégance, notre rang dans la hiérarchie sociale des peuples civilisés. Que les dames se rassurent donc. – Les réunions auront lieu aussi brillantes, aussi nombreuses que jamais. »¹⁷⁵.

Cette introduction est intéressante dans la mesure où elle révèle implicitement la pensée bourgeoise féminine qui se veut craintive et prudente face au changement de régime. Le chroniqueur rassure les dames quant à leur statut dans le monde qui, malgré l'arrivée du régime républicain, ne changera pas. Bien qu'il s'attache à des détails futiles sur l'élégance et la vie des salons, l'importance de conserver son « rang dans la hiérarchie sociale » est mentionnée.

Après cette brève mais significative introduction, la chronique « Biographie des femmes célèbres », qui n'est pas signée, s'intéresse à la vie de Marianne de Lamartine. A travers le récit des voyages entrepris par elle et son époux en Orient, elle met en exergue le caractère romantique de son existence. Le long et dangereux périple en bateau, la mort tragique de leur fille unique Julia, le chagrin des époux y sont dépeints avec une certaine emphase romantique. Un poème et des extraits du journal d'Alphonse de Lamartine sont publiés.

Marianne, malgré son immense peine est un exemple de courage et de soutien pour son époux. Le raffinement et le goût de Marianne pour les arts anciens sont vantés. Enfin, sa bonté naturelle est louée : elle participe à toutes les œuvres philanthropiques et se montre charitable en toute occasion pour les enfants et les femmes du peuple. Le chroniqueur conclue son article ainsi :

« *Organes des intérêts des dames, nous ne nous occuperons pas de politique dans ses pages mignonnes, trop étroites pour les premiers-Paris ; nous ne compterons pas dans l'avenir quels seront les membres de l'Assemblée nationale ; mais nous tracerons avec plaisir, avec confiance, les dames que les événements du jour ont mis en évidence (...)* »¹⁷⁶.

¹⁷⁵ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 174.

¹⁷⁶ *Op. cit.*, p. 182.

Au travers de cet élogieux portrait de l'épouse républicaine, toutes les caractéristiques du modèle féminin bourgeois sont montrées. Marianne de Lamartine est courageuse, dévouée, instruite, charitable et sa vie est à l'image des grandes héroïnes romantiques – son portrait évoque notamment ceux des femmes artistes dont nous avons parlé auparavant.

1.3 Femmes engagées

Au-delà de ces portrait de « femmes – allégories », dont l'évocation révèle un caractère passif et symbolique, le *Conseiller* s'attache aussi à célébrer les femmes « actrices » de la République, ayant œuvré pour son établissement. En Août 1848, le portrait éloquent de sœur Béatrix est dressé dans la chronique « Actualités » rédigée par Héroïse Lasalle et intitulée « Sœur Béatrix. La religieuse des Blessés de Février ».

Elle fait l'éloge d'une religieuse qui s'est consacrée durant les violentes journées de février aux soins des blessés : « *Sœur Béatrix a été la bonne fée, la consolatrice, le soutien, l'espérance des blessés du 24 février. Touchant et sublime rapprochement ! La liberté soutenue par la religion.* »¹⁷⁷. Après avoir évoqué l'installation des blessés dans la salle de Diane aux Tuileries, elle poursuit :

« *Une députation de sœurs hospitalières s'y rendit aussitôt, Béatrix, en tête, et revendiqua la glorieuse fatigue de prodiguer les soins les plus touchants aux martyrs de la cause populaire. Là, la pauvre fille a passé bien des nuits, recueilli bien des plaintes, pansé bien des blessures (...). Elle est demeurée à son poste jusqu'au 18 juin, époque à laquelle les blessés de février ont été dirigés, les uns vers les eaux de Bagnères, de Nérès, (...), les autres, vers la maison de santé du docteur Dubois. A la veille de leur départ, une scène du plus haut intérêt, une scène plus dramatique que tous les épisodes de l'insurrection, eut lieu dans ce vieux château des rois de France. Tous les blessés ont emporté sœur Béatrix dans leur bras, et bon gré, malgré, n'écoutant pas sa modestie, ils l'ont placée dans la salle du trône, sur un fauteuil d'honneur. (...). Le nom de sœur Béatrix devait être conservé dans ce journal, archives des femmes bonnes, soigneuses de leur dignité, charitables et pleines de religion (...)* »¹⁷⁸.

Ce portrait d'une religieuse qui œuvre pour les blessés de la République, flatte le sentiment philanthropique et religieux des lectrices bourgeoises. Une fois encore, ce

¹⁷⁷ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 313.

¹⁷⁸ *Op. cit.*, p. 313-314.

n'est pas tant la cause républicaine qui est mise en valeur dans cet article qu'un modèle édifiant de femme chrétienne.

Un article de Juin 1848, intitulé « Quelques salons républicains » met en exergue la femme de manière quelque peu différente. Il est rédigé par Louise C***, que nous pouvons supposer être Louise Collet. En effet, sa tendance républicaine et le fait qu'elle ait participé à cette même époque à des journaux féminins¹⁷⁹, nous laisse penser qu'elle est certainement l'auteur de l'article.

Dans cette chronique, plusieurs salons républicains de la Révolution française sont dépeints. Ils ont la particularité d'avoir été créés et entretenus par des femmes au caractère fort et courageux. La rédactrice cite en premier lieu le salon de Mme Roland, une figure centrale de la Révolution française et du parti Girondin. Elle est présentée comme une femme instruite, digne, mais aussi maternelle. Parmi les autres salons républicains évoqués, celui de Madame et Mademoiselle de Saint Amaranthe est décrit. La rédactrice explique que l'intelligence et le courage de cette mère et de sa fille attiraient des grands esprits et des artistes tels que David et Chénier. La chroniqueuse conclue ainsi son article :

« *Le salon est le théâtre naturel de la liberté, de la fraternité, de l'égalité devant les grands esprits et les grandes manières. Loin de craindre que l'esprit de société ne s'éteigne en France, nous sommes assurés que la démocratie rendra au contraire général ce charmant usage de réunir chez soi, à tour de rôle, les belles intelligences, les femmes belles et spirituelles, les cœurs bons et généreux.* »¹⁸⁰.

Dans cet article plus qu'ailleurs, la participation de la femme à la vie politique est mise en avant. Les salons républicains de 1789 constituent des exemples parlants. En 1848, cet esprit révolutionnaire est toujours présent, avec le besoin et le devoir de réunion. Louise C*** met en avant l'importance des femmes dans l'accomplissement de ce devoir. Cet article se distingue des autres car il n'arbore pas le ton de prudence et de conformisme bourgeois habituel au sujet des femmes. L'auteur ne célèbre pas la femme républicaine romantique, charitable, éprise de philanthropie. Elle s'intéresse bel et bien à son rôle actif en politique.

Aussi les images féminines de la République sont-elles de diverses natures et possèdent des prétentions différentes. Représentées en allégories républicaines, héroïnes

¹⁷⁹ (Evelyne Sullerot signale dans son ouvrage (p. 175) que Louise Collet écrivait durant les années 1840 dans *Le Journal des Femmes*.)

¹⁸⁰ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 246.

romantiques, chrétiennes dévouées ou intellectuelles actives, les femmes et leur rôle en politique sont valorisés dans ces quelques articles de 1848. Ceux-ci participent à un certain enthousiasme général de la société pour la République naissante. Un grand nombre de ces portraits sont cependant peu ambitieux et relativement conformistes car ils relèvent de la vision bourgeoise de la femme qui transparaît continuellement dans le journal au travers des diverses chroniques.

2. Le traitement de l'information politique

2.1 Un désengagement politique annoncé

Dès le mois d'avril 1848, le *Conseiller des Dames* annonce son « désengagement » de la politique. Dans un article intitulé « Quelques mots à nos lectrices », Z. Bourey, le directeur-gérant du journal fait ainsi référence aux événements de 1848 :

*« Des événements d'une immense importance ont eu lieu depuis notre dernière livraison.- Une révolution a été accomplie en trente heures.- Une monarchie dynastique a été remplacée par des institutions républicaines.- Un pouvoir provisoire, composé d'hommes éminents, a dirigé avec sagesse et dévouement les affaires du pays, en attendant la constitution par le vote d'une Assemblée nationale. Organe des dames, - journal du foyer, - écho du monde élégant, - guide d'économie intérieure, nous n'avons pas à nous occuper des choses politiques. »*¹⁸¹

Le journal féminin étant par essence non politisé cette affirmation semble uniquement vouée à rassurer la dame bourgeoise. Le rédacteur énonce ensuite les divers centres d'intérêt de la dame, en dehors de toute politique. Celle-ci doit aimer les arts et les lettres, la famille, la patrie, exercer la charité et craindre Dieu. Plus loin, il explique que les seules questions d'ordre social et politique dignes d'intérêt dans un journal pour les dames et susceptibles d'être abordées par le *Conseiller*, concernent le travail et les conditions de vie des ouvrières : *« matières dont la discussion pourrait intéresser en même temps nos lectrices et les classes honorables dont elles offriraient la défense. »*

Dans un premier temps, c'est donc dans une optique de philanthropie que se situe le journal par rapport aux sujets politiques. Cependant, dès le mois de juin 1848 nous constatons la présence d'articles (« Le Club des Femmes », « Les salons républicains »,

¹⁸¹ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, p. 162.

« Les dames à la fêtes de la Concorde ») qui dépassent la simple vision philanthropique et témoignent d'un certain intérêt pour l'actualité républicaine.

Ce traitement de la politique en 1848 – dans notre journal féminin très bourgeois – est loin d'être complètement superficiel. Bien que certains articles émettent des points de vue très conservateurs, ils s'attachent à peindre les mouvements de la société contemporaine à travers des sujets féminins. Ces « études de mœurs » et ces « actualités » - bien que conformistes - offrent aux lectrices un contenu informatif intéressant. Cependant, il n'est pas évident de définir le véritable sujet des articles : Les femmes sont-elles prétexte à parler de politique ou bien l'inverse ? Cet engouement politique va pourtant s'amenuiser pour disparaître dès la fin de l'année 1848. Dès lors, lorsque le journal abordera le sujet de la politique, il le fera d'une manière plus mondaine et futile.

2.1 La politique à portée des dames : un traitement anecdotique et mondain

Dès 1849, le journal adopte un traitement de l'information relativement différent. Nous rencontrons de rares articles concernant la politique dans lesquelles la « facette » superficielle du *Conseiller* apparaît. Une chronique « Actualités » de février 1849, intitulée « Une visite intime chez le Président. Détails intérieurs du palais de l'Élysée-National » (Elisa de Marboeuf) dresse le compte rendu d'une visite que les rédactrices du *Conseiller* ont effectué au palais de l'Élysée-National.

Le 10 décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte est élu en l'emportant face aux candidats républicains et socialistes. Le *Conseiller* décide de consacrer un article au président et au lieu de pouvoir qu'est l'Élysée National. Très vite, les remarques se cantonnent à des mondanités :

« *Tous les regards sont à l'heure qu'il est, tournés vers ce palais qu'habite la plus grande puissance républicaine : - Le Président. (...) beau nom (...) car il signifie aujourd'hui espérance dans l'avenir, festins, soirées, concerts et bals* »¹⁸².

La chroniqueuse se réjouit de l'arrivée de cet homme mondain à la Présidence, qui remettra à l'honneur les salons, les bals et festivités jusque là « *mis en fuite par les cris de la rue, les fusillades du carrefour* (...) »¹⁸³. S'ensuit une description détaillée des

¹⁸² *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, p. 115.

¹⁸³ *Op. cit.*, p. 116.

intérieurs du palais, lieux de futures rencontres mondaines et de fêtes : l'antichambre, la grande salle de réception, une bibliothèque, les diverses chambres ainsi que leurs meubles et leurs tapisseries d'apparat sont décrits avec force détails et paroles émerveillées. Pour finir, la chroniqueuse vante le physique jeune et les talents de danseur du Président.

Alors que l'année 1848 présentait des articles intéressants – témoignant d'un certain « engagement » des chroniqueuses face à diverses questions concernant les femmes et la politique – le *Conseiller* s'attache en 1849 essentiellement à l'aspect mondain. Nous remarquons d'ailleurs que ce traitement superficiel du sujet politique se veut à l'image du caractère de la société bourgeoise existante sous Louis-Napoléon Bonaparte et le futur second Empire.

Une chronique semblable, en mars 1849, se distingue par sa légèreté : « Une dame à l'assemblée nationale » par Constance de Lucenay. Cet article est ambigu car il témoigne d'un effort journalistique de la chroniqueuse qui, dans le but d'édifier les dames au sujet de l'Assemblée nationale, y a effectué une visite. Cependant son contenu demeure relativement décevant par sa pauvreté d'information. Elle introduit ainsi son article :

*« L'assemblée nationale, - lieu inconnu aux profanes, - théâtre singulier dans lequel les places réservées au public sont d'une désespérante rareté ; l'Assemblée nationale ! Qui mieux qu'une femme pourra raconter ses mystères et ses originalités ? Il ne s'agit plus ici de l'ancienne chambre des députés, avec son tableau du serment de Louis-Philippe (...) – Le tableau du roi-citoyen a été criblé de balles au 24 février (...) »*¹⁸⁴.

Il s'ensuit une longue description de l'architecture et de la décoration intérieure de l'Assemblée. Mais c'est davantage les personnalités qui s'y trouvent qui font l'objet des remarques acérées de la rédactrice. Conduite, aspect physique et habillement, les hommes politiques présents à l'Assemblée, républicains et socialistes, sont décrits avec précision.

La tenue vestimentaire de M. Proudhon est entièrement relevée et nous apprenons également qu'Alphonse de Lamartine et Victor Hugo ressemblent à présent à deux « vieillards » voûtés¹⁸⁵. Les remarques les moins futiles concernent les traits de caractères des hommes politiques. Nous apprenons que M. Ledru-Rollin développe de

¹⁸⁴ *Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, p. 143.

¹⁸⁵ *Op. cit.*, p. 144.

« *fougueuses improvisations* » et que M. Marrast « *mérite assez bien le titre pittoresque qui lui fut donné, de marquis de la République. M. Marrast a de l'esprit, une certaine pétulance de manière, un brio tout à fait Richelieu.* »¹⁸⁶.

Enfin, la rédactrice accorde à la buvette de l'Assemblée une place de choix : « *La buvette de l'Assemblée nationale est digne, mesdames, de vous être esquissée.* »¹⁸⁷. Les différents mets ainsi que les personnalités qui les engloutissent sont abondamment détaillés.

Dans les dernières années étudiées, le *Conseiller* n'aborde plus du tout la question de la politique et la chronique « Actualités » disparaît. Les seuls articles traitant de personnalités politiques qui subsistent concernent l'impératrice. En mars 1853, le *Conseiller* publie une gravure de mode représentant la toilette de mariage de l'impératrice et y consacre une chronique entière. La politique est alors définitivement réduite à des détails de « chiffons » :

« (...) *l'histoire est avant tout, dans ses goûts, dans les penchants bons ou mauvais des peuples, comme dans le choix de leur plaisirs et dans les diverses combinaisons de leurs toilettes et de leurs parures. A ce point de vue, beaucoup plus important, beaucoup plus grave qu'on ne le croirait de prime abord, ce n'est donc pas une chose indifférente que les détails de la parure d'une princesse appelée à être la première entre toutes.* (...) »¹⁸⁸

C'est donc d'une manière particulièrement futile que la vie politique est expliquée aux dames dès 1849. Cette superficialité qui suit l'évolution générale du périodique, ne cessera de se renforcer au long des années. Bien que certains articles témoignent d'une réelle volonté des dames de s'instruire des événements politiques, la légèreté et les mondanités dominent dans les chroniques. Les personnalités politiques plus que les événements en sont le centre. Nous pouvons déjà percevoir le ton mondain qui dominera dans les journaux féminins du Second Empire.

A l'image du *Conseiller des Dames*, le traitement de la politique est ambivalent. Ce n'est d'ailleurs pas tant la politique qui est abordée par le journal que les questions sociales qui en découlent et plus spécifiquement celles qui concernent les femmes. Le *Conseiller* traite ces sujets concernant la femme et la politique (le vote féminin, le défilé et les salons républicains, etc.) de diverses manières. Le ton, la présence ou l'absence de

¹⁸⁶ *Op. cit.*, p. 145-146.

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles*, Paris, impr. Schiller aîné, 1853, T. 6, p. 129.

morale bourgeoise et les sujets variés révèlent une certaine richesse due à la diversité des rédactrices qui participent au journal durant les années 1848-1849.

Qu'ils soient mondains, plus ou moins conservateurs, ces articles permettent au journal de répondre à sa promesse de satisfaire la lectrice bourgeoise en se consacrant essentiellement à la femme et son histoire. Cependant, nous constatons que rares sont les articles (mis à part « Les salons républicains ») qui tentent de dépasser les lieux communs de la pensée bourgeoise, laquelle minimise la place de la femme en politique : elle est cantonnée la plupart du temps dans un rôle de représentation, de soutien conjugal ou de médiation.

La rédaction de l'ensemble de ces articles par des femmes permet de constater que les femmes bourgeoises ont une perception de leur rôle social relativement étriquée et qu'elles restent ancrées dans le modèle que la société leur forge. Aussi le traitement de la politique par le journal est-il valorisant dans le sens où la femme en est le centre, mais aussi limité par le conformisme bourgeois à une époque, où, parallèlement des organes de presse féministe se créent.

Conclusion

L'étude de ces six années du *Conseiller des Dames* montre un organe de presse féminine dévolu à une catégorie sociale bourgeoise. Certaines chroniques sont presque « symptomatiques » des mœurs bourgeoises qui priment au 19^e siècle. L'éducation, l'économie domestique, l'actualité mondaine sont au cœur des préoccupations féminines – ou que l'on incombe aux femmes bourgeoises. Ces dernières sont très représentatives des journaux féminins de l'époque. Nous remarquons aussi la présence d'articles moins représentatifs et moins nombreux, orientés sur des faits d'actualité politique et sociale concernant les femmes.

L'ensemble de ces chroniques – qu'elles s'intéressent à la tenue du foyer, à l'éducation ou bien au vote féminin - constituent un contenu remarquable pour l'histoire des femmes. Effectivement, ils se font le reflet de leur condition mais surtout de leur propre perception de la place qui leur est attribuée dans la société. Les dames écrivent sur leurs semblables, sur les femmes ouvrières, sur les jeunes filles, ou encore sur des héroïnes féminines réelles ou imaginaires. De multiples modèles et références pour la femme se succèdent, faisant appel à l'imaginaire romantique de la lectrice, à sa piété, à sa maternité exacerbée ou encore à sa morale bourgeoise, ses divers sentiments se mêlant souvent les uns aux autres.

Ce qui fait la richesse et l'ambivalence du journal est aussi la diversité des rédactrices qui en forment le contenu. Femmes de lettres, bourgeoises très pieuses publiant des traités d'éducation et de morale, femmes des salons pratiquant une écriture mondaine, les rédactrices du *Conseiller des Dames* offrent des écrits hétérogènes et illustrent parfois à elles seules les grandes caractéristiques de la condition féminine bourgeoise.

Nous souhaitons, à travers ce mémoire, définir la fonction tenue par d'un tel journal féminin : s'avère-t-il valorisant pour la lectrice bourgeoise ou bien contribue-t-il au contraire à la fixer dans un modèle conformiste bourgeois ? A l'issue de cette étude, nous ne pouvons proposer qu'une réponse ambiguë à ce questionnement initial.

Dans un premier temps, la presse féminine en elle-même constitue une forme de valorisation de la femme qui se voit offrir son propre organe de presse. Le *Conseiller des Dames* valorise indéniablement la femme bourgeoise dans le sens où celle-ci est le centre des écrits. De plus, même si nous avons davantage axé notre étude sur la réception du journal par les lectrices, nous pouvons considérer que les rédactrices sont aussi les bénéficiaires de la

presse féminine. La femme du monde qui rédige une chronique des salons ou la femme de lettres qui fait paraître son œuvre, sont autant de femmes qui s'expriment « publiquement » dans un journal. Ne pouvons-nous pas considérer que le fait même d'écrire, de participer au même titre que les hommes à la rédaction d'un journal est un acte valorisant pour la femme ?

Cependant, tous les écrits peuvent faire l'objet d'une double lecture. Les mêmes caractéristiques qui nous font penser à une valorisation de la femme – comme par exemple son rôle domestique – peut aussi évoquer la présence de la morale bourgeoise. La frontière entre la responsabilité et le devoir est mal définie. Effectivement, affirmer, revendiquer l'importance du rôle de la femme dans l'éducation des enfants dans la tenue du foyer ou même dans le soutien politique de son époux, c'est aussi l'assigner à des rôles subalternes.

Les rédactrices qui véhiculent cette pensée conformiste autour de la femme montrent que les femmes bourgeoises sont ancrées dans une perception sociale d'elles-mêmes qui les confine à la sphère privée. Mais ce « carcan » social peut être perçu comme un rôle à part entière, exclusivement dévolu à la femme. Elle a à sa charge le foyer, l'éducation, le bien-être de la famille et donc plus largement de la société. Les dames qui rédigent le *Conseiller* en sont bien persuadées et elles véhiculent cette vision par le biais du journal en entretenant et valorisant ce rôle de la femme « civilisatrice »¹⁸⁹.

Cependant, la frivolité de plus en plus grande qui transparait dans le périodique ainsi que le recul des chroniques à visée pédagogique remet en cause cette valorisation initiale de la dame bourgeoise. La femme est-elle plus valorisée par un journal frivole - certes moins moralisant - mais dont la lecture se limite à des potins mondains et des histoires de chiffons ?

L'hypothèse d'un journal de plus en plus mondain, dans lequel la frivolité s'affirme de manière croissante, se vérifie tout au long des années. Nous avons étudié l'année 1860, treizième année de parution du *Conseiller des Dames*, numérisée dans la bibliothèque numérique Google Books¹⁹⁰.

La plupart des noms de rédacteurs qui écrivaient pendant notre période d'étude n'apparaissent plus. Nous retrouvons cependant Blanche de Sérigny qui écrit la chronique sur la mode et François Fertault qui publie des poèmes. La chronique du mois est à présent écrite par une certaine Eugénie de Longueville qui perpétue le ton mondain donné en premier lieu par la vicomtesse de Sabran. Z. Bourey est toujours le

¹⁸⁹ DE GIORGIO, Michela, *op. cit.*, p. 170.

¹⁹⁰ Google Books, bibliothèque numérique : <<http://books.google.fr/>> Chercher des livres <Conseiller des Dames>, consulté en mai 2010.

directeur-gérant du journal et son titre n'a pas encore évolué¹⁹¹. Le journal, toujours mensuel, présente désormais 34 pages par numéros, pour le même prix d'abonnement. De plus, à la fin du numéro de janvier 1860, les prix d'abonnements pour les pays étrangers sont inscrits (Angleterre : 15 francs, Autriche : 15 francs, Canada : 20 francs, Chili : 25 francs, Colonies françaises : 12 francs, Danemark : 15 francs, Egypte : 15 francs, Italie : 17 francs)¹⁹². Au-delà des facilités données par une industrialisation croissante de la presse, ces éléments peuvent dénoter d'un succès croissant du journal tout au long des années.

Nous nous sommes demandée si nous pouvions attribuer ce succès au contenu de plus en plus mondain du journal. En effet, en parcourant les numéros de janvier à septembre 1860, nous notons la prédominance de la chronique mondaine et des diverses variétés au contenu superficiel. L'économie domestique est désormais rare et une grande place est donnée à la mode et aux travaux d'aiguille, contenu d'ailleurs « rentable » pour les journaux et les commerces. Nous n'avons remarqué qu'une seule chronique concernant l'éducation, en janvier 1860 : « Conseils de la mère de famille ». Enfin, une « Petite correspondance » s'est installée à la fin du journal et dans laquelle les rédactrices répondent aux questions des abonnées, la plupart relatives à la confection de vêtements.

Aussi, le *Conseiller des Dames* poursuit en 1860 l'évolution que nous devinions déjà en 1850. Il est plus léger, a perdu sa visée pédagogique et s'attache principalement à diffuser la mode. Cette évolution répond à une tendance générale de la presse féminine qui s'achemine de plus en plus vers une presse de mode tout au long du siècle.

¹⁹¹ Bibliothèque nationale de France, Département des périodiques, *Catalogue collectif des périodiques du début du XVIIIe siècle à 1939, conservés dans les bibliothèques de Paris et dans les bibliothèques universitaires des départements*, Tome 3, DAHL, Else (dir.), GASCHARD, Geneviève (dir.), Paris, Bibliothèque nationale, 1969, p. 246.

¹⁹² Google Books, Bibliothèque numérique, Google Books, bibliothèque numérique : <<http://books.google.fr/>> Chercher des livres <Conseiller des Dames>, n°1, 1860.

Sources

1. Source principale

Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1848, T. 1, (BmL 150352).

Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1849, T. 2, (BmL 150352).

Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1850, T. 3, (BmL 150352).

Le Conseiller des Dames. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles, Paris, impr. E. et V. Penaud Frères, 1851, T. 4, (BmL 150352).

Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles, Paris, impr. de Schiller aîné, 1852, T. 5, (BmL 150352).

Le Conseiller des Dames et des Demoiselles. Journal d'économie domestique et de travaux d'aiguilles, Paris, impr. Schiller aîné, 1853, T. 6, (BmL 150352).

2. Sources secondaires

Le Journal des Femmes, Paris, Chez Paul Renouard, 1843¹⁹³, (BmL Chomarat A11189).

Le moniteur de la mode. Journal du monde élégant : modes, littérature, beaux-arts, théâtre, etc., Paris, [s. n.], 1848-1854¹⁹⁴, (BmL 130324).

Le Moniteur des dames et des demoiselles. Journal littéraire illustré, journal de mode, Paris, [s. n.], 1856-1857¹⁹⁵, (BmL 150347).

BOYELDIEU D'AUVIGNY, Louise, *Petit-Jean, ou le Bonheur dans le devoir*, Bourg, impr. Milliet-Bottier, 1851, (BML A6745).

¹⁹³ Etat de collection de la BmL.

¹⁹⁴ Etat de collection de la BmL.

¹⁹⁵ Etat de collection de la BmL.

Bibliographie

I. Ouvrages de références

1. Imprimés

BENEZIT, Emmanuel, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres sculpteurs, dessinateurs, graveurs*, nouv. éd., par Jacques BUSSE, Paris, Gründ, 14 vol., 1999.

Bibliothèque nationale de France, Département des périodiques, *Catalogue collectif des périodiques du début du XVIIe siècle à 1939, conservés dans les bibliothèques de Paris et dans les bibliothèques universitaires des départements*, Tome 3, DAHL, Else (dir.), GASCHARD, Geneviève (dir.), Paris, Bibliothèque nationale, 1969.

HATIN, Eugène, *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, Paris, Firmin Didot Frères, 1966.

LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Nîmes, C. Lacour, 1866-1876, rééd., Nîmes, C. Lacour, 1990.

LORENZ, Otto, *Catalogue général de la librairie française : 1840-1925. Table des auteurs et table des matières*, Tomes 1 à 4, 1840-1865, Paris, Librairie Nilsson, 1908.

RABBE, [Alphonse], SAINTE-PREUVE, [François Georges], VIEILH de BOISJOLIN, [Claude Augustin], *Biographie universelle et portative des contemporains*, Paris, Chez l'éditeur, [F.G. LEVRAULT ?], 1836.

VAPEREAU, GUSTAVE, et al., *Dictionnaire universel des contemporains contenant toutes les personnes notables de France et des pays étrangers*, Paris, Librairie L. Hachette, 1858.

VEDRINE, Mireille, *200 références pour le livre ancien. Du manuscrit à 1900*, 2^e éd. revue et augm. par DURAND, Caroline, GUINARD, Pierre, Villeurbanne, E.N.S.B., 1990.

2. Sites de référence

Catalogue de la BmL : <<http://bm-lyon.fr/>>.

Catalogue général de la BnF : <<http://catalogue.bnf.fr/>>.

Google Books : <<http://books.google.fr/>>.

Gallica, bibliothèque numérique : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

Sudoc, Catalogue du système universitaire de documentation : <www.sudoc.abes.fr/>.

II. Ouvrages d'histoire sociale et politique du XIXe siècle

1. Imprimés

AGULHON, Maurice, *1848 ou l'apprentissage de la République. 1848-1852*, Paris, Seuil, 1973, p. 7-108.

BARJOT, Dominique, CHALINE, Jean-Pierre, ENCREVE, André, *La France au XIXe siècle. 1814-1914*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, (Quadrige), p. 51-376.

CHARLES, Christophe, *Histoire sociale de la France au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 1991, (Points Histoire), p. 60 – 140.

GARRIGUES, Jean, LACOMBRADÉ, Philippe, *La France au XIXe siècle. 1814-1914*, Paris, Armand Colin, 2007, (Cursus), 191 p.

VIGIER, Philippe, *1848, les Français et la République*, 2^e édition rev. et augm. par CORBIN, Alain (préf.), Paris, Hachette Littératures, 1998, p. 175-201.

2. Document en ligne

TRUANT, M., Cynthia, « Rites, Compagnonnages et politique en 1848 », *Socio-Anthropologie*, n°4, 1998, <<http://socio-anthropologie.revues.org/index131.html>>, (consulté en décembre 2009).

III. Ouvrages généraux sur la presse du XIXe siècle

AVENEL, Henri, *Histoire de la presse française, depuis 1789 jusqu'à nos jours : Rapport au ministère du commerce. Exposition universelle de 1900*, Paris, E. Flammarion, 1900.

BELLANGER, Claude (dir.), GODECHOT, Jacques (dir.), et al., *Histoire générale de la presse française*, Tome 2, *De 1815 à 1871*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, p. 207-283, p. 385-414.

CHARLES, Christophe, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004, (L'Univers historique), p. 9-96.

FEYEL, Gilles, *La presse en France, des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 1999, (Infocom), p. 65-122.

IV. Histoire des femmes et de la presse féminine

ADLER, Laure, *A l'aube du féminisme. Les premières journalistes. 1830-1850*, Paris, Payot, 1979, (Bibliothèque Historique), p. 117-219.

CASPARD-KARYDIS, Pénélope, CHAMBON, André, FRAISSE, Geneviève, et al., *La presse d'éducation et d'enseignement, XVIIIe siècle-1940. Répertoire analytique*, GASCARD, Pierre (dir.), Tomes 1 à 4, Paris Institut National de recherche pédagogique, Éditions du CNRS, 1981-1991.

CORBIN, Alain, LALOUETTE, Jacqueline, RIOT-SARCEY Michèle (dir.), PERROT, Michèle (préf.), *Femmes dans la cité. 1815-1871*. Actes du colloque des 20 et 27 novembre 1992 à l'Université de Paris I, Grânes, éditions Créaphis, 1997, p. 69-78, p. 139-150, p. 401-414.

DUBY, Georges (dir.), PERROT, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Tome 4, *Le XIXe siècle*, FRAISSE, Geneviève, PERROT, Michelle (dir.), Paris, Plon, 1991, p. 169-194, p. 351-521.

KLEINERT, Annemarie, « La naissance d'une presse de mode à la veille de la Révolution et l'essor du genre au XIXe siècle », dans Centre d'Etudes du XVIIIe siècle de l'Université Lyon 2, *Le journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions*, Table ronde du CNRS du 12 et 13 Juin 1981, Pierre Rétat (dir.), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 189-198.

PERROT, Philippe, *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIXe siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1981, 344 p.

PERROT, Michelle, « Le genre de Marianne » dans AGULHON, Maurice (éd.), BECKER, Annette (éd.), COHEN, Evelyne (éd.), et al., *La république en représentations. Autour de l'œuvre de Maurice Agulhon*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 233-243.

SULLEROT, Evelyne, GODECHOT, Jacques (préf.), *Histoire de la presse féminine en France. Des origines à 1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1966, 225 p.

THEBAUD, Françoise, *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, 2^e éd. rev. et augm. par CORBIN, Alain (préf.), Lyon, ENS Editions, 2007 (Sociétés, Espaces, Temps), p. 9-27, p. 117-165.

VANIER, Henriette, *La mode et ses métiers. Frivolités et luttes des classes. 1830-1870*, Paris, Armand Colin, 1960, (Kiosque), p. 107-124.

Table des annexes

ANNEXE 1 : GRAVURE DE MODE DU CONSEILLER DES DAMES. (BML 150352, T. 1, PL. [288-289])	105
ANNEXE 2 : L'EXEMPLE D'UNE CHRONIQUE D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE EN 1848 (BML 150352, T. 1, P. 70-71)	106
ANNEXE 3 : PLAN DE TABLE (BML 150352, T. 1, PL. [96-97]).....	109
ANNEXE 4 : “CAUSERIE DE LA MÈRE DE FAMILLE” : LA PRIÈRE DES ENFANTS (BML 150352, T. 6, P. 54-55)	110
ANNEXE 5 : LA MÈRE DE FAMILLE ET SES ENFANTS (BML 150352, T. 6, PL. [188-189]).....	112
ANNEXE 6 : LA PETITE CORRESPONDANCE DES DEMOISELLES (BML 150352, T. 5, P. 312-313).....	113
ANNEXE 7 : LE COURRIER DES THÉÂTRES (Z. BOUREY), (BML 150352, T. 4, P. 24-25).....	116
ANNEXE 8 : REVUE DES MODES DE LA SAISON (LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY) (BML 150352, T. 4, P. 250-251).....	117
ANNEXE 9 : L'EXEMPLE D'UNE CHRONIQUE D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE EN 1852 (BML 150352, T. 5, P. 316-317).	118
ANNEXE 10 : LA CHRONIQUE DES SALONS (BML 150352, T. 6, P. 225).	119
ANNEXE 11 : LE CLUB DES FEMMES (MARQUISE DE VIEUXBOIS), (BML 150352, T. 1, P. 228-229).....	120

**Annexe 1 : Gravure de mode du Conseiller des Dames. (BmL
150352, T. 1, pl. [288-289])**



Photo Didier Nicole (BmL)

Annexe 2 : L'exemple d'une chronique d'économie domestique en 1848 (BmL 150352, T. 1, p. 70-71)

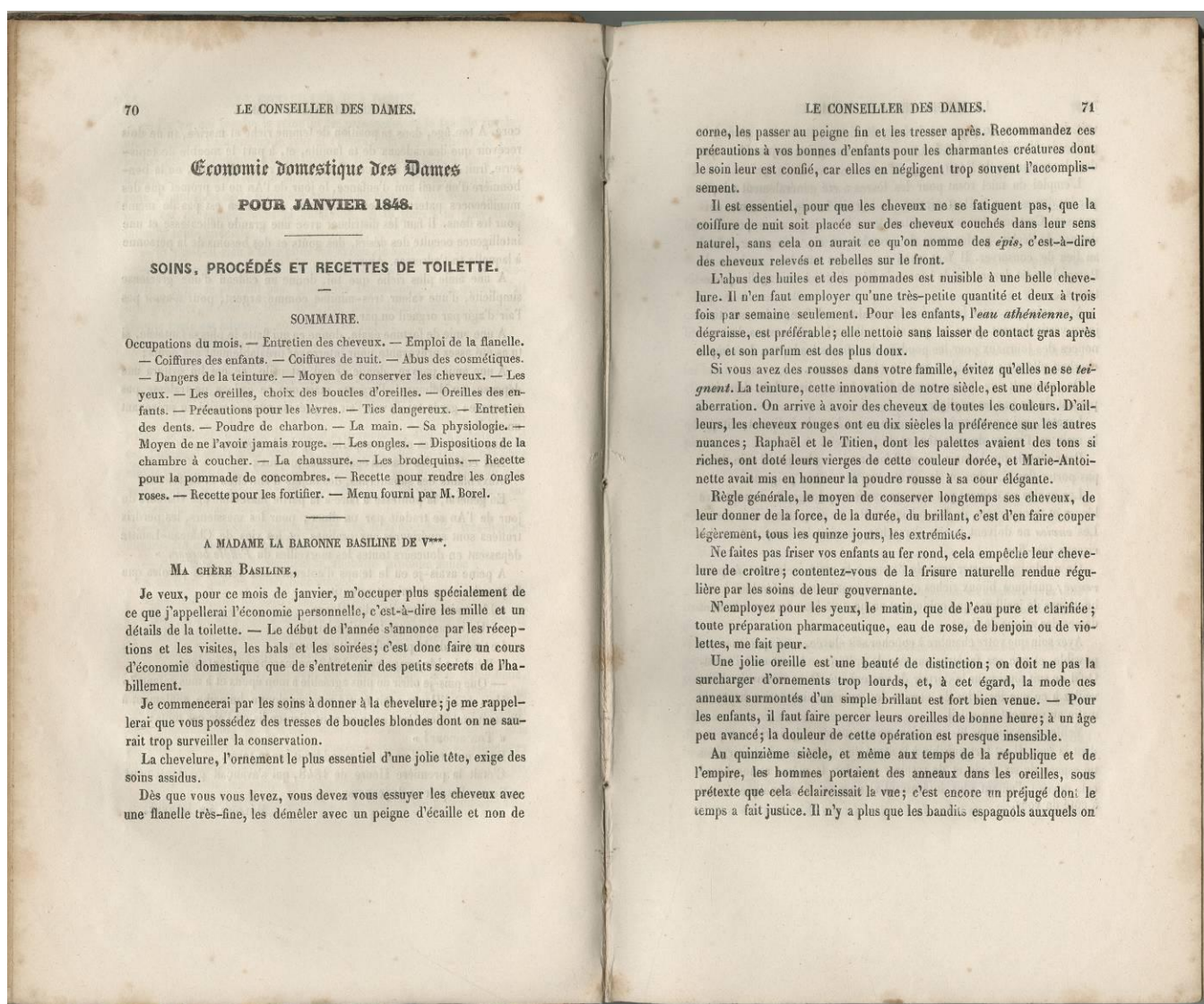


Photo Didier Nicole (BmL)

Suite de la chronique d'économie domestique : (BmL 150352, T. 1, p. 72-73)

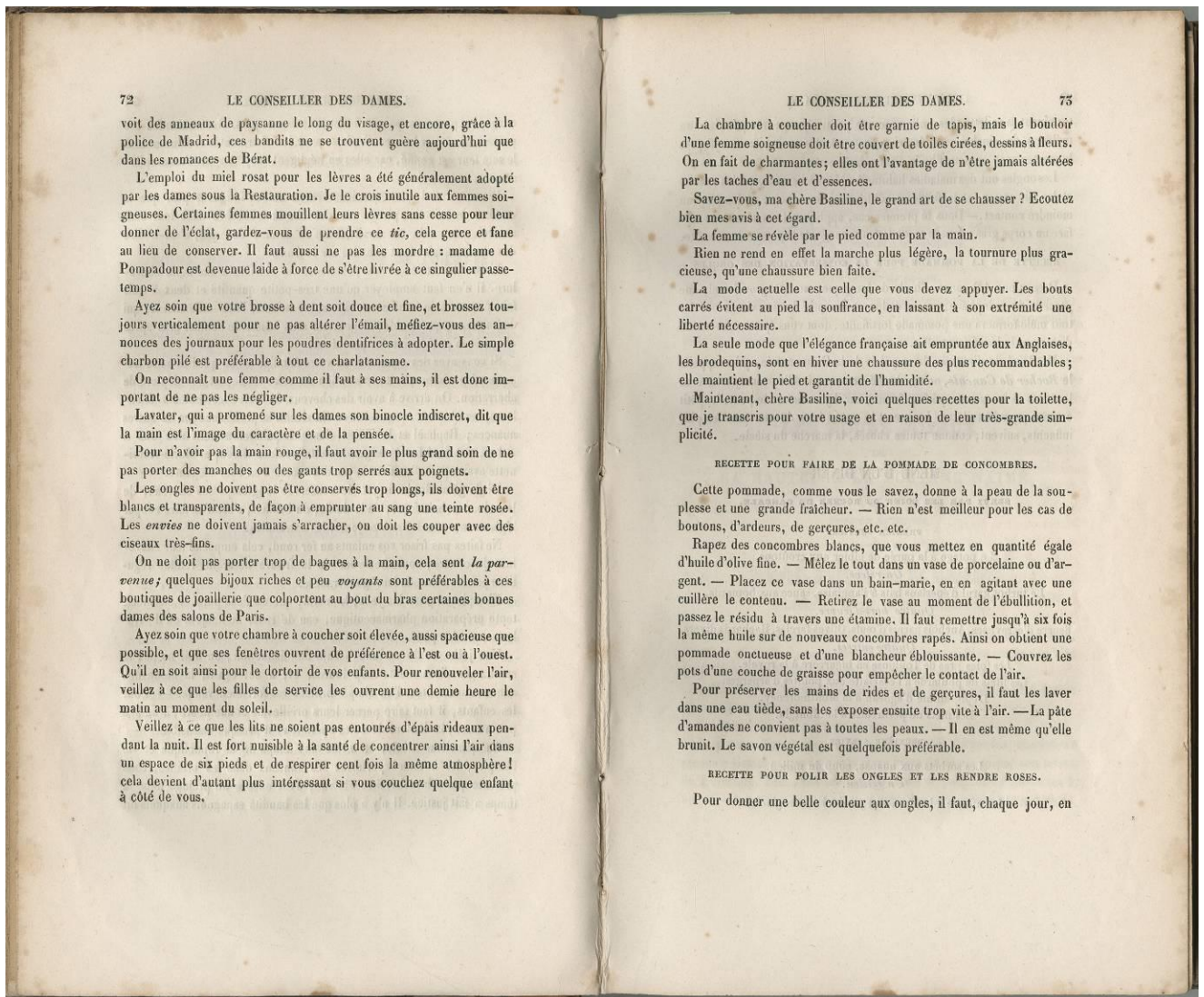
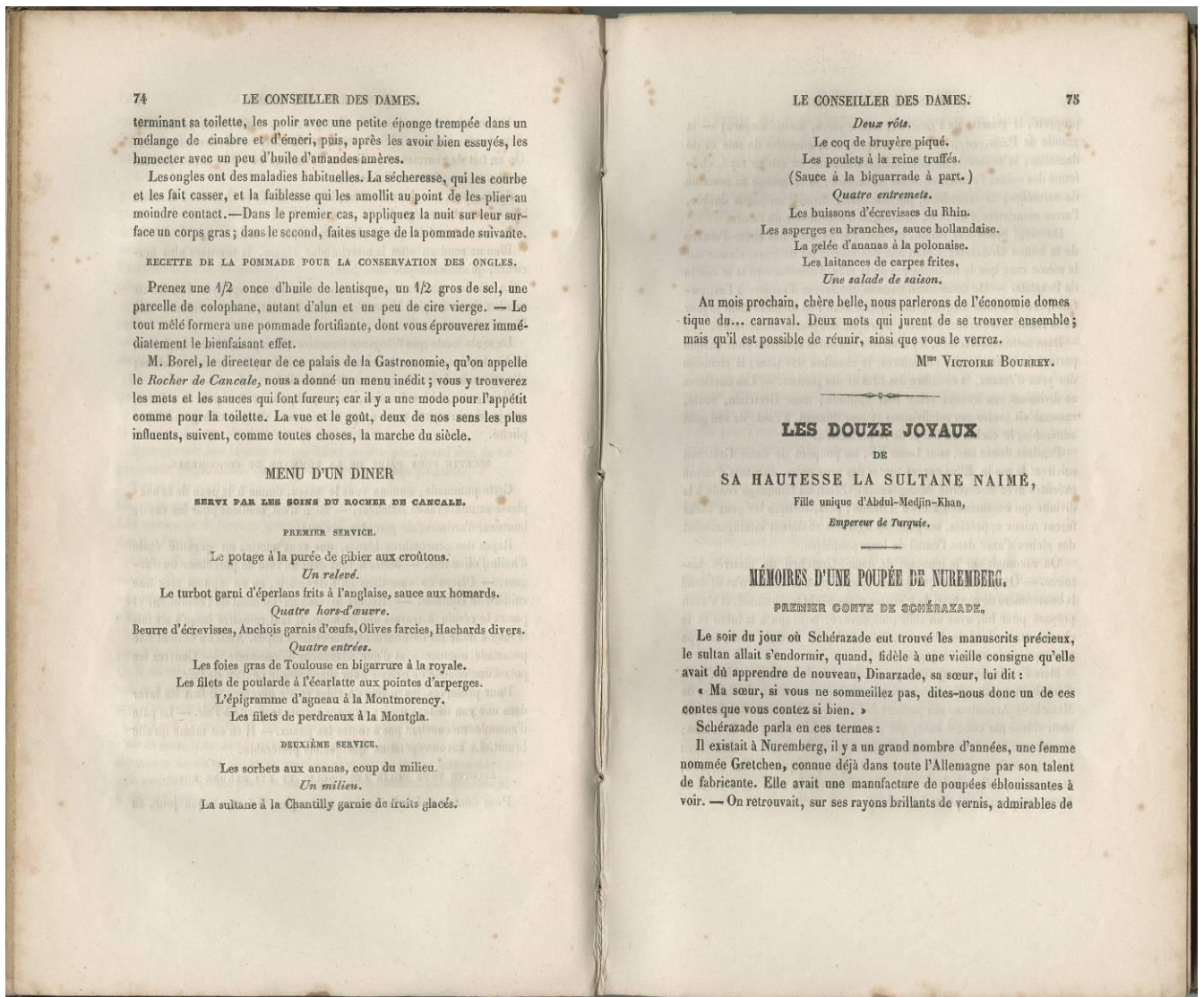


Photo Didier Nicole (BmL)

Suite de la chronique d'économie domestique : (BmL 150352, T. 1, p. 74-75)

Photo Didier Nicole (BmL)



Annexe 3 : Plan de table (BmL 150352, T. 1, pl. [96-97])

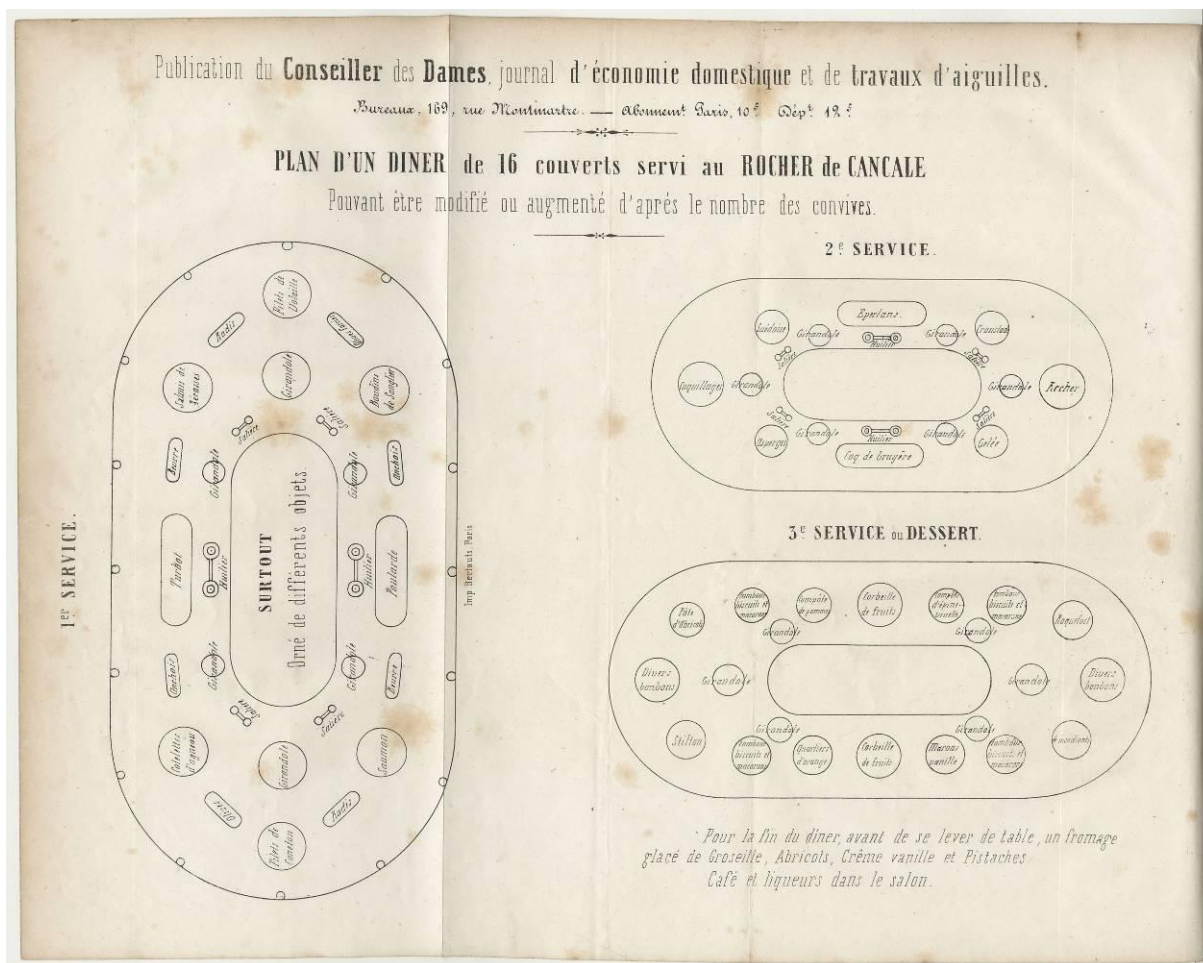


Photo Didier Nicole (BmL)

Annexe 4 : "Causerie de la mère de famille" : la prière des enfants (BmL 150352, T. 6, p. 54-55)

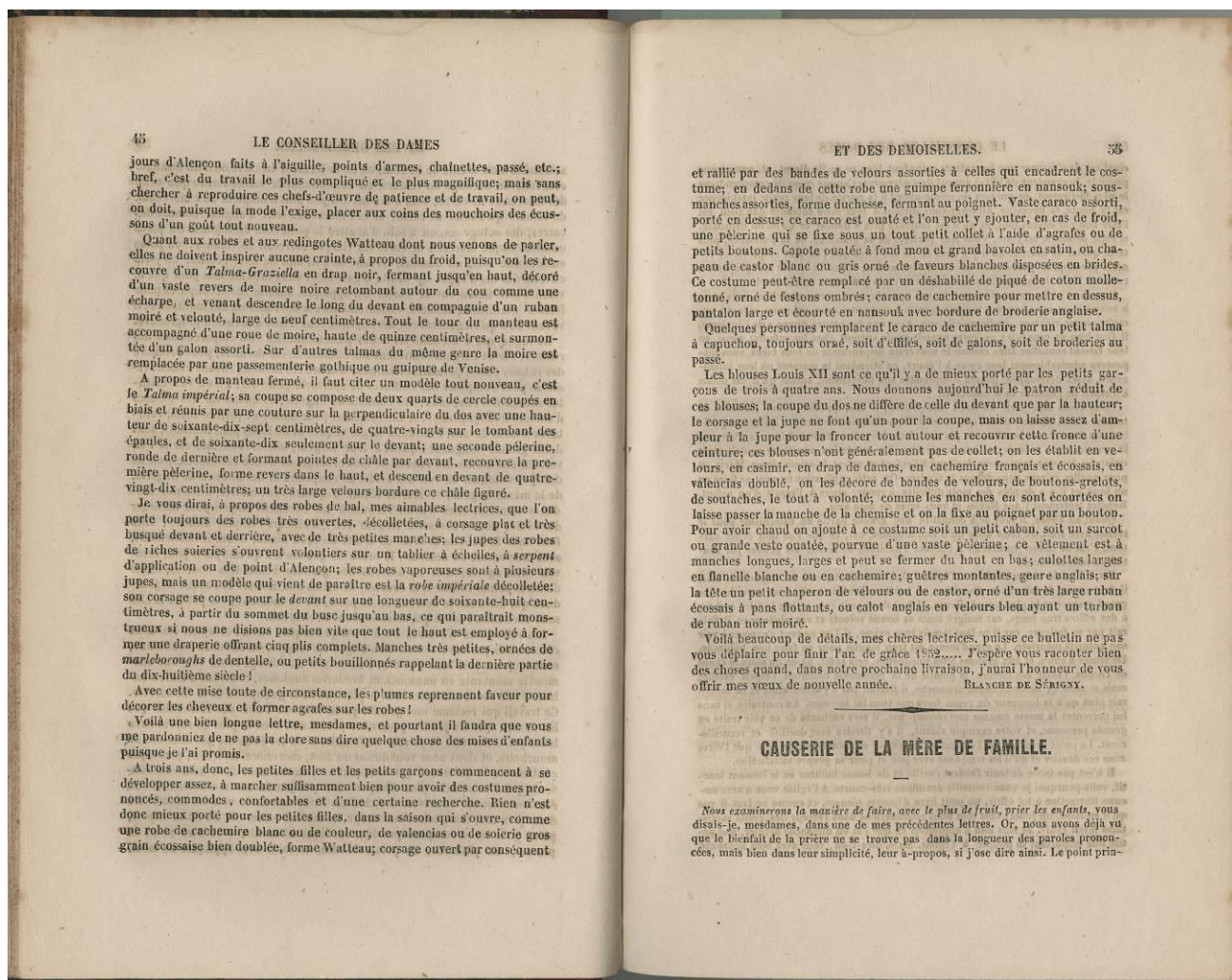
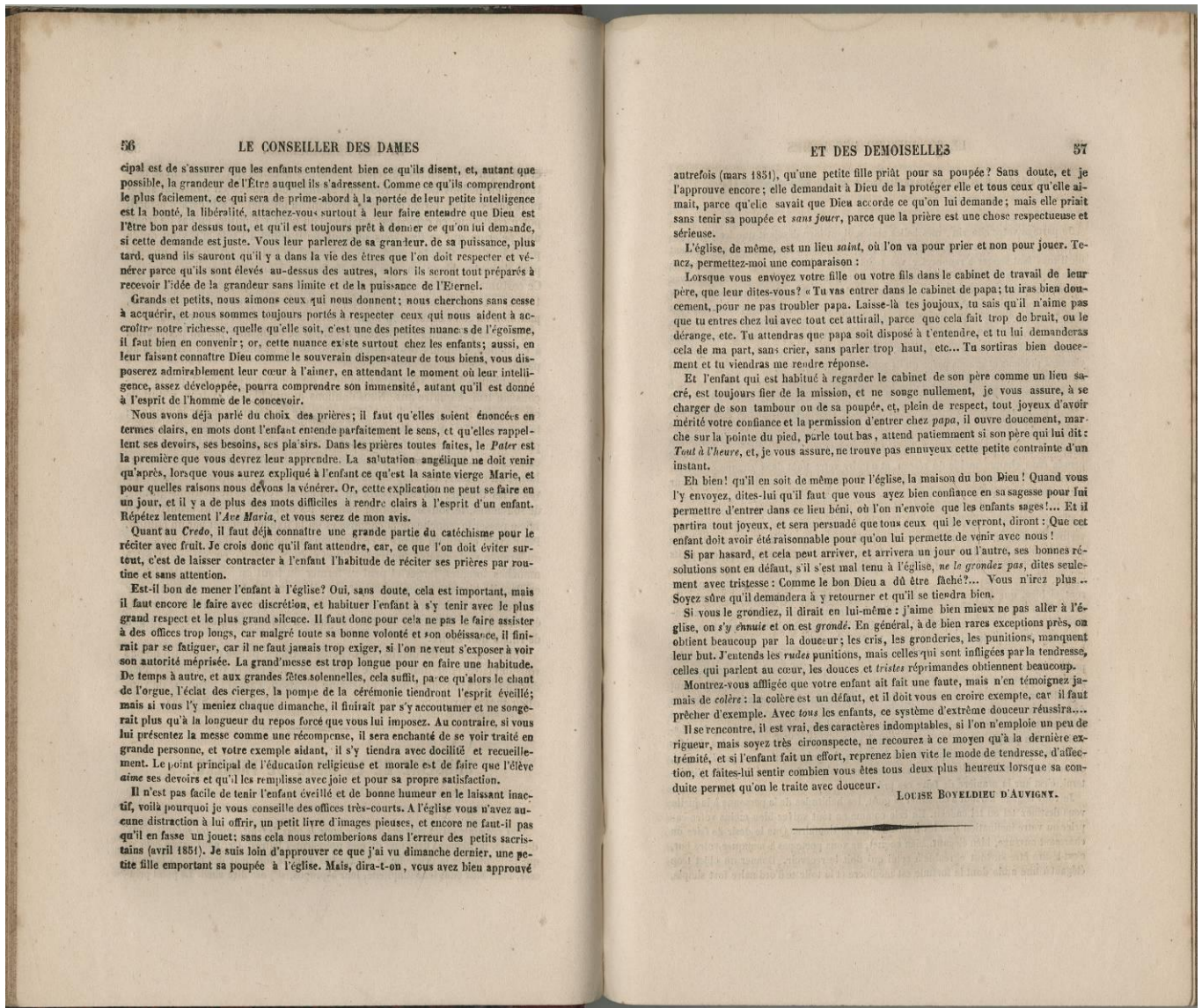


Photo Didier Nicole (BmL)

« Causerie de la mère de famille » : (BmL 150352, T. 6, p. 56-57)



capital est de s'assurer que les enfants entendent bien ce qu'ils disent, et, autant que possible, la grandeur de l'Être auquel ils s'adressent. Comme ce qu'ils comprendront le plus facilement, ce qui sera de prime-abord à la portée de leur petite intelligence est la bonté, la libéralité, attachez-vous surtout à leur faire entendre que Dieu est l'Être bon par dessus tout, et qu'il est toujours prêt à donner ce qu'on lui demande, si cette demande est juste. Vous leur parlerez de sa grandeur, de sa puissance, plus tard, quand ils sauront qu'il y a dans la vie des êtres que l'on doit respecter et vénérer parce qu'ils sont élevés au-dessus des autres, alors ils seront tout préparés à recevoir l'idée de la grandeur sans limite et de la puissance de l'Éternel.

Grands et petits, nous aimons ceux qui nous donnent; nous cherchons sans cesse à acquérir, et nous sommes toujours portés à respecter ceux qui nous aident à accroître notre richesse, quelle qu'elle soit, c'est une des petites nuances de l'égoïsme, il faut bien en convenir; or, cette nuance existe surtout chez les enfants; aussi, en leur faisant connaître Dieu comme le souverain dispensateur de tous biens, vous disposerez admirablement leur cœur à l'aimer, en attendant le moment où leur intelligence, assez développée, pourra comprendre son immensité, autant qu'il est donné à l'esprit de l'homme de le concevoir.

Nous avons déjà parlé du choix des prières; il faut qu'elles soient énoncées en termes clairs, en mots dont l'enfant entende parfaitement le sens, et qu'elles rappellent ses devoirs, ses besoins, ses plaisirs. Dans les prières toutes faites, le *Pater* est la première que vous devez leur apprendre. La salutation angélique ne doit venir qu'après, lorsque vous aurez expliqué à l'enfant ce qu'est la sainte vierge Marie, et pour quelles raisons nous devons la vénérer. Or, cette explication ne peut se faire en un jour, et il y a de plus des mots difficiles à rendre clairs à l'esprit d'un enfant. Répétez lentement l'*Ave Maria*, et vous serez de mon avis.

Quant au *Credo*, il faut déjà connaître une grande partie du catéchisme pour le réciter avec fruit. Je crois donc qu'il faut attendre, car, ce que l'on doit éviter surtout, c'est de laisser contracter à l'enfant l'habitude de réciter ses prières par routine et sans attention.

Est-il bon de mener l'enfant à l'église? Oui, sans doute, cela est important, mais il faut encore le faire avec discrétion, et habituer l'enfant à s'y tenir avec le plus grand respect et le plus grand silence. Il faut donc pour cela ne pas le faire assister à des offices trop longs, car malgré toute sa bonne volonté et son obéissance, il finirait par se fatiguer, car il ne faut jamais trop exiger, si l'on ne veut s'exposer à voir son autorité méprisée. La grand-messe est trop longue pour en faire une habitude. De temps à autre, et aux grandes fêtes solennelles, cela suffit, parce qu'alors le chant de l'orgue, l'éclat des cierges, la pompe de la cérémonie tiendront l'esprit éveillé; mais si vous l'y menez chaque dimanche, il finirait par s'y accoutumer et ne songerait plus qu'à la longueur du repos forcé que vous lui imposez. Au contraire, si vous lui présentez la messe comme une récompense, il sera enchanté de se voir traité en grande personne, et votre exemple aidant, il s'y tiendra avec docilité et recueillement. Le point principal de l'éducation religieuse et morale est de faire que l'élève aime ses devoirs et qu'il les remplisse avec joie et pour sa propre satisfaction.

Il n'est pas facile de tenir l'enfant éveillé et de bonne humeur en le laissant inactif, voilà pourquoi je vous conseille des offices très-courts. À l'église vous n'avez aucune distraction à lui offrir, un petit livre d'images pieuses, et encore ne faut-il pas qu'il en fasse un jouet; sans cela nous retomberions dans l'erreur des petits sacristains (avril 1851). Je suis loin d'approuver ce que j'ai vu dimanche dernier, une petite fille emportant sa poupée à l'église. Mais, dira-t-on, vous avez bien approuvé

autrefois (mars 1851), qu'une petite fille priât pour sa poupée? Sans doute, et je l'approuve encore; elle demandait à Dieu de la protéger elle et tous ceux qu'elle aimait, parce qu'elle savait que Dieu accorde ce qu'on lui demande; mais elle priait sans tenir sa poupée et *sans jouer*, parce que la prière est une chose respectueuse et sérieuse.

L'église, de même, est un lieu saint, où l'on va pour prier et non pour jouer. Tenez, permettez-moi une comparaison:

Lorsque vous envoyez votre fille ou votre fils dans le cabinet de travail de leur père, que leur dites-vous? « Tu vas entrer dans le cabinet de papa; tu iras bien doucement, pour ne pas troubler papa. Laisse-là tes joujoux, tu sais qu'il n'aime pas que tu entres chez lui avec tout cet attirail, parce que cela fait trop de bruit, ou le dérange, etc. Tu attendras que papa soit disposé à t'entendre, et tu lui demanderas cela de ma part, sans crier, sans parler trop haut, etc... Tu sortiras bien doucement et tu viendras me rendre réponse.

Et l'enfant qui est habitué à regarder le cabinet de son père comme un lieu sacré, est toujours fier de la mission, et ne songe nullement, je vous assure, à se charger de son tambour ou de sa poupée, et, plein de respect, tout joyeux d'avoir mérité votre confiance et la permission d'entrer chez papa, il ouvre doucement, marche sur la pointe du pied, parle tout bas, attend patiemment si son père qui lui dit: *Tout à l'heure*, et, je vous assure, ne trouve pas ennuyeux cette petite contrainte d'un instant.

Eh bien! qu'il en soit de même pour l'église, la maison du bon Dieu! Quand vous l'y envoyez, dites-lui qu'il faut que vous ayez bien confiance en sa sagesse pour lui permettre d'entrer dans ce lieu béni, où l'on n'envoie que les enfants sages!... Et il partira tout joyeux, et sera persuadé que tous ceux qui le verront, diront: Que cet enfant doit avoir été raisonnable pour qu'on lui permette de venir avec nous!

Si par hasard, et cela peut arriver, et arrivera un jour ou l'autre, ses bonnes résolutions sont en défaut, s'il s'est mal tenu à l'église, ne le grondez pas, dites seulement avec tristesse: Comme le bon Dieu a dû être fâché!... Vous n'irez plus.. Soyez sûr qu'il demandera à y retourner et qu'il se tiendra bien.

Si vous le grondiez, il dirait en lui-même: j'aime bien mieux ne pas aller à l'église, on s'y ennuie et on est grondé. En général, à de bien rares exceptions près, on obtient beaucoup par la douceur; les cris, les gronderies, les punitions, manquent leur but. J'entends les rudes punitions, mais celles qui sont infligées par la tendresse, celles qui parlent au cœur, les douces et tristes réprimandes obtiennent beaucoup.

Montrez-vous affligée que votre enfant ait fait une faute, mais n'en témoignez jamais de colère: la colère est un défaut, et il doit vous en croire exempt, car il faut prêcher d'exemple. Avec tous les enfants, ce système d'extrême douceur réussira...

Il se rencontre, il est vrai, des caractères indomptables, si l'on n'emploie un peu de rigueur, mais soyez très circonspect, ne recourez à ce moyen qu'à la dernière extrémité, et si l'enfant fait un effort, reprenez bien vite le mode de tendresse, d'affection, et faites-lui sentir combien vous êtes tous deux plus heureux lorsque sa conduite permet qu'on le traite avec douceur.

LOUISE BOYELDIEU D'AVIGNY.

Annexe 5 : La mère de famille et ses enfants (BmL 150352, T. 6, pl. [188-189]).

Photo Didier Nicole (BmL)



Annexe 6 : La Petite Correspondance des Demoiselles (BmL 150352, T. 5, p. 312-313)

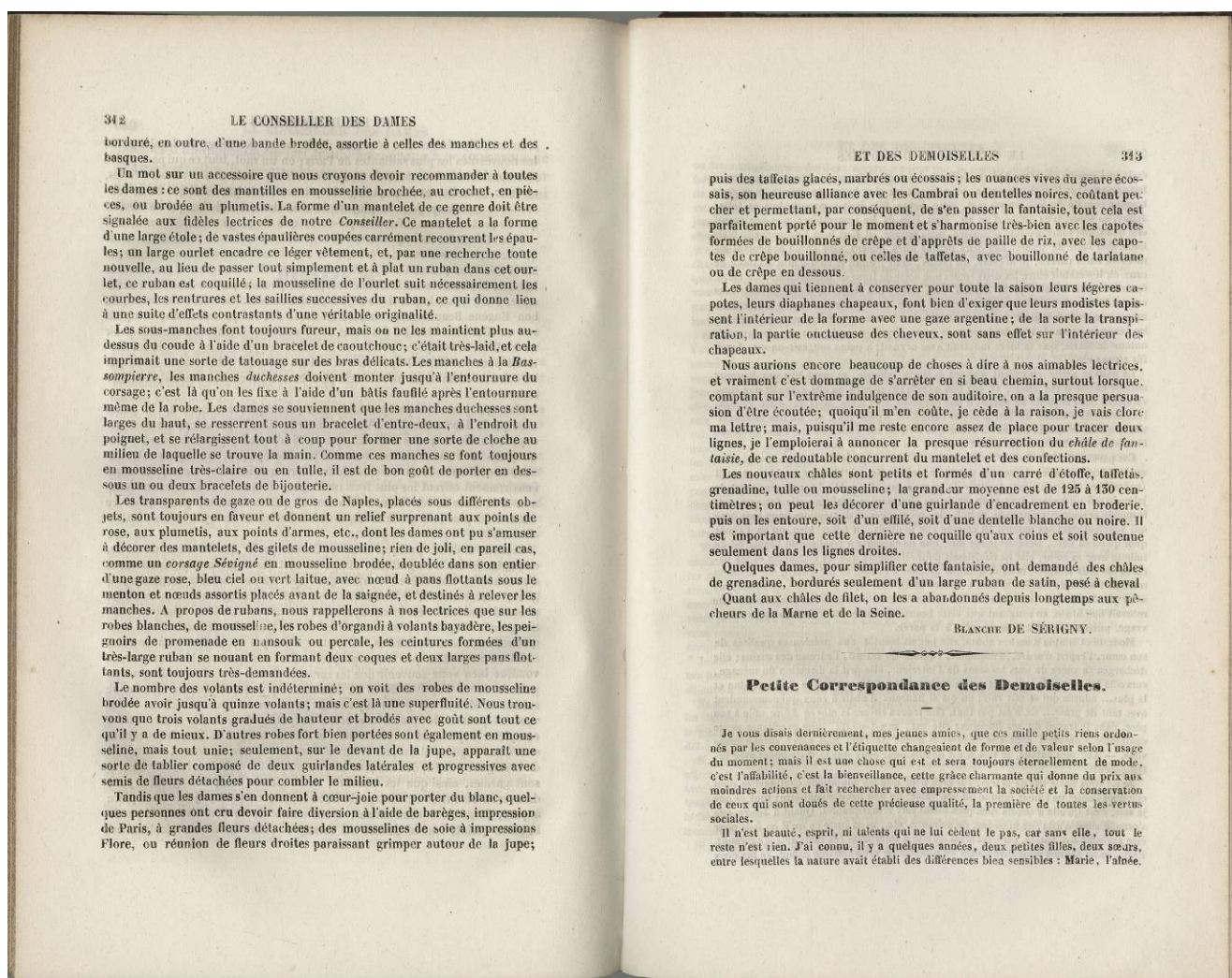
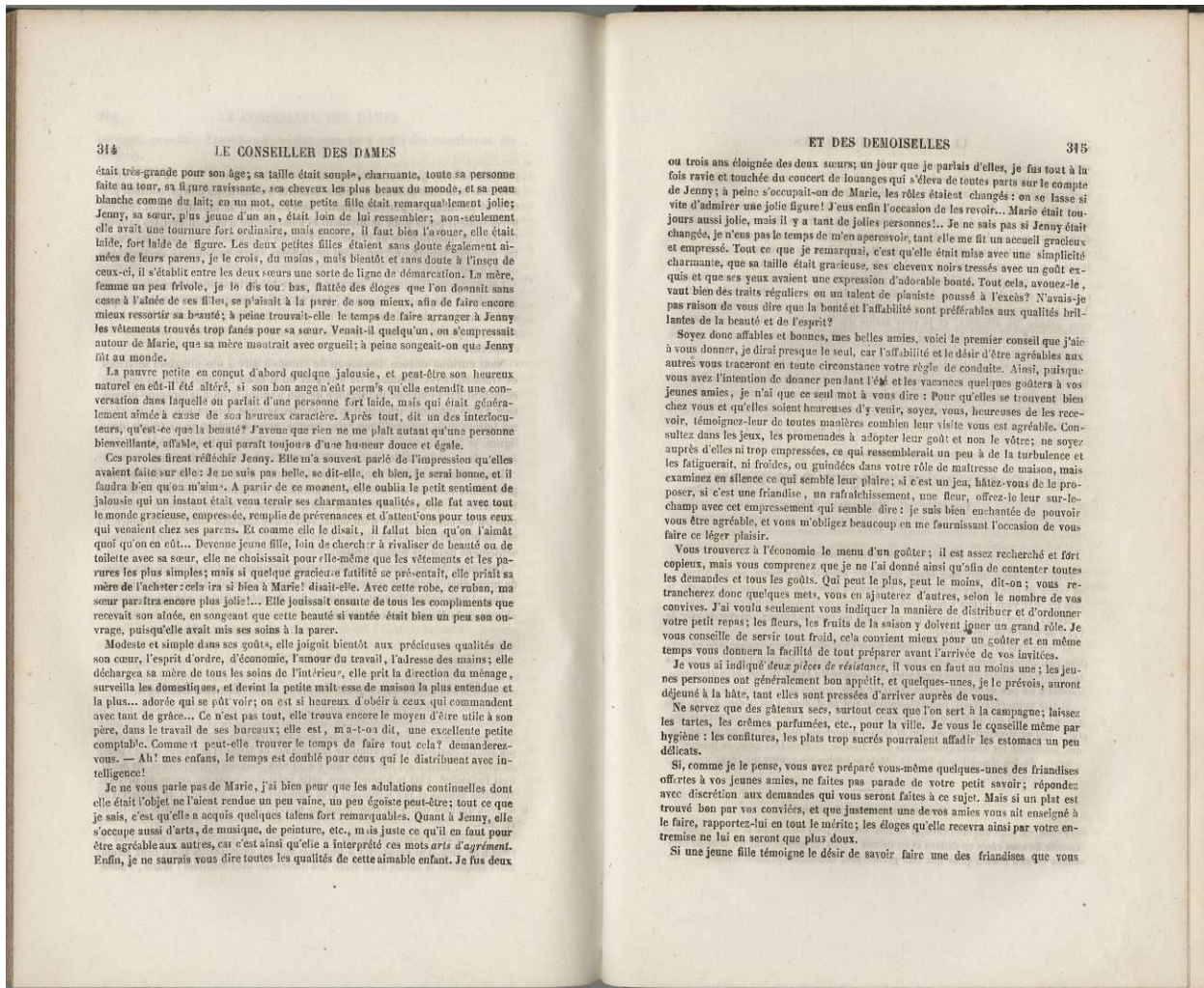


Photo Didier Nicole (BmL)

*Suite de la Petite Correspondance des demoiselles (BmL 150352,
T. 5, p. 314-315)*



était très-grande pour son âge; sa taille était souple, charmante, toute sa personne faite au tour, sa figure ravissante, ses cheveux les plus beaux du monde, et sa peau blanche comme du lait; en un mot, cette petite fille était remarquablement jolie; Jenny, sa sœur, plus jeune d'un an, était loin de lui ressembler; non-seulement elle avait une tournure fort ordinaire, mais encore, il faut bien l'avouer, elle était laide, fort laide de figure. Les deux petites filles étaient sans doute également aimées de leurs parents; je le crois, du moins, mais bientôt et sans doute à l'insu de ceux-ci, il s'établit entre les deux sœurs une sorte de ligne de démarcation. La mère, femme un peu frivole, je le dis tout bas, flattée des éloges que l'on donnait sans cesse à l'aînée de ses filles, se plaisait à la parer de son mieux, afin de faire encore mieux ressortir sa beauté; à peine trouvait-elle le temps de faire arranger à Jenny les vêtements trouvés trop fantaisistes pour sa sœur. Venait-il quelqu'un, on s'empressait autour de Marie, que sa mère montrait avec orgueil; à peine songeait-on que Jenny fût au monde.

La pauvre petite en conçut d'abord quelque jalousie, et peut-être son heureux naturel en eût-il été altéré, si son bon ange n'eût permis qu'elle entendit une conversation dans laquelle on parlait d'une personne fort laide, mais qui était généralement aimée à cause de son heureux caractère. Après tout, dit un des interlocuteurs, qu'est-ce que la beauté? J'avoue que rien ne me plaît autant qu'une personne bienveillante, affable, et qui paraît toujours d'une humeur douce et égale.

Ces paroles firent réfléchir Jenny. Elle n'a souvent parlé de l'impression qu'elles avaient faite sur elle: Je ne suis pas belle, se dit-elle, eh bien, je serai homme, et il faudra bien qu'on m'aime. A partir de ce moment, elle oublia le petit sentiment de jalousie qui un instant était venu ternir ses charmantes qualités, elle fut avec tout le monde gracieuse, empressée, remplie de prévenances et d'attentions pour tous ceux qui venaient chez ses parents. Et comme elle le disait, il fallut bien qu'on l'aimât quoi qu'on en eût... Devenue jeune fille, loin de chercher à rivaliser de beauté ou de toilette avec sa sœur, mais si quelque gracieuse facilité se présentait, elle priait sa mère de l'acheter: cela ira si bien à Marie! disait-elle. Avec cette robe, ce ruban, ma sœur paraîtra encore plus jolie!... Elle jouissait ensuite de tous les compliments que recevait son aînée, en songeant que cette beauté si vantée était bien un peu son ouvrage, puisqu'elle avait mis ses soins à la parer.

Modeste et simple dans ses goûts, elle joignit bientôt aux précieuses qualités de son cœur, l'esprit d'ordre, d'économie, l'amour du travail, l'adresse des mains; elle déchargea sa mère de tous les soins de l'intérieur, elle prit la direction du ménage, surveilla les domestiques, et devint la petite maîtresse de maison la plus entendue et la plus... adorée qui se pût voir; on est si heureux d'obéir à ceux qui commandent avec tant de grâce... Ce n'est pas tout, elle trouva encore le moyen d'être utile à son père, dans le travail de ses bureaux; elle est, m'a-t-on dit, une excellente petite comptable. Comme-t-elle peut trouver le temps de faire tout cela? demanderez-vous. — Ah! mes enfants, le temps est doublé pour ceux qui le distribuent avec intelligence!

Je ne vous parle pas de Marie, j'ai bien peur que les adulations continuelles dont elle était l'objet ne l'aient rendue un peu vaine, un peu égoïste peut-être; tout ce que je sais, c'est qu'elle a acquis quelques talents fort remarquables. Quant à Jenny, elle s'occupe aussi d'arts, de musique, de peinture, etc., mais juste ce qu'il en faut pour être agréable aux autres, car c'est ainsi qu'elle a interprété ces mots *arts d'agrément*. Enfin, je ne saurais vous dire toutes les qualités de cette aimable enfant. Je fus deux

ou trois ans éloignée des deux sœurs; un jour que je parlais d'elles, je fis tout à la fois ravie et touchée du concert de louanges qui s'éleva de toutes parts sur le compte de Jenny; à peine s'occupait-on de Marie, les rôles étaient changés; on se laisse si vite d'admirer une jolie figure! J'eus enfin l'occasion de les revoir... Marie était toujours aussi jolie, mais il y a tant de jolies personnes... Je ne sais pas si Jenny était changée, je n'eus pas le temps de m'en apercevoir, tant elle me fit un accueil gracieux et empressé. Tout ce que je remarquai, c'est qu'elle était mise avec une simplicité charmante, que sa taille était gracieuse, ses cheveux noirs tressés avec un goût exquis et que ses yeux avaient une expression d'adorable bonté. Tout cela, avouez-le, vaut bien des traits réguliers ou un talent de pianiste poussé à l'excès? N'avais-je pas raison de vous dire que la bonté et l'affabilité sont préférables aux qualités brillantes de la beauté et de l'esprit?

Soyez donc affables et bonnes, mes belles amies, voici le premier conseil que j'aie à vous donner, je dirai presque le seul, car l'affabilité et le désir d'être agréables aux autres vous traceront en toute circonstance votre règle de conduite. Ainsi, puisque vous avez l'intention de donner pendant l'été et les vacances quelques paillettes à vos jeunes amies, je n'ai que ce seul mot à vous dire: Pour qu'elles se trouvent bien chez vous et qu'elles soient heureuses d'y venir, soyez, vous, heureuses de les recevoir, témoignez-leur de toutes manières combien leur visite vous est agréable. Consultez dans les jeux, les promenades à adopter leur goût et non le vôtre; ne soyez auprès d'elles ni trop empressées, ce qui ressemblerait un peu à de la turbulence et les fatiguerait, ni froides, ou guidées dans votre rôle de maîtresse de maison, mais examinez en silence ce qui semble leur plaire; si c'est un jeu, hâtez-vous de le proposer, si c'est une friandise, un rafraîchissement, une fleur, offrez-le leur sur-le-champ avec cet empressément qui semble dire: je suis bien enchantée de pouvoir vous être agréable, et vous m'obligez beaucoup en me fournissant l'occasion de vous faire ce léger plaisir.

Vous trouverez à l'économiste le menu d'un goûter; il est assez recherché et fort copieux, mais vous comprenez que je ne l'ai donné ainsi qu'afin de contenter toutes les demandes et tous les goûts. Qui peut le plus, peut le moins, dit-on; vous rechercherez donc quelques mets, vous en ajouterez d'autres, selon le nombre de vos convives. J'ai voulu seulement vous indiquer la manière de distribuer et d'ordonner votre petit repas; les fleurs, les fruits de la saison y doivent jouer un grand rôle. Je vous conseille de servir tout froid, cela convient mieux pour un goûter et en même temps vous donnera la facilité de tout préparer avant l'arrivée de vos invités.

Je vous ai indiqué deux pièces de résistance, il vous en faut au moins une; les jeunes personnes ont généralement bon appétit, et quelques-unes, je le prévois, auront déjeuné à la hâte, tant elles sont pressées d'arriver auprès de vous.

Ne servez que des gâteaux secs, surtout ceux que l'on sert à la campagne; laissez les tartes, les crêmes parfumées, etc., pour la ville. Je vous le conseille même par hygiène: les confitures, les plats trop sucrés pourraient affaiblir les estomacs un peu délicats.

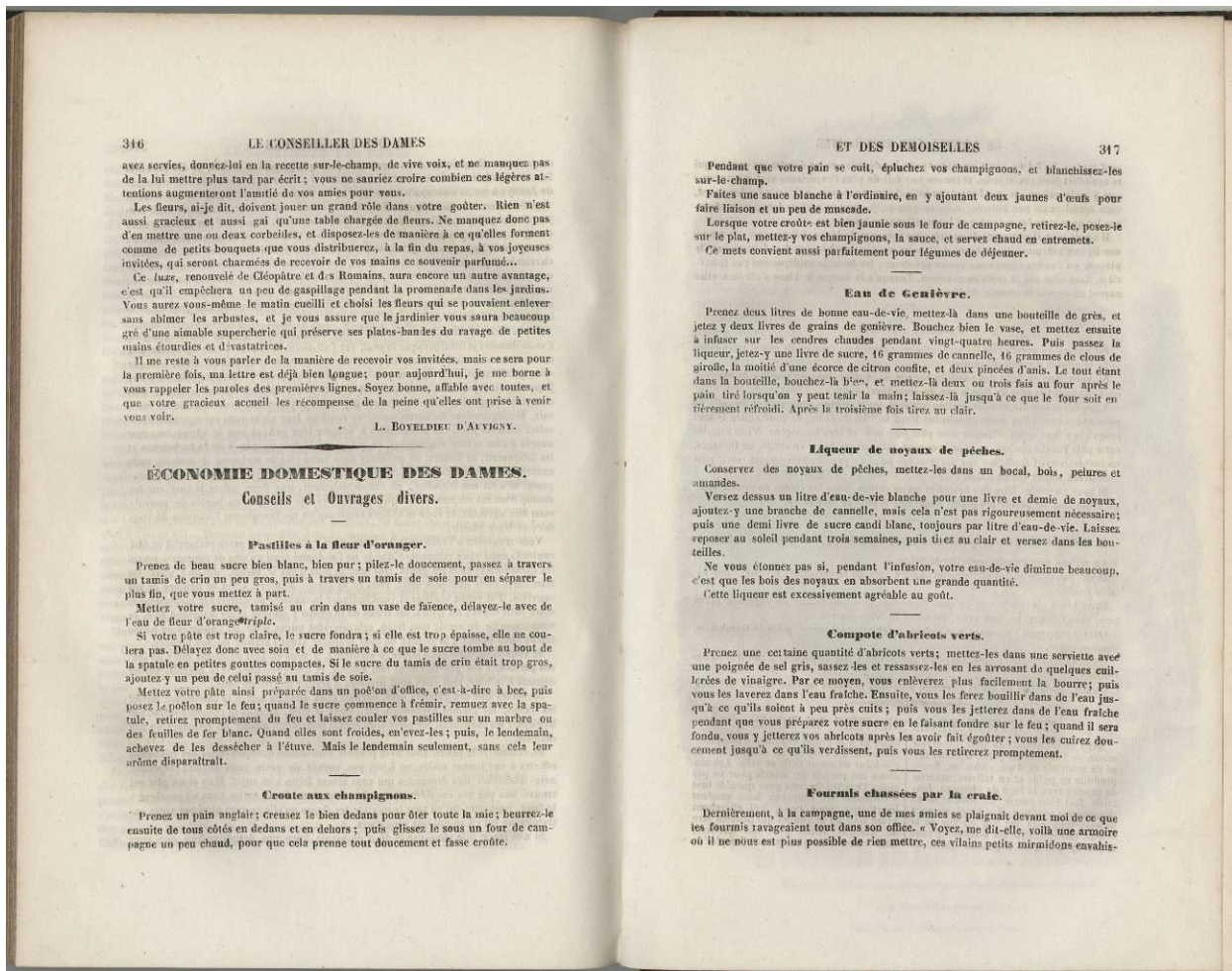
Si, comme je le pense, vous avez préparé vous-même quelques-unes des friandises offertes à vos jeunes amies, ne faites pas parade de votre petit savoir; répondez avec discrétion aux demandes qui vous seront faites à ce sujet. Mais si un plat est trouvé bon par vos convives, et que justement une de vos amies vous ait enseigné à le faire, rappelez-lui en tout le mérite; les éloges qu'elle recevra ainsi par votre entremise ne lui en seront que plus doux.

Si une jeune fille témoigne le désir de savoir faire une des friandises que vous

Photo Didier Nicole (BmL)

*Suite de la Petite Correspondance des demoiselles (BmL 150352,
T. 5, p. 316)*

Photo Didier Nicole (BmL)



316

LE CONSEILLER DES DAMES

avez servies, donnez-lui en la recette sur-le-champ, de vive voix, et ne manquez pas de la lui mettre plus tard par écrit; vous ne sauriez croire combien ces légères attentions augmentent l'amitié de vos amies pour vous.

Les fleurs, si-je dit, doivent jouer un grand rôle dans votre goûter. Rien n'est aussi gracieux et aussi gai qu'une table chargée de fleurs. Ne manquez donc pas d'en mettre une ou deux corbeilles, et disposez-les de manière à ce qu'elles forment comme de petits bouquets que vous distribuerez, à la fin du repas, à vos joyeuses invitées, qui seront charmées de recevoir de vos mains ce souvenir parfumé...

Ce luxe, renouvelé de Cléopâtre et des Romains, aura encore un autre avantage, c'est qu'il empêchera un peu de gaspillage pendant la promenade dans les jardins. Vous aurez vous-même le main cueilli et choisi les fleurs qui se pouvaient enlever sans abîmer les arbustes, et je vous assure que le jardinier vous aura beaucoup gré d'une aimable supercherie qui préserve ses plates-bandes du ravage de petites mains étourdies et d'ivastatrices.

Il ne reste à vous parler de la manière de recevoir vos invitées, mais ce sera pour la première fois, ma lettre est déjà bien longue; pour aujourd'hui, je me borne à vous rappeler les paroles des premières lignes. Soyez bonne, affable avec toutes, et que votre gracieux accueil les récompense de la peine qu'elles ont prise à venir vous voir.

L. BOVELDIEU D'AVIGNY.

ECONOMIE DOMESTIQUE DES DAMES.

Conseils et ouvrages divers.

Pastilles à la fleur d'orange.

Prenez de beau sucre bien blanc, bien pur; pilez-le doucement, passez à travers un tamis de crin un peu gros, puis à travers un tamis de soie pour en séparer le plus fin, que vous mettez à part.

Mettez votre sucre, tamisé au crin dans un vase de faïence, délayez-le avec de l'eau de fleur d'orange triple.

Si votre pâte est trop claire, le sucre fondra; si elle est trop épaisse, elle ne coulera pas. Délayez donc avec soin et de manière à ce que le sucre tombe au bout de la spatule en petites gouttes compactes. Si le sucre du tamis de crin était trop gros, ajoutez-y un peu de celui passé au tamis de soie.

Mettez votre pâte ainsi préparée dans un poëlon d'office, c'est-à-dire à bec, puis posez le poëlon sur le feu; quand le sucre commence à frémir, remuez avec la spatule, retirez promptement du feu et laissez couler vos pastilles sur un marbre ou des feuilles de fer blanc. Quand elles sont froides, en'evrez-les; puis, le lendemain, achevez de les dessécher à l'étuve. Mais le lendemain seulement, sans cela leur arôme disparaîtrait.

Crêpe aux champignons.

Prenez un pain anglais; creusez le bien dedans pour ôter toute la mie; beurrez-le ensuite de tous côtés en dedans et en dehors; puis glissez le sous un four de campagne un peu chaud, pour que cela prenne tout doucement et fasse croûte.

ET DES DEMOISELLES

317

Pendant que votre pain se cuit, épluchez vos champignons, et blanchissez-les sur-le-champ.

Faites une sauce blanche à l'ordinaire, en y ajoutant deux jaunes d'œufs pour faire liaison et un peu de muscade.

Lorsque votre croûte est bien jaunie sous le four de campagne, retirez-le, posez-le sur le plat, mettez-y vos champignons, la sauce, et servez chaud en entremets.

Ce mets convient aussi parfaitement pour légumes de déjeuner.

Eau de Genièvre.

Prenez deux litres de bonne eau-de-vie, mettez-la dans une bouteille de grès, et jetez-y deux livres de grains de genièvre. Bouchez bien le vase, et mettez ensuite à infuser sur les cendres chaudes pendant vingt-quatre heures. Puis passez la liqueur, jetez-y une livre de sucre, 16 grammes de cannelle, 16 grammes de clous de girofle, la moitié d'une écorce de citron confite, et deux pinces d'anis. Le tout étant dans la bouteille, bouchez-la bien, et mettez-la deux ou trois fois au four après le pain tiré lorsqu'on y peut tenir la main; laissez-la jusqu'à ce que le four soit entièrement refroidi. Après le troisième fois tirez au clair.

Liquore de noyaux de pêches.

Conservez des noyaux de pêches, mettez-les dans un bocal, bois, peitures et amandes.

Verser dessus un litre d'eau-de-vie blanche pour une livre et demie de noyaux, ajoutez-y une branche de cannelle, mais cela n'est pas rigoureusement nécessaire; puis une demi livre de sucre candi blanc, toujours par litre d'eau-de-vie. Laissez reposer au soleil pendant trois semaines, puis tirez au clair et versez dans les bouteilles.

Ne vous étonnez pas si, pendant l'infusion, votre eau-de-vie diminue beaucoup, c'est que les bois des noyaux en absorbent une grande quantité. Cette liqueur est excessivement agréable au goût.

Compote d'abricots verts.

Prenez une certaine quantité d'abricots verts; mettez-les dans une serviette avec une poignée de sel gris, sautez-les et ressassez-les en les arrosant de quelques cuillerées de vinaigre. Par ce moyen, vous enlèverez plus facilement la boue; puis vous les laverez dans l'eau fraîche. Ensuite, vous les ferez bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'ils soient à peu près cuits; puis vous les jetterez dans de l'eau fraîche pendant que vous préparez votre sucre en le faisant fondre sur le feu; quand il sera fondu, vous y jetterez vos abricots après les avoir fait égoutter; vous les cuirez doucement jusqu'à ce qu'ils verdissent, puis vous les retirerez promptement.

Fourmis chassées par la craie.

Dernièrement, à la campagne, une de mes amies se plaignait devant moi de ce que les fourmis ravageaient tout dans son office. « Voyez, me dit-elle, voilà une armoire où il ne nous est plus possible de rien mettre, ces vilains petits mirmidons envahis-

Annexe 7 : Le Courrier des théâtres (Z. Bourey), (BmL 150352, T. 4, p. 24-25)

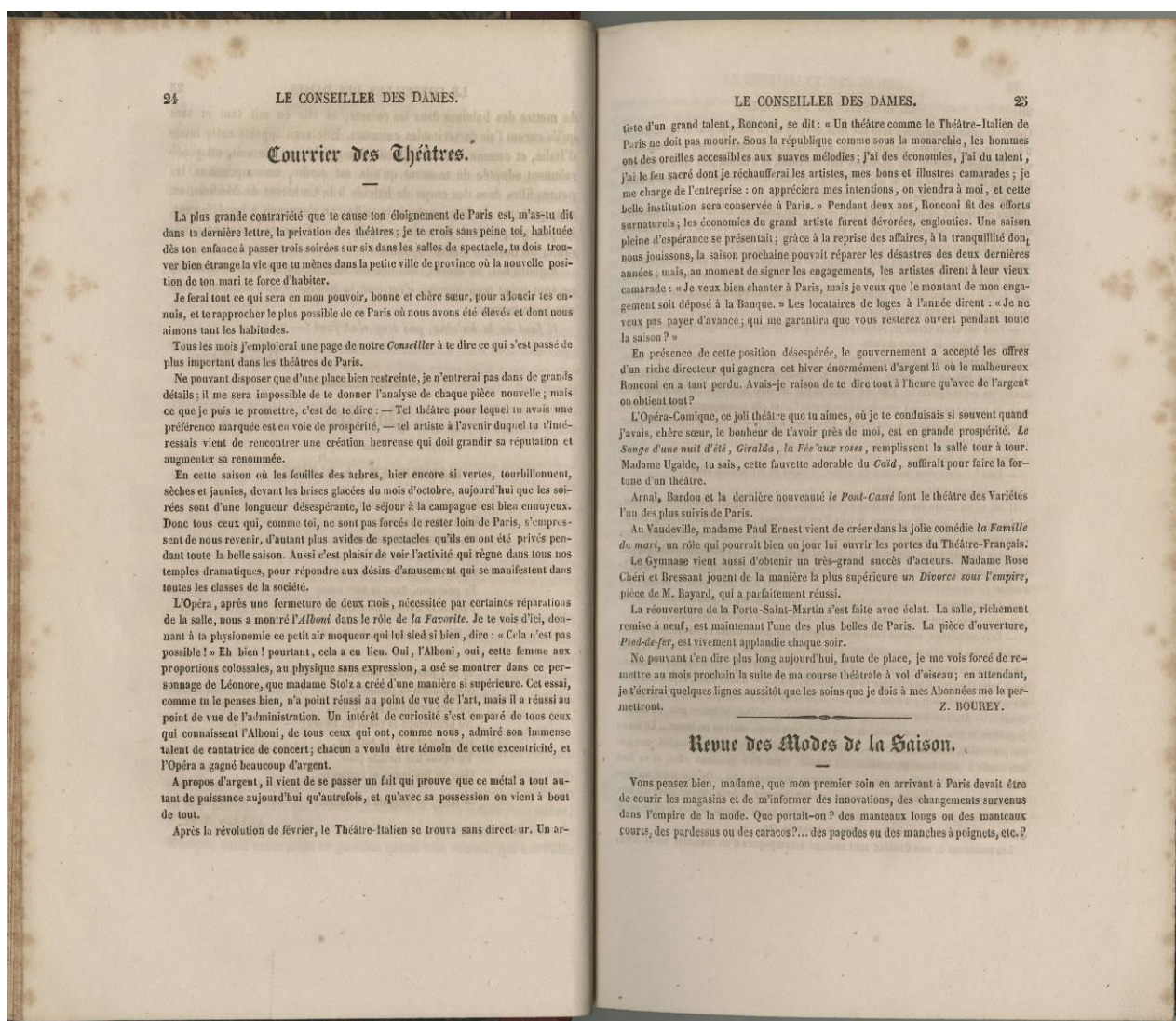


Photo Didier Nicole (BmL)

Annexe 8 : Revue des modes de la Saison (Louise Boyeldieu d'Auvigny) (BmL 150352, T. 4, p. 250-251)

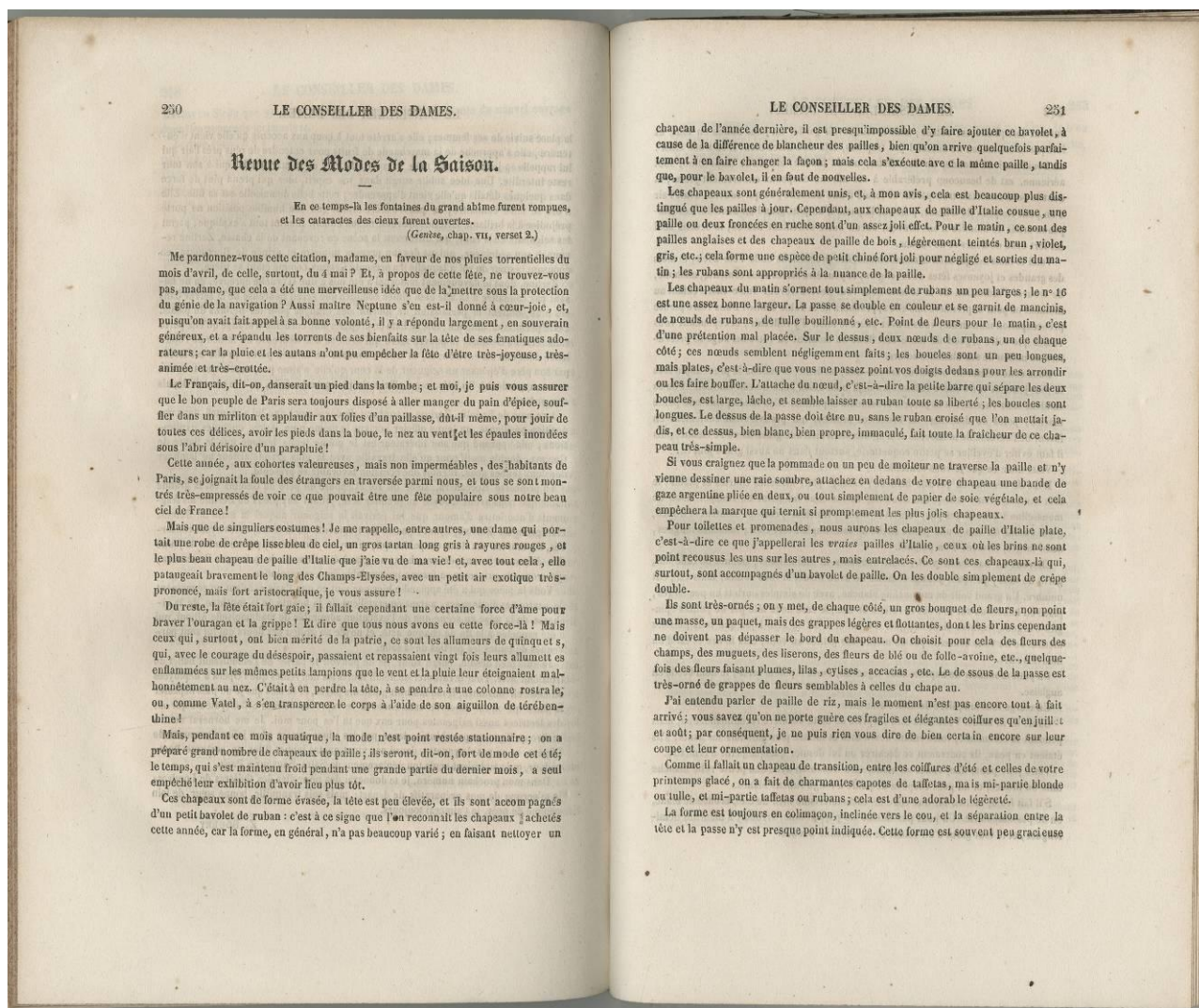
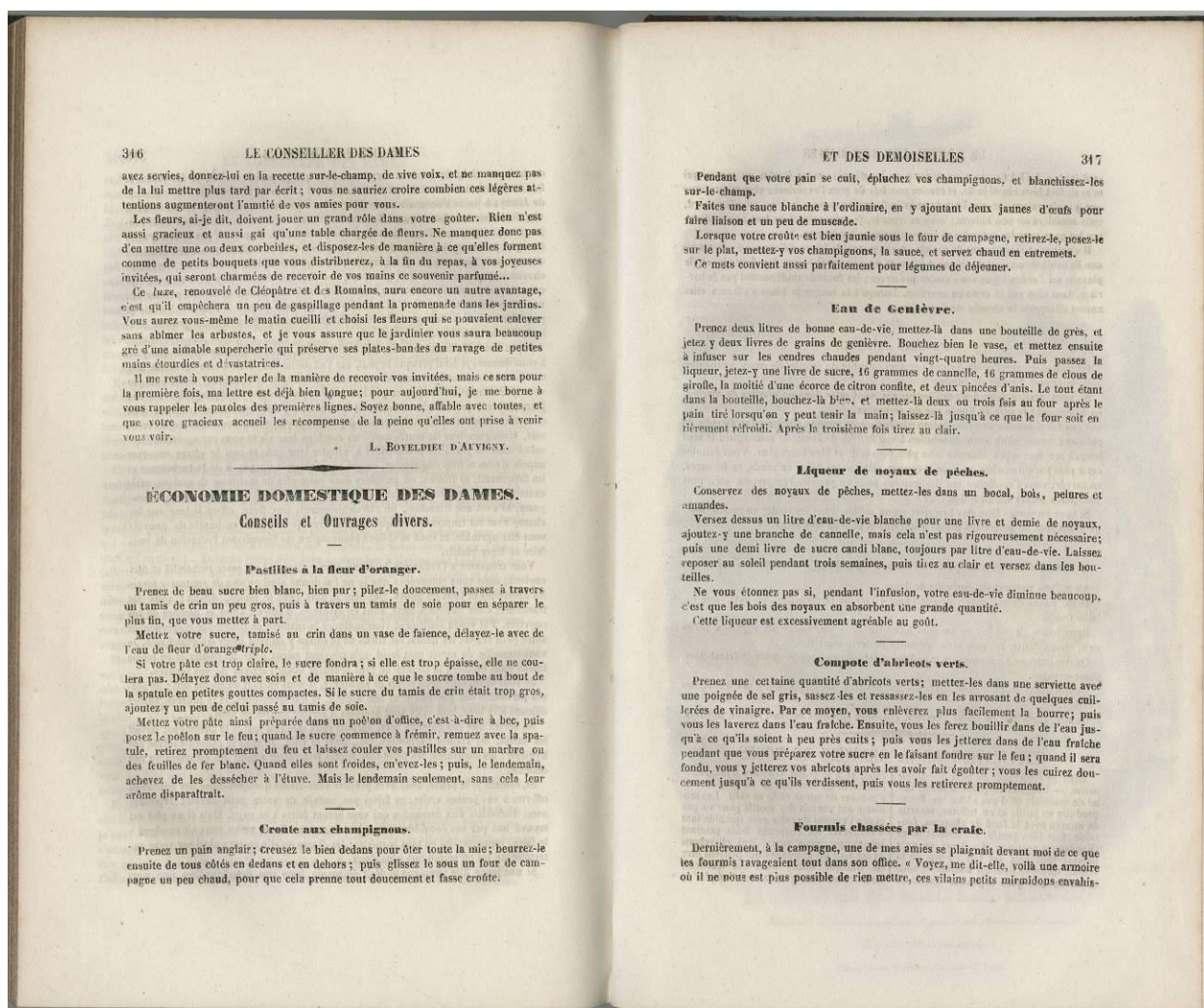


Photo Didier Nicole (BmL)

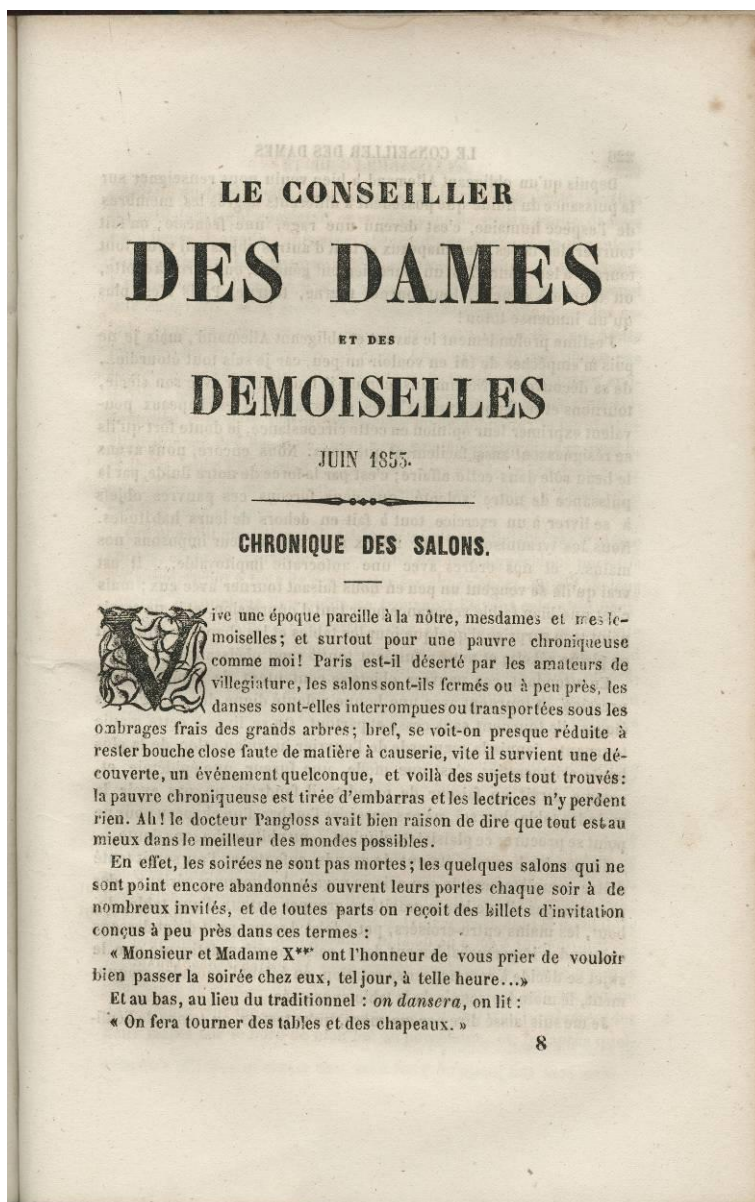
Annexe 9 : L'exemple d'une chronique d'économie domestique en 1852 (BmL 150352, T. 5, p. 316-317).

Photo Didier Nicole (BmL)



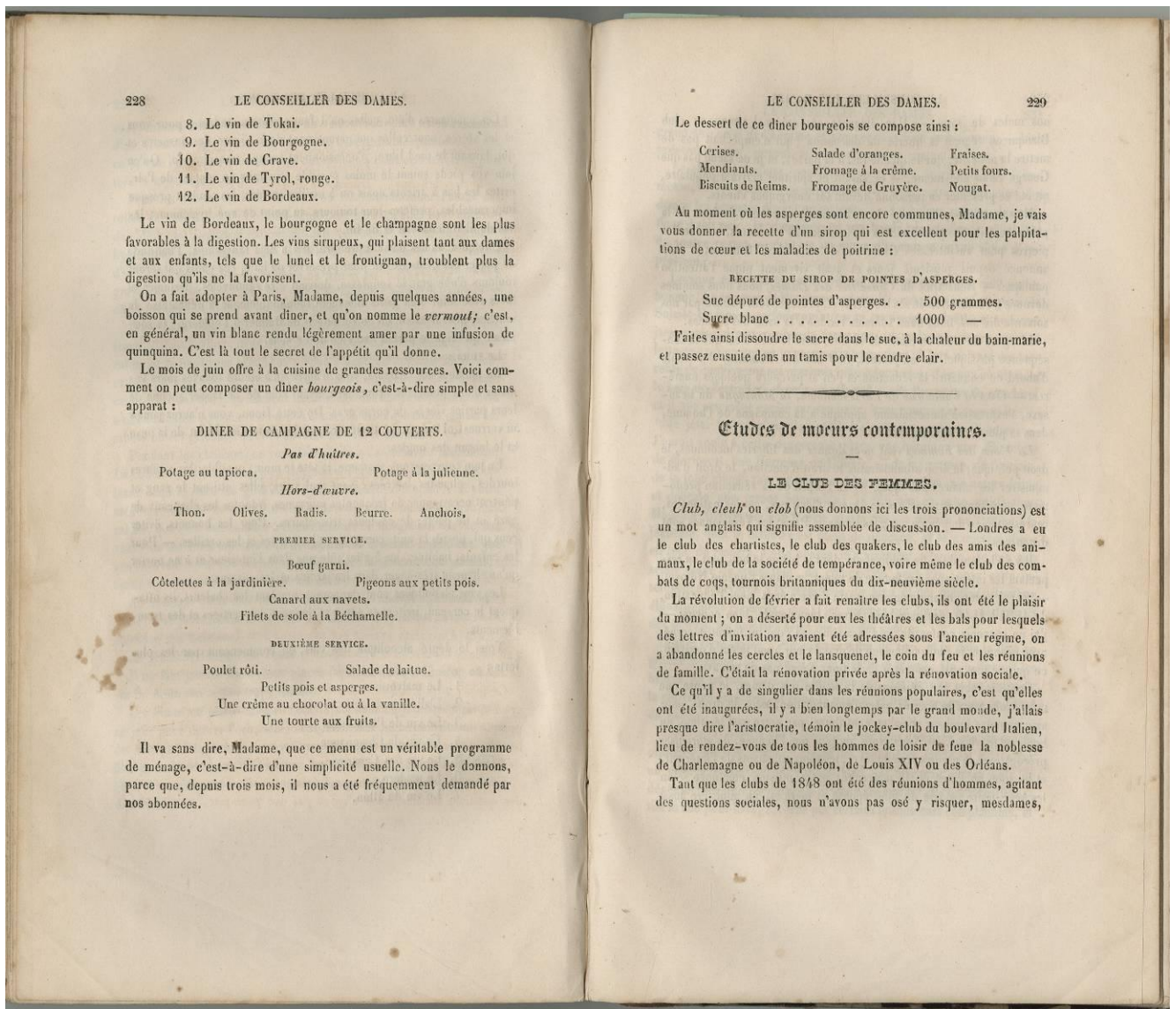
Annexe 10 : La Chronique des salons (BmL 150352, T. 6, p. 225).

Photo Didier Nicole (BmL)



Annexe 11 : Le Club des Femmes (Marquise de Vieuxbois), (BmL 150352, T. 1, p. 228-229)

Photo Didier Nicole (BmL)



- 8. Le vin de Tokai.
- 9. Le vin de Bourgogne.
- 10. Le vin de Grave.
- 11. Le vin de Tyrol, rouge.
- 12. Le vin de Bordeaux.

Le vin de Bordeaux, le bourgogne et le champagne sont les plus favorables à la digestion. Les vins sirupeux, qui plaisent tant aux dames et aux enfants, tels que le lanel et le frontignan, troublent plus la digestion qu'ils ne la favorisent.

On a fait adopter à Paris, Madame, depuis quelques années, une boisson qui se prend avant dîner, et qu'on nomme le *vermouth*; c'est, en général, un vin blanc rendu légèrement amer par une infusion de quinquina. C'est là tout le secret de l'appétit qu'il donne.

Le mois de juin offre à la cuisine de grandes ressources. Voici comment on peut composer un dîner *bourgeois*, c'est-à-dire simple et sans appareil :

DINER DE CAMPAGNE DE 12 COUVERTS.

- Pas d'huitres.*
- Potage au tapioca. Potage à la julienne.
- Hors-d'œuvre.*
- Thon. Olives. Radis. Beurre. Anchois,
- PREMIER SERVICE.
- Beuf garni.
- Côtelettes à la jardinière. Pigeons aux petits pois.
- Canard aux navets.
- Filets de sole à la Béchamelle.
- DEUXIÈME SERVICE.
- Poulet rôti. Salade de laitue.
- Petits pois et asperges.
- Une crème au chocolat ou à la vanille.
- Une tourte aux fruits.

Il va sans dire, Madame, que ce menu est un véritable programme de ménage, c'est-à-dire d'une simplicité usuelle. Nous le donnons, parce que, depuis trois mois, il nous a été fréquemment demandé par nos abonnées.

Le dessert de ce dîner bourgeois se compose ainsi :

- | | | |
|--------------------|---------------------|---------------|
| Cerises. | Salade d'oranges. | Fraises. |
| Mendiants. | Fromage à la crème. | Petits fours. |
| Biscuits de Reims. | Fromage de Gruyère. | Nougat. |

Au moment où les asperges sont encore communes, Madame, je vais vous donner la recette d'un sirop qui est excellent pour les palpitations de cœur et les maladies de poitrine :

RECETTE DU SIROP DE POINTES D'ASPERGES.

- Sucé dépuré de pointes d'asperges. 500 grammes.
- Sucré blanc 4000 —

Faites ainsi dissoudre le sucre dans le suc, à la chaleur du bain-marie, et passez ensuite dans un tamis pour le rendre clair.

Etudes de moeurs contemporaines.

LE CLUB DES FEMMES.

Club, cleuh' ou elob (nous donnons ici les trois prononciations) est un mot anglais qui signifie assemblée de discussion. — Londres a eu le club des charistes, le club des quakers, le club des amis des animaux, le club de la société de tempérance, voire même le club des combats de coqs, tournois britanniques du dix-neuvième siècle.

La révolution de février a fait renaitre les clubs, ils ont été le plaisir du moment ; on a déserté pour eux les théâtres et les bals pour lesquels des lettres d'invitation avaient été adressées sous l'ancien régime, on a abandonné les cercles et le lansquenet, le coin du feu et les réunions de famille. C'était la rénovation privée après la rénovation sociale.

Ce qu'il y a de singulier dans les réunions populaires, c'est qu'elles ont été inaugurées, il y a bien longtemps par le grand monde, j'allais presque dire l'aristocratie, témoin le jockey-club du boulevard Italien, lieu de rendez-vous de tous les hommes de loisir de feu la noblesse de Charlemagne ou de Napoléon, de Louis XIV ou des Orléans.

Tant que les clubs de 1848 ont été des réunions d'hommes, agitant des questions sociales, nous n'avons pas osé y risquer, mesdames,

Le Club des Femmes (suite) (BmL 150352, T. 1, p. 230-231)

Photo Didier Nicole (BmL)

230

LE CONSEILLER DES DAMES.

nos mules de satin. — Une élégante eût été mal venue au club Blanqui où régnait la liberté de discussion (qui n'empêchait pas de mettre la minorité, quelle qu'elle fût, à la porte), et je ne sache pas que George Sand elle-même, — ce savant et spirituel écrivain populaire, ait été se présenter en personne devant ses énergiques clients.

Mais tout à coup il a surgi de ce besoin de se réunir, de faire de la polémique, de choquer les idées les unes contre les autres, comme des pierres pour enfanter des étincelles, — un club de femmes; il était annoncé depuis plusieurs jours et avait vivement piqué l'attention publique. — Rédactrice du *Conseiller des Dames*, nous nous sommes dévouée à l'édification de ses lectrices, et, protégée tout d'abord par nos soixante-dix ans, nous nous sommes rendue à la salle des séances.

L'organe du club, ou plutôt du comité, dont le club n'est que la conséquence physique, est un journal, *la Voix des Femmes*. J'ai voulu d'abord en connaître la rédaction et j'en ai parcouru quelques numéros. — C'est *la Commune de Paris* féminine, *la Montagne* du beau-sexe, l'expression du socialisme appliqué à la compagnie de l'homme, dans sa plus vive signification.

La Voix des Femmes veut nous donner des libertés inconnues, le droit politique, le droit administratif, le droit d'élection, le droit d'administrer les affaires publiques. — Si l'esprit de la rédaction prédomine, nous sommes menacées de devenir électrices, gardes nationales, représentantes du peuple, ou gardiennes de Paris; les Vésuviennes sont distancées.

Il y a à la tête de cette publication, dont je blâme le but, tout en respectant les intentions, une femme de talent, madame Eugénie Niboyet. — Si j'ai encore bonne mémoire, cette dame a écrit, pour l'éducation, de 1834 à 1840, quelques bons livres, bien pensés, bien conçus; — j'ai un souvenir confus de prix académiques, qui lui furent décernés avec raison, et je rends hommage de grand cœur à son talent d'écrivain, ce qui me met parfaitement à l'aise pour n'être pas de son avis.

Contrairement aux opinions de la feuille des dames, je pense que nous avons assez de libertés, assez d'émancipation, assez de droits, pour assurer notre bonheur social et contribuer, par notre part légitime, au bonheur universel. — Nous avons, de plus que l'homme, de glorieuses prérogatives, la garde sainte du foyer, les soins attachants de l'intérieur, et les joies sublimes de la maternité; notre mission combinée selon les âges, notre trilogie de fille, épouse et mère est un ministère aussi

LE CONSEILLER DES DAMES.

231

grand que celui de l'homme et nous serions bien ambitieuses, — bien présomptueuses, surtout, si nous ne nous en contentions pas.

Le club des femmes, nous l'avons dit, avait attiré une cohue immense, et — phénomène surprenant — dans cette convocation des dames les hommes étaient en majorité. — Le hideux paletot, le sceptique habit noir, le chapeau rond aux bords hyperboliques, s'élevaient de toutes parts; — était-ce un signe d'hommage ou un signe d'oppression?...

Lorsque nous entrâmes, la tribune était occupée! par qui? par un homme! Le téméraire! Phaëton conduisant le cabriolet mythologique du Soleil; Endymion se fourvoyant parmi les nymphes de Diane, ne furent jamais conspués avec plus de force que cet audacieux usurpateur; il lutta en vain contre un tonnerre d'interruptions, il jeta en vain des torrents de lumière sur ses obscures blasphématrices, il frappa inutilement le bois de l'estrade; infructueux efforts! — on l'empêcha de conclure, et il alla retomber épuisé sur son banc, sans courage et sans voix.

Je jetai les yeux sur la présidente, c'était madame Niboyet. — J'aurais voulu à cette dangereuse place une héroïne, une Théroigne de Méricourt, une Hortense de Gouges, — de la jeunesse, de l'entrain, de la folie même, tout ce qui peut faire excuser chez une nature faible et délicate une erreur honorable; je n'ai pas eu cette satisfaction. Madame Niboyet est une femme grave, qui n'a aucune prétention à la jeunesse, dont le maintien est plein de décence, et le caractère digne en tout de respect. Cette pensée m'a vivement attristée. Je me suis sentie émue de sympathie, de compassion peut-être, pour cette intelligence fourvoyée à la recherche du bien et qui oubliait, dans son oblissement généreux, que si les femmes ont fourni des martyres et des saintes, les hommes seuls ont été des apôtres.

Toute cette séance a été un long éclat de rire, et je dois le dire en grande humilité, les femmes n'ont pas ri le moins. On a discuté les heures de travail, les usages somptuaires, les devoirs et les droits de la citoyenne française, et enfin la grande et brûlante question de l'anse du panier.

C'est la présidente qui a formulé, avec plus de raison que de succès oratoire, cette philippique contre les cuisinières infidèles. Elle a fait un tableau émouvant du cordon-bleu qui marquait sur sa note de dépenses: *un petit pain d'un sou, deux sous*; c'est elle qui a anathématisé le sou pour livre, accordé par certains fournisseurs complaisants, et

Le Club des Femmes (Suite et fin) (BmL 150352, T. 1, p. 232-233)

Photo Didier Nicole (BmL)

